

L'arcane sans nom

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

PIERRE BORDAGE
L'ARCANESANSNOM



VENDREDI 13

elb



VENDREDI 13

L'ARCANE SANS NOM

Sahil, jeune déserteur de l'armée afghane, réfugié à Paris, est recruté pour exécuter une jeune femme, un vendredi 13. Se rendant compte qu'il est victime d'une machination, Sahil va peu à peu se retrouver embarqué dans une folle équipée, en compagnie d'une adoratrice de Satan et d'une fillette rom mystique, pourchassé par des Russes qui ont vendu leur âme au Diable.

Né en 1955, Pierre BORDAGE vient de signer son quarante-cinquième roman. *Les Guerriers du silence* remporte le Grand Prix de l'Imaginaire en 1994 tandis que le prix Paul Féval de la littérature populaire récompense *Les Fables de l'humpur* en 2000. Ce conteur hors pair s'inspire beaucoup des grandes mythologies.

Table des matières

Couverture

Présentation

Table des matières

Dans la même collection

L'arcane sans nom

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Du même auteur

Dans la même collection

Jean-Bernard Pouy, *Samedi 14*

Michel Quint, *Close-up*

À paraître

Brigitte Aubert, *Freaky Friday*

Olivier Maulin, *Le dernier contrat*

Pierre Pelot, *Givre noir*

Pia Petersen, *Don Quichotte et le chien*

Jean-Marie Laclavetine, *Paris mutuels*

Scott Philipps, *Nocturne le vendredi*

Patrick Chamoiseau, *Miracles*

Alain Mabankou, *Tais-toi et meurs*

Pierre Hanot, *Tout du tatou*

Mercedes Deambrosis, *Le dernier des treize*

www.editionslabranche.com/vendredi13

Une collection dirigée par **Patrick Raynal**



alb

éditions la. branche

PIERRE BORDAGE
L'ARCANE SANS NOM
ROMAN



Ils vivaient comme des rats.

Vêtements noirs, teints blafards, bijoux en forme de croix, d'étoiles à cinq branches, de têtes de mort ou de corbeaux. Des adorateurs de Satan. Ils ressemblaient, avec leurs grands yeux cernés de noir, à ces étranges animaux, les lémuriens, que Sahil avait un jour observés dans un zoo. Si les décolletés vertigineux, les bas troués et la peau laiteuse des filles troublaient le jeune Afghan, leur hospitalité conjugée à son sens de l'honneur lui ordonnait de garder les mains et les yeux dans ses poches. L'une d'elles lui jetait des regards dérobés et fréquents. Elle portait une robe ample qui masquait ses formes généreuses et se faisait appeler Ten – un diminutif de Ténébreuse. Sa coiffure lui donnait l'air d'un oiseau des plaines tropicales : longue chevelure d'un noir profond aux reflets mauves, crête et mèches rouges et bleues de longueur inégale, tempes rasées. Deux pierres sombres incrustées dans sa peau, l'une sur la tempe, l'autre sous le menton. Lèvres fardées de noir. Yeux d'un vert passé, comme une eau brouillée par la vase.

Il dormait à l'écart sur des couvertures et des bouts de cartons empilés. Il partageait leurs repas, le plus souvent composés de sandwiches, de chips et de gâteaux secs accompagnés de sodas. Il évitait seulement tout ce qui pouvait contenir du porc et regrettait les repas traditionnels préparés par Lamir dans les allées du square Villemain surnommé le petit Kaboul. Il n'avait pas mis le nez à l'extérieur depuis un bon moment – une semaine, peut-être davantage, il avait perdu le compte des jours. L'un des garçons de la bande, Méphisto, s'était un jour pointé au square pour fourguer de l'héroïne. Les réfugiés et quelques membres de leur comité de soutien lui étaient tombés dessus ; Sahil était intervenu avec énergie pour lui éviter une correction. Méphisto, très pâle sous son maquillage, l'avait remercié en lui disant que, s'il avait le moindre problème, il pourrait toujours venir zoner dans leur squat. Lorsque la préfecture avait décidé de fermer *manu militari* le petit Kaboul et d'expulser les Afghans en situation irrégulière, Sahil s'était souvenu de l'adresse lâchée à la volée par le garçon : des galeries souterraines et une cave quelque part dans le 20^e arrondissement, non loin du Père Lachaise où les satanistes projetaient de célébrer le prochain vendredi 13. Son intrusion dans leur antre les avait inquiétés et il avait fallu une plaidoirie de Méphisto pour dissiper l'hostilité des autres. Ils ne l'avaient pas franchement accepté, mais, puisqu'il avait volé au secours de l'un d'entre eux, ils l'avaient toléré. Ils lui avaient expliqué qu'il devait se tenir à carreau ou se chercher une autre planque. Pas question d'attirer sur eux l'attention des flics : on viendrait de

toute l'Europe assister à la représentation qu'ils préparaient depuis longtemps. Un truc unique. Le plus grand spectacle satanique de tous les temps dans le cadre prestigieux du Père Lachaise. Des dizaines de tableaux avec le sang et le sacrifice pour thèmes principaux, un défi lancé au reste de l'humanité fourvoyée dans les impasses religieuses ou matérialistes.

Les jours s'égrenaient et Sahil n'entrevoyait aucune solution : tenter de gagner le Nord de la France et passer en Angleterre, c'était prendre le risque d'être arrêté par les flics et embarqué de force dans un charter à destination de Kaboul. Il ne tenait pas à retourner en Afghanistan : les déserteurs de l'armée régulière y étaient accueillis d'une guirlande de balles ou d'une corde autour du cou. Les Américains et leurs alliés européens clamaient que le pays avançait à marche forcée vers la démocratie, mais il gardait de solides vestiges de l'archaïque système des clans et de sa justice expéditive. Le gouvernement afghan n'avait tenu aucune de ses promesses. Les nouveaux équipements n'étaient jamais arrivés ; les soldes s'étaient révélées nettement plus maigres que prévues et payées de façon irrégulière ; les alliés confiaient aux locaux les missions les plus dangereuses, les plus sordides aussi.

Indésirable en France, condamné à mort dans son pays, Sahil devait maintenant chercher le moyen de passer en Angleterre empêtrée dans ses lois avant qu'il ne soit trop tard, mais, sans argent pour s'offrir les services d'un passeur, les chances de traverser la Manche étaient quasiment nulles.

« Il veut te parler... »

Méphisto désignait le type qui le suivait et ressemblait à un être humain téléporté par erreur au beau milieu d'une population extra-terrestre. Costume gris, polo et chaussures noirs, cheveux châtain clair impeccablement coupés. Sahil se redressa et acquiesça d'un hochement de tête. Il détestait être ainsi cueilli au sortir de son sommeil, esprit et corps engourdis, sensation immédiate de danger, comme lorsqu'il était réveillé par une déflagration dans le cœur glacial des nuits afghanes. Il n'aima pas non plus la façon dont le type congédia Méphisto, d'un geste sec, presque méprisant. Il se leva et remit un peu d'ordre dans ses cheveux ébouriffés et ses vêtements chiffonnés. Un rayon du petit matin s'invitait par le soupirail qui donnait sur la cour intérieure de l'immeuble frappé d'alignement. Depuis combien de jours ne s'était-il pas lavé ?

« Paraît que tu cherches du fric et des papiers. »

La voix du type lui frappa la gorge comme une lame aiguisée.

« J'ai une proposition à te faire. »

Sahil l'invita à continuer d'un mouvement de menton. D'un regard par-dessus son épaule, le visiteur vérifia que ni Méphisto ni les autres, qui dormaient un peu plus loin dans la cave voûtée, ne pouvaient l'entendre.

« quinze mille euros et des papiers officiels si tu acceptes la petite mission que je te confie.

– Quel genre de mission ? »

Sahil détestait s'entendre parler français, une foutue langue que seuls les Français, avec leur inimitable accent, réussissaient à cracher sans être ridicules. Lui n'avait

jamais réussi à prononcer les *r* à leur façon, comme si certains sons étaient incompatibles avec ses cordes vocales. « Une du genre qui ne devrait poser aucun problème à un ancien soldat de l'armée afghane.

– Comment... vous connaissez ça ? »

Le type eut un sourire froid.

« Paris est un tout petit monde. Il s'agit d'éliminer une personne. »

Il fallut quelques secondes à Sahil pour traduire mentalement et prendre conscience que son interlocuteur lui demandait de tuer quelqu'un.

« Pourquoi moi ? »

– Parce que tu as besoin de fric et de papiers et que, de notre côté, on a besoin d'un mec qui sache manier une arme. Le marché est simple.

– Vous voulez tuer qui ? »

Sahil ne parvint pas à déchiffrer la moindre intention dans les yeux bleu marine de son vis-à-vis.

« Le nom et la photo de la cible te seront donnés plus tard si tu acceptes le marché. Ainsi que le jour, l'heure et le lieu. Il n'y a que très peu de risques. Je suis sûr que tu as eu des boulots nettement plus difficiles dans tes putains de montagnes.

– Qu'est-ce qui me... » Sahil buta sur les mots et évacua son exaspération d'un soupir prolongé. « ... prouve que vous respecterez votre marché ? »

Le type sortit une enveloppe de la poche intérieure de sa veste.

« Un acompte de cinq mille euros. Ceux qui m'envoient n'ont pas l'habitude de refileur du fric pour rien. Pas l'habitude, non plus, qu'on ne respecte pas une parole donnée. »

Sahil aperçut les billets par l'entrebâillement de l'enveloppe. Cinq mille euros. Bien plus d'argent qu'il n'en avait jamais entrevu en seize mois de présence sur le territoire français.

« L'arme est fournie, bien entendu. Un semi-automatique. Faudra juste t'en débarrasser une fois le contrat rempli. »

Son interlocuteur n'inspirait aucune confiance à l'Afghan, mais il lui offrait du fric et des papiers. La fin d'une galère de près de deux ans. Pour quelques gouttes de sang sur les mains, trois fois rien quand on avait servi dans les unités de l'armée régulière chargées de nettoyer les poches islamistes.

Sahil lança un coup d'œil à Méphisto, qui, figé quelques mètres plus loin dans la pénombre de la cave, semblait se désintéresser de leur conversation tout en leur jetant des regards en coin. Il lui fallait prendre sa décision maintenant.

« Qu'est-ce qui prouve que les papiers seront en règle ? »

L'autre s'éventa d'un revers de main négligent.

« Si tu acceptes le contrat, on te fournit un permis de séjour provisoire tout ce qu'il y a de légal. Une fois le boulot fait, tu recevras un passeport en bonne et due forme qui te permettra d'aller te faire pendre où bon te semble. Je te l'ai déjà dit : tu as affaire à des gens sérieux. »

Sahil n'hésita pas longtemps. Le mot passeport avait entrouvert une porte en lui. Déjà il s'imaginait avec le précieux document, il se voyait prendre racine dans son

pays d'adoption, travailler, mettre de l'argent de côté, se marier, avoir des enfants.

« Dans combien de jours ? »

Son vis-à-vis haussa les épaules.

« J'en sais foutre rien, moi, je suis juste l'intermédiaire. Quelqu'un te livrera les instructions dans le courant de la journée. Ta réponse ? »

Sahil fixa l'enveloppe, les cinq mille euros, les billets pour la liberté. Une lueur d'espoir se levait enfin dans les ténèbres qui l'enveloppaient depuis que, pourchassé par la misère, il était descendu des montagnes pour s'engager dans l'armée afghane.

Il tendit la main.

« D'accord. »

Le type le dévisagea quelques secondes avant de poser l'enveloppe au travers de sa paume.

« Cet acompte scelle le pacte. T'avise surtout pas de changer d'avis, tu le regretterais amèrement. Reste dans le coin jusqu'à ce que tu reçoives tes instructions. »

Le visiteur tourna les talons et, sans un regard pour Méphisto, se dirigea d'un pas tranquille vers la sortie de la cave.

Sahil inventoria le contenu du paquet que le livreur coiffé d'un casque intégral lui remit au début de l'après-midi. Une photo, d'abord. Une femme, blonde, mince, jolie, l'une de ces occidentales dont il avait maintes fois rêvé en tentant de se réchauffer aux feux des bivouacs. Un plan ensuite, l'endroit où il devrait la tuer, un parking souterrain du 11^e arrondissement, la disposition des lieux, une allée marquée d'une croix entre la porte piétons et l'emplacement de la voiture de la cible, la clef plate du réduit où il se planquerait en attendant l'heure, l'escalier par où s'enfuir et, par-delà, la rue qui lui permettrait de se fondre dans la ville. Sur un papier soigneusement plié, la date et l'heure : mercredi 11 août, 23 heures 15.

Sahil lut son nom sur le papier de séjour provisoire, de couleur bleue, valable jusqu'au 31 août. Bien qu'il ne comprît qu'un mot sur trois, il devina que le système de surveillance vidéo du parking serait neutralisé entre 23 heures et 23 heures 30. Le flingue était un Sig Sauer Pro SP 2022, calibre 9 mm, l'arme équipant les flics et les douaniers français, avec son chargeur de quinze balles. Le fonctionnement en était simple, un jeu d'enfant.

Il fourra le tout dans les poches de la veste légère que les membres du comité de soutien lui avaient fournie au début de l'été – ainsi que l'ensemble de ses vêtements, ses chaussures et un nécessaire de toilette –, puis il se rendit dans l'autre partie de la cave, enjambant les couchettes rudimentaires où reposaient des corps lourds de sommeil. Il se dirigea vers Méphisto et Ten, assis sur un vieux matelas et en pleine conversation. Une odeur fade de jambon s'échappait des sandwiches qu'ils dévoraient à bouchées rageuses, secouant la tête comme des animaux pour arracher les bouts d'un pain rendu élastique par la chaleur humide.

« Qu'est-ce qu'il te voulait, le gars de ce matin ? demanda Méphisto.

– Il avait pour moi du travail », répondit Sahil.

Il sentait sur sa joue gauche le poids du regard de Ten. Elle n'avait pas encore

passé l'ample robe qu'elle portait en permanence. Il se contenta pour ne pas égarer son regard sur ses épaules et ses seins qui débordaient de son soutien-gorge de dentelle noire. De même il s'efforça d'ignorer le désir qui montait de son bassin et lui chauffait la colonne vertébrale. Aucune des femmes qu'il avait connues n'avait été consentante. De petites paysannes terrées dans leur village perdu, livrées aux violences des soldats, alliés ou afghans, achevées d'une balle dans la tête ou dans le ventre pour les récalcitrantes. On pissait parfois sur leurs plaies pour bien leur montrer qu'elles n'auraient pas dû se trouver dans le camp des barbares, des fanatiques, des enculés de leur race qui coupaient les mains des voleurs et condamnaient les femmes adultères à la lapidation.

« T'auras pas de problème pour les papiers ?

– Il m'a donné un... euh... permis de séjour provisoire.

– Super content que les choses s'arrangent pour toi !

– On est quel jour ? »

Méphisto consulta son téléphone ; Ten le devança.

« Mardi 10. »

Sahil la remercia d'un sourire. Non seulement elle ne cherchait pas à se couvrir, mais il lui semblait qu'elle s'offrait volontairement à son regard, qu'elle le provoquait. Quel âge pouvait-elle avoir ? Vingt ans ? Trois ou quatre ans de moins que lui, il n'était pas certain de son propre jour ni même de son année de naissance. Elle lui plaisait avec ses épaules rondes, sa poitrine opulente et sa peau couleur de lait. Il aurait aimé en cet instant glisser son nez dans son soutien-gorge et humer son odeur comme un parfum de fleur, comme une senteur d'épice. Il ne s'agissait pas de se marier avec elle, on ne se marie pas avec une femme qui se promène à demi nue en public, mais de réapprendre l'acte d'amour en posant la tête sur sa poitrine et en se blottissant dans son ventre chaud.

Mardi 10. Déjà.

Il ne lui restait qu'une journée avant de s'acquitter de sa part de marché.

« La fête de vendredi sera grandiose, reprit Méphisto. Elle commence à minuit. Tu viendras ?

– Je ne sais pas, répondit Sahil. Je serai peut-être parti. » Il avait d'abord cru que Méphisto tentait de s'accaparer les attentions de Ten, puis il comprit que le jeune sataniste n'était pas intéressé par les femmes. Une évidence : ses yeux se troublaient lorsqu'ils s'égarèrent sur lui, pas lorsqu'ils se posaient sur la fille. Avant son incorporation, il avait connu un garçon qui ne fréquentait que les hommes et qui, accusé de pratique contre nature, avait été pendu à la branche d'un grand arbre sur la place du village.

« Tu fais quoi aujourd'hui ? demanda Ten.

– Euh... rien de spécial...

– Ça te dirait d'aller te balader avec moi dans le coin ? » Sahil brandit triomphalement le papier bleu et s'exclama, avec un large sourire :

« Avec ça, je peux maintenant !

– On n'est pas vraiment au point, Ten, protesta Méphisto. On doit encore répéter.

– T'inquiète pas, putain, je serai de retour dans moins de deux heures. C'est pas maintenant que ta star va te lâcher ! »

Elle éclata de rire, posa le reste de son sandwich sur le matelas, se leva, se dressa de toute sa hauteur devant Sahil, soufflé par sa beauté, et prit tout son temps pour enfiler sa robe noire.

2

Les veilleuses dispensaient un faible éclairage sur l'allée du parking, transpercée de temps à autre par les faisceaux mouvants des voitures qui se dirigeaient au ralenti vers la sortie. Sahil consulta sa montre.

22 heures 45.

Encore une demi-heure avant de sortir du réduit dans lequel il s'était planqué, un local technique débordant de bidons, de balais, de seaux et d'autres ustensiles de nettoyage. L'odeur âpre de détergent lui piquait les yeux et lui serrait la gorge.

Il avait constaté, en pénétrant dans le parking, que les écrans de contrôle de la guérite du gardien étaient tous éteints. Il s'était posté près de la minuscule lucarne d'où il avait une vue de la porte d'accès piétons. La clef avait peiné à tourner dans la serrure. Il avait failli perdre patience avant de comprendre qu'il ne fallait pas l'enfoncer jusqu'à la garde.

Le temps, élastique, s'écoulait parfois à une vitesse vertigineuse, s'égrenait à d'autres moments avec la lenteur d'un liquide visqueux. Sahil glissait régulièrement la main dans sa poche pour s'assurer de la présence du pistolet. Les commanditaires du meurtre n'avaient pas l'air de petits plaisantins.

Ten l'avait emmené la veille au Père Lachaise, le grand cimetière qui servirait de scène à leur grand spectacle. Elle lui avait montré l'endroit où elle se produirait, devant la tombe d'un chanteur célèbre dont il avait oublié le nom : elle apparaîtrait nue devant un autel dressé sur une estrade et se couvrirait peu à peu de viscères et de sang, un strip-tease à l'envers en quelque sorte, puis elle s'allongerait sur l'autel, offerte en sacrifice aux puissances des Ténébres, Méphisto feindrait de lui plonger un poignard dans la poitrine et brandirait le cœur de porc dissimulé dans les viscères. Ils avaient pour l'instant répété avec des chiffons et divers objets. On leur livrerait les viscères et organes frais, très difficiles à obtenir, donc chers, quelques heures avant la représentation. Il lui avait demandé si elle n'était pas gênée de s'exhiber ainsi devant des inconnus. Elle avait éclaté d'un petit rire musical qui avait provoqué d'étranges réactions dans la poitrine et le ventre du jeune Afghan. 23 heures.

Il essuya d'un revers de manche son front perlé de gouttes de sueur. Il n'avait pas retiré sa veste malgré la chaleur moite. Pas question de se séparer, ne serait-ce qu'une seconde, du pistolet. Il avait appris, dans les montagnes du Nord, que la moindre négligence se payait au prix fort. Combien de soldats de l'armée régulière, combien d'alliés avaient pris la balle d'un sniper entre les omoplates ou dans la nuque parce qu'ils avaient commis l'erreur de sortir de leur abri pour pisser ou fumer une cigarette ? La vigilance des rebelles ne se relâchait jamais. Les serviteurs de la mort ne prenaient pas de repos. Il devait se préparer à toute

éventualité. La cible pouvait déboucher cinq minutes plus tôt que prévu. Il la reconnaîtrait au premier coup d'œil, on ne pouvait oublier un visage aussi pur.

Il n'avait pas osé prendre la main de Ten au Père Lachaise, encore moins l'embrasser, pas seulement parce qu'ils se promenaient dans les allées d'un cimetière, mais aussi et surtout parce que le souvenir des Afghanes traquées, forcées et saillies comme des bêtes dans leur minuscule et misérable maison de pierre lui pourrissait la tête. Les regards insistants de Ten l'avaient pourtant invité à prendre l'initiative, à poser ses mains sur une peau qu'il devinait aussi douce et chaude qu'un naan sortant du four, à goûter sa bouche qu'il imaginait plus suave qu'un fruit. Il avait espéré qu'elle le rejoindrait au milieu de la nuit et qu'elle se glisserait contre lui pour le réchauffer. Il n'était pas question d'entrelacer leur deux fils, de tisser avec elle l'étoffe d'une vie, elle se dévoilait pour d'autres regards que le sien, elle se donnait à d'autres hommes, elle était issue d'une culture qu'il ne comprenait pas, elle dansait pour le diable, elle mangeait du porc, mais il pressentait qu'il pourrait avec elle, en elle, explorer une autre face de l'amour et, peut-être, goûter un peu de paix. Son désir d'elle le consumait à petit feu dans le réduit saturé de relents d'eau de Javel. La porte s'ouvrit et livra passage à un groupe de cinq personnes, trois hommes et deux femmes. Il reconnut immédiatement la cible, la blonde, vêtue d'une robe noire au décolleté savant et perchée sur de hauts talons. Les instructions n'avaient pas précisé qu'elle serait accompagnée d'hommes qui avaient le physique et l'attitude de gardes du corps. Pas aussi facile que l'intermédiaire ne lui avait affirmé. L'autre femme marchait légèrement en retrait, pendue à un téléphone portable. Il perçut son babil entrecoupé d'exclamations et de petits rires de gorge. La blonde se dirigea vers un 4 X 4 noir. Il lui sembla, à son allure vacillante, qu'elle était légèrement ivre. Les gardes du corps s'arrêtèrent pour échanger quelques mots.

Elle ne leur prêtait aucune attention. Elle était encore plus jolie que sur la photo avec ses yeux d'un bleu turquoise, ses lèvres vermillon et l'incroyable finesse de ses traits. Elle contourna le 4 X 4 pour s'approcher de la portière conducteur. La masse du véhicule la dissimulait provisoirement aux trois hommes et à l'autre femme.

Le bon moment.

Sahil tira l'arme de la poche de sa veste, déverrouilla le cran de sûreté, poussa la porte du réduit et, courbé, l'index crispé sur la détente, s'avança vers elle. Elle n'eut aucune réaction, ni geste, ni cri, se contentant de le regarder d'un air résigné.

Au visage de la femme blonde se superposa un autre visage. Celui d'une paysanne des montagnes du Nord. La dernière que Sahil avait exécutée avant de désertier – sans compter la petite fille accrochée à ses jupes et le nourrisson qu'elle tenait dans ses bras.

Une poche de résistance.

La paranoïa des soldats de l'armée gouvernementale et des alliés persuadés que toute créature vivant dans le coin était un terroriste. Tous des putains de fanatiques avec des ceintures de bombes sous leurs fringues. Les grands yeux

verts de la jeune paysanne (15 ans, peut-être 16) implorait sa clémence. Il s'était glissé seul dans la petite pièce au plafond bas, le reste de son groupe s'étant réparti les différents niveaux de la maison. Il aurait pu sortir et crier qu'il n'y avait personne de ce côté-ci, puis un tir de mortier avait retenti tout près, pulvérisant le torchis des murs. Saisi de peur et de rage, presque hystérique, il avait hurlé à la jeune paysanne de s'agenouiller. Elle avait obéi après avoir tenté de rassurer la petite fille effrayée d'un sourire pâle, serrant contre elle son nouveau-né. Son foulard avait glissé sur ses épaules, ses cheveux bruns avaient tiré un rideau ondulant et touffu sur son visage. Elle avait relevé la tête, écarté ses mèches de la main et l'avait fixé d'un air de défi, du moins c'était le souvenir qu'il en gardait. Elle n'avait pas baissé les yeux lorsqu'il lui avait posé le canon de son antique Kalachnikov sur le front. Il avait pressé la détente sans même s'en rendre compte, comme électrocuté par son regard. Elle s'était affaissée en douceur, morte anonymement pour une cause dont elle n'avait peut-être jamais entendu parler. Ses yeux grand ouverts avaient continué de le harceler entre les volutes de poussière et de fumée. Le nourrisson s'était mis à hurler. Sahil l'avait exécuté d'une rafale dans la tête, puis il s'était occupé de la fillette. La facilité avec laquelle il prenait la vie donnée par Dieu lui donnait le vertige. Il avait contemplé un long moment les trois corps qui se vidaient de leur sang, allumé une cigarette et jeté un coup d'œil par l'unique fenêtre. Des ombres filaient entre les maisons imbriquées les unes dans les autres. Des explosions retentissaient çà et là. Cette guerre n'en finirait jamais. Trop de sang versé, trop de haine. C'est à ce moment-là qu'il avait pris la décision de désertier, de fuir un pays qui ne serait bientôt plus qu'un champ de colère et de ruines.

Son attention se focalisa de nouveau sur la femme blonde, toujours immobile. Au second plan, les gardes du corps lançaient des coups d'œil furtifs dans sa direction. Ils lui rappelèrent ces rebelles qui tendaient des embuscades sur les mauvaises routes, déguisés en montagnards, feignant de se désintéresser de la patrouille qui approchait. Des prédateurs guettant une proie. Il comprit qu'il était la proie. Une fois qu'il aurait effectué sa basse besogne, les gardes du corps le descendraient à son tour. Ses commanditaires n'avaient jamais eu l'intention de respecter les termes de leur contrat. La main posée sur la poignée de la portière, paralysée par la surprise et la peur, la femme blonde semblait cette fois avoir pris conscience du danger subitement matérialisé devant elle, petit animal tellement saisi par l'apparition du prédateur qu'il n'a pas le réflexe de fuir. Il baissa son arme. Elle n'était pas la seule cible. Ils avaient également besoin de son assassin mort. D'un coupable idéal. Il lui fallait maintenant sauver sa peau.

Quinze mètres entre le 4 X 4 et la porte de l'escalier piétons, une petite chance de l'atteindre en exploitant l'effet de surprise. L'espace étant trop étroit entre le mur du parking et l'avant du véhicule, il n'avait pas d'autre choix que de le contourner par l'arrière et de se lancer sur une portion de terrain découverte. Les gardes du corps jetaient des regards de plus en plus fréquents et nerveux dans sa direction.

Sahil repéra la veilleuse au-dessus d'eux, seule source de lumière dans l'allée. Il se

releva et la visa deux secondes avant de presser la détente. Le verre de la veilleuse vola en éclats et les ténèbres s'étendirent sur le parking. Il sortit de son abri et fonça à toutes jambes vers la porte de l'escalier. Des éclats de voix quelque part sur sa gauche. Les cliquetis de crans de sûreté. Il ouvrit la porte et se rua dans l'escalier avant que les autres n'aient eu le temps d'ouvrir le feu. Gravit les marches quatre à quatre. Les bruits de pas et les cris de ses poursuivants emplirent la cage d'escalier. Il franchit deux niveaux avant d'arriver au rez-de-chaussée. Glissa le pistolet dans sa poche lorsqu'il déboucha sur la rue inondée d'encre nocturne et peuplée de silhouettes fantomatiques. Il prit la direction de gauche et enfila les voies au hasard jusqu'à ce que, hors d'haleine, il s'autorisa enfin à souffler, penché vers l'avant, les mains sur les genoux.

Il les avait semés. Il lui fallait maintenant récupérer les cinq mille euros qu'il avait planqués dans la cave et filer aussi rapidement que possible vers le Nord de la France, vers l'Angleterre.

Sahil avait appris à ne pas se fier à l'immobilité des ténèbres.

Il ressentait une présence, une petite ombre dans la grande ombre, un souffle infime dans le silence. Comme il était hors de question d'allumer la moindre lampe, il avait laissé à ses yeux le temps de s'accoutumer à l'obscurité. Il se fiait à sa connaissance des lieux, se repérant aux taches grises et figées des murs fendus par les bouches sombres des portes. Les adorateurs de Satan lui avaient alloué la dernière des caves, à l'extrémité d'une longue enfilade, une pièce basse pourvue d'un soupirail trop étroit pour qu'un homme puisse s'y glisser.

Il avait planqué les cinq mille euros derrière une pierre descellée du bas du mur, estimant qu'ils y seraient davantage en sécurité que dans ses poches. Il le regrettait. S'il les avait gardés sur lui, il aurait pu foncer à la gare du Nord et sauter dans le premier train à destination de Boulogne-sur-Mer. Le papier de séjour provisoire qu'on lui avait fourni ne lui aurait sans doute pas permis de franchir la frontière, mais, sur place, il aurait recouru aux services d'un passeur. Il ne regrettait pas d'avoir accepté le marché : ils n'étaient pas parvenus à le tuer et il disposait maintenant de cinq mille euros, un véritable pactole. Il se félicitait de ne pas avoir tiré sur la femme blonde. Il avait déjà trop de sang sur les mains. Il n'aurait pas eu le courage de presser la détente de toute façon, pas supporté d'être traqué toutes ses nuits par un autre regard clair.

Minuit, peut-être un peu plus.

Les satanistes avaient déserté les lieux, partis répéter leurs spectacles et repérer les lieux. Il repensa à Ten. Quel intérêt pour une jeune femme de s'exhiber nue et couverte de viscères de porc ? Sahil ne comprenait pas les Occidentaux. Pas même soutien des réfugiés afghans. Des gens de bonne volonté les membres du comité de, sans doute, mais aussi durs à l'intérieur qu'ils paraissaient compréhensifs à l'extérieur. Finalement confits dans leurs préjugés, dans leur acharnement à défendre une vision du bonheur qui ne les rendait pas heureux. Même s'ils distribuaient des couvertures, des vêtements, des boissons chaudes, de la nourriture, certains d'entre eux allant jusqu'à proposer leur garage ou leurs combles au plus fort de l'hiver, ils continuaient de dresser une barrière invisible

entre les exilés et eux, ils restaient distants, froids, les hommes voyaient d'un mauvais œil leur femmes papillonner autour de jeunes gens aux chevelures denses et aux yeux de braise, les femmes se renfrognèrent quand leurs protégés ne leur accordaient pas la reconnaissance qu'elles qu'émandaient. Les Occidentaux mettaient le monde à feu et à sang pour continuer de contrôler les puits et les routes du pétrole – c'est du moins ce qu'un soldat américain ivre et bavard avait affirmé à Sahil dans un bar du vieux Kaboul – et, chez eux, ils se donnaient bonne conscience en consacrant quelques heures de leur précieux temps à des actions de charité. Pourquoi ne faisaient-ils pas pression sur leurs gouvernements pour arrêter ces foutues guerres et permettre à chacun de vivre décemment dans son pays ? Un bruit, infime mais distinct, s'insinua dans le silence à peine troublé par les grondements lointains des moteurs. Un froissement de vêtements se frottant à une surface rugueuse. Sahil s'immobilisa, tout sens aux aguets, raffermir sa prise sur la crosse du pistolet dont il avait déverrouillé le cran de sûreté dans la cour de l'immeuble, ralentit sa respiration et se déplaça de quelques mètres le plus silencieusement possible.

Une certitude le suffoqua : quelqu'un l'attendait un peu plus loin. L'intermédiaire connaissait les lieux et, probablement prévenu par les gardes du corps de la femme blonde, s'était posté dans la dernière cave. Pas difficile de deviner que Sahil cacherait une partie de son butin dans sa planque. Les hommes sont si prévisibles. Les rebelles fanatiques eux-mêmes revenaient toujours un moment ou l'autre à leur domicile. Il suffisait aux commandos d'investir leurs maisons et de les attendre tranquillement pour les accueillir d'une rafale de fusil d'assaut. La pensée ramène toujours les humains vers le connu, Sahil ne faisait pas exception à la règle.

Il hésita. Ses employeurs le considéraient comme un témoin gênant désormais et mettraient tout en œuvre pour l'éliminer. Il n'avait pas survécu à l'implacable guerre dans les régions pachtounes pour crever dans les sous-sols sordides d'un immeuble parisien. Il décida de rebrousser chemin et de revenir plus tard, quand les adorateurs de Satan auraient réinvesti les lieux et que la pression se serait relâchée. Il lui fallait disparaître pour l'instant. Il recula. L'une de ses semelles écrasa un papier, l'enveloppe d'un paquet de chips ou de bonbons. Le bruit éclata dans le silence nocturne comme un fracas de tonnerre. Un juron retentit, une lampe s'alluma, son rayon balaya le sol, les murs et la voûte avant d'emprisonner Sahil dans son halo. Il eut le réflexe de se jeter sur le côté juste avant la détonation. Un éclair rageur déchira les ténèbres, la balle frappa le mur dans un bruit mat. Le rayon, de nouveau, tangua à la recherche de Sahil, qui se redressa, se dirigea d'abord vers le mur opposé, puis, au moment où la lumière fondait sur lui, pivota sur lui-même et se précipita vers la porte qui donnait vers l'extérieur. Une deuxième balle miaula sur ses talons, accompagnée d'une salve de jurons.

Il passa dans une cave plus grande et jonchée de matelas qu'il enjamba au jugé. Ses pieds s'enfoncèrent dans des surfaces molles, des amas de vêtements ou de couvertures. Talonné par le faisceau de la lampe, il fonça sans hésitation vers l'ouverture en enfilade. Effectua un brusque crochet juste au moment où

retentissait la troisième détonation. Pas question de riposter. Le temps nécessaire à se retourner, à tendre le bras, à presser la détente, ne lui laisserait aucune chance.

Il avait traversé sans encombre une grêle de balles tirées par les rebelles postés dans la pente d'une colline hérissée de rochers.

« Ils ne nous attendent sûrement pas dans le coin », avait affirmé l'officier bulgare qui commandait le détachement.

Son front s'était soudain orné d'un œil supplémentaire et il s'était effondré comme une masse dans la poussière. Puis l'averse s'était mise à tomber, sans interruption, pulvérisant les cailloux, hachant les rares arbustes et fauchant les deux tiers des soldats. Sahil était resté abrité quelques instants derrière un promontoire rocheux avant de battre en retraite en compagnie d'une poignée de survivants. Pourquoi n'était-il pas mort ce jour-là ? Une question à laquelle seul Dieu, qui tient entre ses mains le destin de chacune de ses créatures, pouvait répondre.

Il franchit deux autres salles, heurtant bouteilles, cannettes et boîtes de conserve, craignant sans cesse d'être pris à revers par des complices de son poursuivant. Il gardait l'arme pointée devant lui, prêt à ouvrir le feu au moindre mouvement suspect. La tension décuplait son acuité sensorielle. Il avait maintenant l'impression de voir comme en plein jour. Les murs, les couchettes, les amas d'immondices, les vêtements pendus sur des portants, les restes de nourriture jonchant la terre battue. Encore deux salles à franchir, une distance interminable dans ces circonstances. Il ignora le point de côté qui lui cisailait le côté droit du bas-ventre. Les éclats de lumière dansaient dans son sillage, projetant des ombres mouvantes sur les murs et les voûtes. Le sang lui battait les tympans. Il sentait presque le souffle de l'autre sur sa nuque. Deux coups de feu éclatèrent coup sur coup. Son poursuivant tirait sans prendre le temps de viser. Sahil louvoyait, se jeta dans la dernière cave et, dans un dernier coup de rein, fonça vers le petit escalier donnant sur la cour de l'immeuble.

Le rayon le rattrapa alors qu'il gravissait les premières marches. Il franchit l'escalier en deux bonds, avala le couloir en trois foulées et déboucha dans la cour intérieure aux pavés cernés d'herbes folles. Une haleine tiède l'enveloppa. Une quinzaine de mètres pour atteindre la rue. Trop long. Il fila sur sa gauche et se planqua dans un renfoncement du mur, là où il s'installait d'habitude pour fumer, à l'abri des regards (pour une raison qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, il détestait fumer devant les autres, il avait l'impression de leur manquer de respect, d'être pris en faute, question d'éducation sans doute ; eux ne se gênaient pas pour lui envoyer leur fumée dans les narines). Il s'efforça de calmer sa respiration. Surtout ne pas être trahi par les bruits. Incroyable ce qu'un corps peut faire comme boucan.

Le rayon de la lampe balaya la cour. Son poursuivant traversa la cour en piquant droit vers le porche. Il lui aurait suffi de se retourner pour découvrir Sahil plaqué contre le mur, le bras tendu devant lui, l'index recroquevillé sur la détente du pistolet.

L'autre s'engouffra sous le porche et les ténèbres redescendirent sur la cour, effleurées par la clarté des étoiles et de la lune presque pleine.

Sahil attendit une bonne heure avant de retourner dans les caves pour récupérer l'argent. Il devait à tout prix gagner l'Angleterre avant qu'elle ne renie ses lois, sortir du cauchemar qu'il vivait depuis plus de deux ans. Pas le choix.

Envie brutale de fumer. Son paquet s'était froissé dans la poche de sa veste. Il réussit à donner une forme à peu près acceptable à une cigarette qu'il alluma avec le briquet jetable offert quelques jours plus tôt par Lamir. Les battements de son cœur s'étaient apaisés et ses pensées, réorganisées. Son cerveau baigna dans une soudaine euphorie. L'afflux brutal de nicotine lui procurait presque toujours ce genre de sensation.

Les lumières tremblotantes qui découpaient les fenêtres sur les façades plongées dans l'obscurité trahissaient la présence de squatters. Des embrouilles juridiques retardaient la démolition de l'immeuble condamné depuis une bonne dizaine d'années, et les errants de tous poils l'avaient peu à peu envahi. La mairie du 20^e n'intervenait pas pour le moment : autant de SDF en moins sur les trottoirs déjà encombrés de débris et de crottes de chiens. En revanche, ils seraient expulsés *manu militari* dès que les promoteurs auraient récupéré leur bien.

Il finit sa cigarette, l'écrasa sur les pavés et se dirigea vers l'entrée de la cave. Il n'eut pas le temps de franchir entièrement l'enfilade de salles qu'il s'aperçut qu'un deuxième homme était resté en arrière et qu'il se tenait dans sa ligne de mire.

Il exploita l'infime temps de latence pour s'évanouir dans la pénombre. Les gens qui lui avaient proposé le contrat n'étaient pas des amateurs. Il aurait dû se douter qu'ils posteraient un deuxième tueur dans son refuge.

Le déclic d'un chien retentit. Un revolver sans doute, l'un de ces gros calibres qui ne vous laisse aucune chance s'il vous atteint quelque part entre la ceinture et la tête. Il avait vu des Américains s'en servir contre des talibans : les dégâts dans les corps étaient terribles, de véritables cratères d'où jaillissaient des panaches de chair et de sang. Capables de foudroyer un éléphant à 50 mètres, prétendaient les GI – bien que l'arme ne fût pas réglementaire.

Il traversa les caves avec l'impression d'évoluer dans l'un de ces cauchemars où l'on refait éternellement le même geste dans le même lieu. L'autre ne disposait pas de lampe de poche, ou bien ne l'allumait pas. On n'entendait pas son souffle ni les claquements de ses chaussures sur la terre battue. Il se déplaçait en silence, sans donner le moindre indice sur sa position.

Un chat. Qui chassait une souris nommée Sahil.

L'Afghan gravit l'escalier quatre à quatre et se jeta de nouveau dans la cour de l'immeuble. Pas question, cette fois, de jouer au plus fin : son seul salut était la rue. Les phares d'une voiture tournant sur le boulevard balayaient des portions de la cour pavée en s'accrochant aux brins d'herbe chahutés par le vent. Il eut beau accélérer l'allure, le porche semblait se reculer à mesure qu'il s'en approchait. Le coup de feu éclata dans son dos. La détonation lui déchira les tympans. La balle le manqua de peu. Il perçut la chaleur du projectile à quelques centimètres de sa joue. Le souffle brûlant de la mort. La balle percuta le mur d'en face en provoquant une coulée de crépi. Il s'engouffra enfin sous le porche. Pas un passant sur le boulevard d'habitude animé, pas une voiture, pas un lampadaire allumé, pas un café ouvert, seules la nuit étoilée et sa lumière argentée. Il n'eut pas besoin de se retourner pour se rendre compte que le tueur venait à son tour de déboucher sur le trottoir.

Il profita d'un espace pour se faufiler de l'autre côté de la file des véhicules en stationnement. Il lança un regard par-dessus son épaule : le tueur passait à son tour sur le boulevard pour l'avoir dans sa ligne de mire. Avisant une place de parking non occupée, Sahil bifurqua et revint sur le trottoir. Une ruelle s'ouvrait sur sa gauche. Il s'y engouffra, fendit un groupe d'hommes en discussion animée sur le pas d'une épicerie encore ouverte, atteignit un deuxième boulevard.

Il reconnut les lieux malgré l'obscurité. L'ombre grise et immobile de l'autre côté du carrefour, le mur du cimetière du Père-Lachaise, là où Ten l'avait emmené la veille, là où les adorateurs de Satan préoyaient de donner leur spectacle. La lune

apparaissait par intermittence entre les voiles nuageux. Il traversa le carrefour avec l'impression de s'agiter à l'intérieur de la salle la plus chaude d'un hammam. Les claquements des pas du tueur se détachaient de la rumeur sourde de la ville. Les cachettes étaient innombrables dans le royaume des morts. Franchir l'obstacle d'un seul élan. Ne pas donner la possibilité à l'autre de lui coller une balle entre les omoplates. L'ouvrage n'était heureusement pas très haut, entre 2 mètres et 2,5 mètres. Parvenu à moins de cinq pas, il ralentit légèrement l'allure pour ajuster ses foulées, à la façon d'un athlète, puis il bondit, agrippa le faite et exploita son élan pour sauter par-dessus le mur. Un coup de feu.

La balle frappa l'endroit où il s'était tenu une seconde plus tôt. Son genou heurta une excroissance. Il se reçut de l'autre côté, surélevé par rapport à la rue. Sa cheville droite se tordit sur une bordure de ciment. Une onde fulgurante se diffusa dans toute sa jambe. Une entorse, une faiblesse chez lui. Tant que ses muscles et tendons resteraient chauds, il pourrait continuer de courir, mais, dès qu'il se refroidirait, il ne réussirait plus à poser le pied par terre. Il se faufila entre des petites constructions de pierre, boitant légèrement, et s'engagea dans une allée de bitume.

Le silence et l'obscurité ne laissaient à aucun moment supposer que les profanateurs envahiraient le cimetière dans deux nuits et le transformeraient en gigantesque scène satanique. Quelques lumières entre les frondaisons, les fenêtres encore allumées des immeubles environnants. Tout en marchant, il jetait de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule. Aucune trace du tueur. Il ne se sentit pas rassuré pour autant : l'autre, du genre tenace et malin, le traquerait jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé.

Sahil se demanda pourquoi ce n'était pas lui qui l'avait accueilli la première fois qu'il était revenu dans la cave. Une douleur sourde montait de sa cheville, son cœur battait à tout rompre, il peinait à reprendre sa respiration. Il tira le Sig Sauer de la poche intérieure de sa veste et déverrouilla le cran de sûreté. La chaleur moite plaquait sa chemise et son pantalon sur son torse et ses jambes. Il chercha une planque où il pourrait reprendre des forces. Pas dans un monument funéraire en tout cas : ils étaient fermés à clef, et puis il n'avait pas envie de passer une nuit entière dans l'intimité d'un mort. Il opta pour un arbre aux branches basses faciles d'accès et au feuillage fourni. Il contourna le tronc qui se dressait derrière une tombe, agrippa la première branche à portée de main et se hissa aussi silencieusement que possible dans le cœur de la frondaison. L'escalade lui rappela fugitivement son enfance, les jeux avec des camarades dans les grands arbres bordant le lac. Qu'étaient-ils devenus, ceux de sa famille, ses amis, les autres habitants du village ? Étaient-ils restés à l'écart du conflit ? Avaient-ils subi les représailles des talibans ou des soldats de l'armée régulière afghane ? Les dernières nouvelles qu'il avait reçues d'eux remontaient maintenant à plus d'un an. Un garçon originaire du même coin que lui et croisé dans les allées du petit Kaboul lui avait assuré que tout le monde allait bien, que sa mère avait été très malade lors du dernier hiver, qu'elle était maintenant tirée d'affaire, que, même si les villageois ne mangeaient pas toujours à leur faim, ils vivaient à l'écart des

drones et des règlements de comptes.

Il s'allongea le plus confortablement possible sur une branche large et dégagée, le visage tourné vers le sol, le pistolet à côté de sa tête. Il entrevoyait, par les jours des branchages, le ruban légèrement plus clair de l'allée. Il se concentra sur les bruits, les frissonnements de feuilles bercées par la brise tiède, les ronflements lointains des moteurs, le bourdonnement étouffé de la ville. Les lumières des immeubles voisins s'éteignaient l'une après l'autre. Il se remémora les interminables veilles nocturnes en territoire hostile, l'ombre glaciale qui pèse de plus en plus lourd sur les épaules et la nuque, qui alourdit les membres et les paupières, la sensation d'être suspendu entre rêve et réalité, les bruits soudains qui vous font sauter le cœur dans la poitrine.

Il se mordit l'intérieur des joues pour ne pas s'endormir. Il crut à plusieurs reprises qu'une silhouette se détachait de la nuit et s'avavançait dans l'allée, braqua précipitamment le pistolet avant de se rendre compte qu'il s'agissait d'une simple illusion d'optique.

L'aube le cueillit assoupi dans l'arbre. Un rayon de jour se glissait entre les feuilles et lui léchait le visage. Son pistolet reposait sur son ventre. Il voulut étirer son corps engourdi, une douleur vive monta de sa cheville, qui le relia aux événements de la veille. Le bitume de l'allée se couvrait d'un voile pâle. Il frissonna malgré la chaleur qui montait rapidement avec le jour.

Même si le cimetière semblait désert, il attendit encore une bonne demi-heure avant de quitter son abri. Il lui fallut prendre d'innombrables précautions pour descendre de l'arbre sans solliciter sa cheville meurtrie. Il voulut l'éprouver après avoir atteint le sol : impossible de s'appuyer dessus. Il avait besoin d'une béquille pour s'aider à marcher. Personne entre les tombes et les autres arbres. Le tueur avait abandonné la partie. Ou bien le guettait à l'extérieur du Père Lachaise. Ou encore était retourné l'attendre dans la cave.

Il remisa son pistolet dans la poche intérieure de sa veste, trouva ce qu'il cherchait, une branche assez solide pour lui servir de canne, l'ajusta à sa taille en la cassant en deux et se dirigea vers la sortie du cimetière. La porte principale étant fermée, il n'eut pas d'autre choix que de s'asseoir sur un carré de pelouse sèche en attendant que quelqu'un vienne l'ouvrir.

Un homme en uniforme se présenta à la porte aux alentours de 9 heures. La chaleur était déjà lourde, orageuse, le soleil peinait à percer entre les nuages lourds et noirs. Sahil évita de se montrer jusqu'à ce que le vantail métallique commence à pivoter sur lui-même. L'homme, le gardien sans doute, s'avança dans l'allée principale et lui demanda d'un ton sec ce qu'il fichait là. Il haussa les épaules pour signifier qu'il ne comprenait pas.

« Ces fichus Roumains ! marmonna le gardien. Je croyais qu'ils avaient tous été foutus dehors. »

Sahil se leva et, s'appuyant sur la branche, se dirigea en direction du boulevard.

Une fois à l'extérieur, il observa un long moment les rues et les terrasses des cafés avant de se dire que, de toute façon, le tueur n'agirait pas en plein jour. Il devait maintenant trouver le moyen de récupérer son fric et de foutre le camp.

Ten.

C'était peut-être elle, la solution.

Elle marchait sur le trottoir en compagnie de Méphisto et d'un couple également vêtu de noir. Sa beauté, de nouveau, le troubla. Il s'était planqué dans le renforcement d'un bâtiment situé de l'autre côté de la rue. Il avait souffert le martyr sur le chemin entre le Père Lachaise et la rue du squat. Sa cheville avait triplé de volume et pris une vilaine couleur bleuâtre.

Il attendit que Ten soit parvenue presque en face pour tenter d'attirer son attention en effectuant de larges moulinets du bras. Il n'osa pas l'appeler. Pour une raison qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, il se méfiait de Méphisto. Peut-être parce que le jeune sataniste lui avait présenté l'homme qui lui avait proposé le contrat.

En grande discussion avec les autres, Ten parut d'abord ne pas le remarquer, puis, au moment où le petit groupe s'engouffrait dans la cour d'immeuble, elle tourna la tête dans sa direction et, d'une mimique, lui signifia qu'elle l'avait repéré.

Elle revint quelques minutes après qu'ils eurent franchi le porche. Son visage restait étonnamment frais bien qu'elle n'eût pas dormi. Les bavures de son maquillage noir étaient les seules traces d'une nuit agitée. Le soleil rasant enflammait ses mèches rouges et bleues.

« T'as pas l'air bien, Sahil. Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Il grimaça. Même en évitant de poser son pied sur le sol, sa cheville l'élançait, serrée par un étau de plus en plus puissant.

« Je suis en galère », répondit-il.

Il ne comprenait pas vraiment la signification de ce mot, il savait seulement qu'il était associé aux moments difficiles. « Pourquoi tu restes dehors au lieu d'aller t'allonger dans ta cave ? »

– Je ne peux plus retourner là-bas.

– On t'a viré ? »

Il secoua la tête.

« Tu te souviens de l'homme qui est venu me voir l'autre jour ? »

– Ce mec en costard gris ? lâcha-t-elle avec une moue. Ouais, il me plaisait pas des masses...

– Il m'a donné de l'argent pour tuer une femme. »

Les yeux clairs de Ten s'arrondirent.

« Je ne l'ai pas tuée, ajouta rapidement Sahil. Et ça ne leur a pas plu. Ils me guettaient cette nuit dans la cave. Je leur ai échappé.

Mais ils ne vont plus me lâcher maintenant. »

Elle le dévisagea un long moment pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas.

« Tu m'as tout l'air de t'être foutu dans une sale histoire, Sahil.

– J'ai planqué l'argent dans la cave. Il me permettra de passer en Angleterre, mais je ne peux pas le récupérer moi-même. Est-ce que tu veux bien le faire pour moi ? » Elle marqua un nouveau temps de silence, le front plissé, le regard dans le vague.

« Putain, tu te rends compte de ce que tu me demandes ?

– Je n’ai personne d’autre. »

Elle hocha la tête à plusieurs reprises.

« Tu peux pas rester là en tout cas.

– Je n’ai nulle part où aller. »

Elle lança un regard furtif en direction du porche de l’immeuble d’en face.

« J’ai peut-être une solution. Reste là. Je reviens tout de suite. »

Elle s’éloigna presque en courant. Il se rencogna contre le chambranle de la porte. Une femme âgée sortit de l’immeuble et lui lança un regard inquisiteur. Il essaya de reposer son pied au sol, y renonça lorsque la douleur, virulente, ravivée par chaque battement de cœur, s’enroula comme une plante vénéneuse autour de sa jambe. Au bout d’une bonne heure, il se demanda ce que foutait Ten. Était-elle tombée sur le tueur en essayant d’aller récupérer son argent ? Improbable, il ne lui avait pas indiqué l’endroit où il l’avait caché. S’était-elle endormie en l’oubliant sur le trottoir ? Il n’avait pas osé lui demander si elle prenait de ces saloperies très répandues dans les milieux satanistes, ecstasy, cocaïne, héroïne... Il ne le pensait pas : elle n’avait pas le regard vide de ceux qui se défoncent et qu’il avait observé à maintes reprises chez les GI et les autres soldats de la coalition, la seule façon pour eux de surmonter leur trouille. Lui avait toujours refusé d’en prendre, y compris de fumer un chilum ou un joint. Les talibans avaient un temps interdit la culture du pavot, et puis le besoin d’argent pour s’équiper en armes les avait poussés à s’y mettre à leur tour. Sahil n’était pas loin de croire que le trafic d’opium, qui submergeait de nouveau le pays, était l’une des causes majeures du conflit.

Il ne tiendrait pas longtemps : rester debout était une véritable torture. Le manque de sommeil s’associait à la faim, à la soif et à la fatigue pour le maintenir dans une torpeur cauchemardesque. La crosse du pistolet lui frottait les côtes sous sa veste. Il avait peut-être eu tort de miser sur Ten. Après tout, il n’appartenait pas à son monde, elle allait avec d’autres hommes, il n’était pratiquement rien pour elle, elle n’avait aucune raison de courir des risques pour un clandestin. En dehors de Méphisto, il ne connaissait personne d’autre qu’elle. Il aurait donné n’importe quoi pour un médicament soulageant, ne serait-ce qu’une heure ou deux, la douleur. Les pensées remontaient dans le plus grand désordre à la surface de son esprit, comme des poissons éparpillés par une explosion, ou des villageois égaillés par l’irruption d’un drone. La mort se rappela à son bon souvenir, cette mort qu’il avait côtoyée pendant plusieurs années dans les massifs afghans et qu’il avait allègrement trompée avec la chienne de vie. Qu’est-ce qui était préférable, la balle d’un tueur anonyme à Paris ou une corde autour du cou à Kaboul ? Quel sort réserverait Allah à un homme comme lui ? Le paradis ? L’enfer ? Il n’était pas certain d’avoir choisi le bon camp. Après tout, les talibans agissaient au nom de Dieu puissant et miséricordieux tandis qu’il avait combattu aux côtés des chrétiens, des infidèles, des mangeurs de porc.

Ten apparut enfin et se dirigea vers lui, portant un petit sac en plastique.

« Je t’ai pris un sandwich au fromage et une bouteille d’eau. »

Il déchira l'emballage du sandwich et mordit aussitôt dedans sans vérifier son contenu.

« Y avait bien un type dans ta cave, ajouta-t-elle. Et qu'a pas l'air commode. Je lui ai demandé ce qu'il foutait là, il m'a dit qu'il t'attendait pour une affaire urgente. Même si j'avais su où tu l'as planqué, j'aurais pas pu le récupérer, ton putain de fric. »

Elle le regarda quelques instants manger avec une lueur d'amusement dans les yeux.

« Eh ben, on peut dire que tu as faim, toi ! Faudra revenir à un autre moment. Je suppose que ce mec est comme tout le monde, qu'il a besoin de manger, de pisser et de dormir. »

Il avala une bouchée, puis une gorgée d'eau, avant de s'essuyer les lèvres d'un revers de main.

« Ils le remplaceront.

– Putain, mais dans quel merdier tu t'es fourré ?

– Ils m'ont proposé de l'argent, des papiers.

– Et pourquoi tu l'as pas tuée, cette nana ?

– Je me suis rendu compte au dernier moment qu'ils me liquideraient après. De toute façon, je n'aurais pas pu.

– Tu sais qui elle était ?

– Aucune idée. »

Le regard de Ten balaya les environs avant de revenir se poser sur Sahil.

« Je t'emmène dans un studio du 18^e où tu resteras sagement planqué jusqu'à ce que j'aie récupéré ton fric.

– À qui appartient-il ?

– Un vague artiste peintre que connaissent mes parents. Il le met à disposition de ses amis de passage sur Paris. J'ai arrangé ça au téléphone avec lui. Je dois d'abord passer prendre la clef à son domicile dans le 6^e. On y va ? » Elle se mit en marche, se retourna lorsqu'elle s'aperçut que Sahil ne la suivait pas.

« Qu'est-ce que t'attends ? Faut faire vite : Méphisto veut qu'on répète tout l'après-midi. »

De la pointe du sandwich, il désigna le bas de sa jambe. « Ma cheville est foulée. J'ai du mal à marcher. »

Elle revint sur ses pas, s'accroupit devant lui, releva le bas de son pantalon et baissa sa chaussette.

« Quand tu t'es fait ça ?

– Cette nuit.

– Putain, c'est pas beau. Va pourtant falloir bouger. Et vite. Tu vas essayer en t'appuyant sur moi. L'ami de mes vieux aura peut-être des antalgiques et une bande pour empêcher ta cheville de bouger. »

Ten lui dit de s'asseoir sur un banc et de l'attendre. Pas simple de parcourir les quelques centaines de mètres entre chaque bouche de métro et les couloirs entre chaque station.

Le bras posé sur les épaules de la jeune sataniste, Sahil avait progressé avec une

lenteur crispante, ne posant le pied par terre qu'au bout d'une interminable série de précautions. Il avait eu la sensation d'appartenir à la légion de ces mendiants qui se traînaient sur leurs moignons dans les rues de Kaboul et des autres villes afghanes.

Le contact prolongé avec Ten ne lui avait procuré aucun plaisir. Elle n'était pour l'instant qu'une béquille humaine, moins forte soudain qu'elle ne le paraissait, fléchissant par moments sous son poids. Elle sautait sur tous les prétextes pour marquer une pause, fumer une cigarette, resserrer les lacets de ses chaussures hautes, rajuster la bretelle de son soutien-gorge, mais ces arrêts fréquents s'expliquaient avant tout par son manque de vigueur physique. Elle n'était pas une forte femme au sens où l'entendaient les Afghans. Il espéra qu'aucun des soldats qui patrouillaient dans le métro, fusil d'assaut en bandoulière, n'aurait l'idée saugrenue de le fouiller. Il aurait été bien en peine d'expliquer la présence d'un pistolet normalement réservé aux flics dans la poche intérieure de sa veste.

Un misérable puant le vin aigre s'assit près de lui. Son visage ressemblait à une terre dévastée par un bombardement, des crevasses, des bosses, des sillons en tous sens, un nez saillant et piqueté, une bouche vide, des cheveux pétrifiés par la crasse, des yeux où la lumière ne filtrait plus.

« Pas une clope, mon pote ? »

Sahil sortit son paquet de blondes de la poche de sa veste. L'autre parvint à dégager une cigarette avec des gestes maladroits, puis à la coller entre ses lèvres sèches et rainurées.

« Du feu, mon gars ? »

Sahil lui présenta le briquet noir et le maintint allumé jusqu'à ce que l'extrémité de la cigarette flamboie et que son vis-à-vis rejette un panache de fumée par un coin de sa bouche.

« Merci, mec. T'es pas d'ici, pas vrai ? »

Sahil ne répondit pas.

« Les gens d'ici, ils ont plus rien à donner. J'suis comme toi, moi, j viens d'ailleurs, d'un bled d'Algérie. Et toi, d'où t'es ? »

— D'Afghanistan. »

La réponse avait jailli spontanément de la gorge de Sahil, besoin irraisonné, brutal de sortir de la clandestinité, d'affirmer son appartenance à un pays, d'exister quelque part sur cette terre.

L'autre fuma quelques secondes en silence, ses sourcils broussailleux enflammés par les rougeoiements de la cigarette.

« Ils t'ont pas encore viré ? »

— Ils ne m'ont pas attrapé. Et vous ?

— Plus personne s'intéresse à un paumé comme moi... » Ten dévala l'escalier du métro en brandissant un flacon et une bandelette enroulée sur elle-même.

« J'ai la clef, s'exclama-t-elle avec un sourire. Et aussi de quoi soigner ta cheville. »

Le studio était agréable avec sa cheminée en briques, ses poutres apparentes peintes en blanc et ses deux larges fenêtres qui l'inondaient de lumière. Sahil s'était laissé tomber sur le lit aussitôt arrivé. La douleur ne s'était pas apaisée, pas tout de suite en tout cas, mais son corps s'était détendu.

Après être restée une demi-heure avec lui, Ten s'était sauvée en disant que Méphisto allait la pourrir grave si elle ne filait pas répéter : il ne leur restait plus qu'un jour et demi avant le spectacle et ils n'étaient pas encore au point. Elle lui avait recommandé de rester dans l'appartement jusqu'à ce qu'elle revienne avec de quoi boire et manger. Il n'avait pas l'intention de bouger de toute façon : même si l'ami des parents de Ten lui avait fourni des antalgiques et bandé la cheville après l'avoir enduite d'une pommade odorante, il ne pouvait toujours pas poser le pied par terre. Il lui faudrait encore attendre deux jours avant de marcher presque normalement. Deux jours à ronger son frein dans ce studio équipé d'une antique télé qui, pourvue d'un décodeur, captait les chaînes de la TNT.

Les heures s'égrenèrent.

Sahil se concentra sur les bruits de l'immeuble, grondements de chasses d'eau, craquements des planchers, vagues sonores dans l'escalier, dispute entre une femme et un homme... Il crut à plusieurs reprises qu'on frappait à la porte du studio et retint sa respiration jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il s'agissait de l'appartement d'à côté. Des cris d'enfants montaient de la cour intérieure sur laquelle donnaient les fenêtres. Il n'aurait pas aimé passer son enfance entre des murs d'immeubles, il aurait eu l'impression d'étouffer. Il essaya de tromper son ennui en regardant la télé et finit par s'intéresser à un reportage sur les hyènes, des animaux féroces et intelligents qui ne craignaient pas de s'en prendre aux lions. Il n'aimait pas cette sensation de dépendre entièrement de Ten. Il n'avait pour l'instant aucune possibilité d'influer sur le cours de son destin. Convaincu au fond de lui que tout destin était écrit, qu'aucun être humain n'avait la force de s'en écarter, il ne pouvait même pas se donner l'illusion d'agir.

Ten revint aux alentours de 20 heures, alors que le jour commençait tout juste à décliner et que l'estomac de Sahil réclamait avec véhémence son dû. Elle apportait un repas thaï dans des barquettes en plastique qu'ils firent réchauffer dans le four micro-ondes. Il mangea avec appétit les légumes, le poisson et le riz dont les sauces épicées lui rappelèrent les plats cuisinés par Lamir dans le petit Kaboul.

« Ils se sont relayés dans ta piaule, comme tu l'avais prévu, dit Ten après avoir mis de l'eau à chauffer sur la plaque électrique et rempli de café le fond d'une cafetière à piston. Ça va pas être facile de récupérer ton fric. Faut juste attendre

qu'ils abandonnent la partie.

– Ils ne sont pas du genre à abandonner.

– La présence de ces mecs emmerde tout le monde. Les autres en veulent à Méphisto de t'avoir donné l'adresse du squat. Ils craignent les embrouilles avec les keufs.

– Ces mecs, comme tu dis, doivent aussi craindre les embrouilles avec les flics.

– Peut-être, mais on était peinarde avant et, là, ça devient carrément relou. »

Elle se pencha au-dessus de la table basse pour poser les tasses, le sucre et les petites cuillères. Il entrevit ses seins par l'échancrure de sa robe ; une flambée de désir l'embrasa. Elle n'avait pas mis de soutien-gorge et ses tétons pointaient sous le tissu noir. Aucune femme ne serait sortie habillée de la sorte dans les rues des villes ou des villages afghans. Les passants l'auraient immédiatement forcée à rentrer chez elle ou, pire, lui auraient jeté des pierres, et les autres femmes, intégralement voilées ou non, auraient été les premières à l'injurier et à la frapper.

« Tu l'as planqué où, ton fric ? »

La question de Ten raviva brusquement sa méfiance. Il hésita à répondre. Puis il se dit que, sans elle, il n'aurait aucune chance de remettre la main sur l'argent.

« Derrière une pierre du mur. Dans le coin en bas à droite de la porte. La pierre n'est pas...

– Scellée ? »

Il acquiesça d'un hochement de tête. Ten enfonça le piston de la cafetière et versa le café dans les tasses.

« Si j'entrevois la moindre opportunité, j'essaierai de te les pécho, tes tunes.

– Ne prends pas de risques. Ces mecs ne plaisantent pas.

– T'en fais pas, je tiens pas à crever tout de suite.

– Et votre spectacle ? Ça avance ? »

Elle resta pensive quelques secondes.

« Méphisto passe son temps à gueuler. Il dit qu'on va se vautrer. J'ai plus trop envie de le faire.

– Ne le fais pas, alors. »

Il but une gorgée de café et, le trouvant un peu trop amer, rajouta deux morceaux de sucre. Ses mouvements pourtant précautionneux réveillèrent en sursaut la douleur à sa cheville.

« Méphisto l'a annoncé à tout le monde. On peut plus revenir en arrière.

– Vous devriez laisser le diable là où il est. Et respecter les morts.

– L'humanité ne respecte déjà pas les vivants. Au moins, les morts, on ne peut plus leur faire de mal. Je suis pas sûre de pouvoir passer demain. On va répéter toute la journée et une grande partie de la nuit après la fermeture du cimetière. Je vais aller t'acheter de quoi tenir jusqu'à samedi.

– Je te rembourserai.

– T'inquiète, on en reparlera après, quand t'auras récupéré ton fric.

– De quoi tu vis, toi, Ten ? »

Elle marqua un temps d'hésitation.

« Je me débrouille, j'ai un peu de réserves. Bon, j'y vais, j'en ai pas pour

longtemps. »

Elle revint au bout d'une demi-heure avec du pain, du beurre, des tacos, un pot de guacamole, du fromage, du raisin et un grand sac de barres chocolatées.

« Tu peux te faire du café. Ou du thé, je crois qu'il en reste dans les placards. Faut que je me grouille. À plus tard. »

Elle lui déposa au coin des lèvres un baiser furtif qui l'électrisa et s'évanouit en abandonnant son parfum mêlé à son odeur et dominé par une note obsédante de rose.

La nuit était tombée depuis un bon moment quand un bruit réveilla Sahil : le grincement d'une clef dans une serrure. Il ne lui fallut qu'une ou deux secondes pour se rendre compte que c'était bel et bien la porte du studio qu'on était en train d'ouvrir. Il empoigna le Sig Sauer qu'il avait glissé sous l'oreiller et repoussa le drap dont il s'était couvert. La chaleur moite et la transpiration l'avaient poussé à se déshabiller entièrement et il le regrettait. D'abord parce qu'il ne lui avait pas été facile de retirer son pantalon et son slip avec sa cheville foulée, ensuite parce qu'un homme nu se sent en position de faiblesse, il l'avait constaté à plusieurs reprises lors de la guerre contre les talibans. Les combattants surpris nus par les soldats de la coalition ne songeaient qu'à une chose : préserver leur pudeur.

Il déverrouilla le cran de sûreté. Le grincement de la clef s'interrompit et la porte s'ouvrit lentement. Une ombre se glissa par l'entrebâillement. L'index de Sahil enfonça légèrement la détente. Il essaya de suivre les déplacements de l'intrus dans l'obscurité à peine égratignée par la faible clarté en provenance du palier.

Un déclic retentit. Le studio s'emplit soudain d'une lumière brutale et aveuglante. Il distingua une chevelure blonde et des yeux clairs grand ouverts. Une femme d'une trentaine d'années vêtue d'une robe légère et portant un sac de voyage en bandoulière. Visage, bras et épaules bronzés, elle fixait d'un air étonné le pistolet braqué par l'homme allongé sur le lit.

« Qui êtes-vous ? demanda Sahil.

– Ce serait plutôt à moi de vous poser cette question, répondit-elle sans quitter l'arme des yeux.

– On m'a prêté cet appartement.

– Vous ne pourriez pas baisser ce truc, s'il vous plaît ? Ça me rend nerveuse »

Il laissa retomber son bras, relâcha sa pression sur la détente et couvrit son bassin d'un coin de drap.

« Le studio appartient à mon oncle, reprit-elle en posant son sac sur le parquet. Il savait pourtant que je revenais aujourd'hui de voyage et que j'en avais besoin pour la nuit. Je repars demain matin en train pour le Sud-Ouest. J'ai douze heures d'avion dans les pattes. »

Sahil ramena le pistolet contre lui et le glissa sous le drap. « Je suis désolé : je n'en savais rien.

– Je vous crois. Mon oncle est du genre tête en l'air. »

Elle se laissa choir sur le canapé et se frotta un petit moment le front et les tempes.

« Pourquoi êtes-vous armé ? Vous êtes de la police ? »

Il hésita.

« Je ne vous attendais pas. On n'est jamais assez prudent...

– De là à accueillir les gens avec un flingue ! Bah, du moment que vous ne vous en servez pas sur moi ! Je suis trop crevée pour chercher un hôtel. Si ça ne vous dérange pas, je dormirai dans le canapé. On aura juste à tirer le rideau de séparation. Mais avant, j'aimerais bien prendre une douche. »

Elle s'appelait Élodie, revenait de deux semaines de vacances en Thaïlande et parlait beaucoup pour quelqu'un qui se prétendait fatiguée. Sahil rangea le pistolet sous l'oreiller et enfila son pantalon aussi rapidement que possible pendant qu'elle prenait sa douche. Elle sortit de la salle de bain vêtue d'une serviette nouée autour du corps, cheveux dégoulinants, épaules et gorge parsemées de gouttes d'eau. Elle déplia ensuite le canapé et posa un drap housse sur le matelas. Il lui dit qu'il avait du mal à bouger à cause d'une cheville foulée et qu'il ne pouvait pas l'aider.

« Comment vous êtes-vous fait ça ?

– Je me suis tordu le pied en sautant sur une bordure de ciment. »

Elle enveloppa un oreiller dans une taie de couleur rose. « Quelle idée ! Si ce n'est pas indiscret, que faites-vous dans la vie ? »

Il décida de jouer la franchise : il n'avait pas envie de mentir à cette femme. Elle ne semblait pas du genre à signaler aux flics la présence d'un clandestin.

« Je suis réfugié. Je serai expulsé si on m'arrête. J'essaie de passer en Angleterre.

– Votre prénom, Sahil, il vient d'Afghanistan, n'est-ce pas ?

– J'étais soldat dans l'armée régulière afghane. J'ai déserté.

– Pourquoi n'êtes-vous pas allé directement en Angleterre ?

– Il fallait que je parte en urgence. Et la première filière que j'ai trouvée m'a conduit en France.

– Pourquoi cette arme ? Vous n'avez tout de même pas l'intention de tirer sur les flics s'ils vous arrêtent ? »

Il essuya à l'aide d'une serviette en papier les gouttes de café séchées sur la table basse.

« C'est une longue histoire...

– Dont vous n'avez visiblement pas envie de parler. Bah, c'est aussi bien comme ça.

– Et vous ? Quel est votre travail ? »

Elle lâcha un petit rire, la tête renversée en arrière, puis resserra la serviette qui s'était relâchée à hauteur de sa poitrine.

« Fonctionnaire de police. »

Sahil essaya de détecter des traces de moquerie sur son visage.

« Rassurez-vous : j'exerce à Toulouse et je suis en vacances pour encore deux jours. En outre, je ne suis pas toujours d'accord avec ceux qui nous gouvernent. Je ne vous demanderai donc pas comment vous êtes entré en possession d'une arme équipant la gendarmerie et la police nationale. » Elle rit de nouveau. « C'est tout moi, ça ! Je reviens du bout du monde et qu'est-ce que je trouve dans le studio de mon oncle ? Un clandestin afghan à poil qui me braque avec l'arme que

j'utilise au boulot. »

Elle s'assit sur le canapé, fouilla dans son sac, en sortit un paquet de cigarettes, en proposa une à Sahil, alluma les deux cigarettes à l'aide d'un briquet orné d'un dragon, rejeta une longue guirlande de fumée et contempla un moment les volutes qui s'élevaient en spirales vers le plafond.

« Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que je peux vous faire confiance, reprit-elle en se tournant vers Sahil. Mes collègues mâles se foutent toujours de ma gueule quand je parle d'intuition féminine. Mon oncle sait qui vous êtes ?

– Il ne me connaît pas. C'est une amie à moi qui lui a demandé de me prêter le studio.

– Il serait ravi de savoir qu'il héberge un clandestin. Il est de la vieille école, celle des enragés : il continue de bouffer matin et soir du flic et du curé. »

Après qu'ils eurent fini de fumer leur cigarette, Élodie tira le rideau bleu qui séparait la pièce en deux. Il la vit, par l'étroit espace entre les deux pans mal ajustés, retirer la serviette, s'allonger sur le canapé et remonter le drap sur son corps élancé. Puis elle éteignit la lumière et le studio replongea dans l'obscurité et le silence.

Sahil resta un long moment suspendu à la respiration régulière et sifflante d'Élodie. Ses pensées roulèrent dans la nuit, tumultueuses, suffocantes. Chacun de ses mouvements déclenchait une onde de douleur depuis sa cheville jusqu'en haut de sa jambe. Il se demanda jusqu'à quel point il pouvait faire confiance à cette femme. Il envisagea de s'éclipser discrètement, mais il n'avait nulle part où aller et l'entorse compliquait les choses. Il valait mieux pour l'instant rester dans le studio et prier Dieu pour qu'Élodie ne soit pas reprise par ses réflexes de flic. Il s'enfonça peu à peu dans un sommeil agité comme il aurait sombré dans une mare tiède et poisseuse.

Des bruits le réveillèrent.

Un éclat de voix, une protestation, des claquements précipités de pas dans l'escalier, puis des tintements de clefs, le grincement d'une porte. Des voisins rentraient dans l'un des appartements situés sur le même palier que le studio.

Il discerna, dans le silence revenu, un écoulement de ruisseau presque à sec. Restait quelques secondes immobile, aux aguets, couvert de sueur. Le jour n'était pas encore levé. Il lui fallut un petit moment pour identifier l'odeur douceâtre qui flottait dans l'air tiède. Il se revint dans les ruelles d'un village afghan saturées d'une tenace odeur de poudre. L'odeur des combats, souvent mêlée à celle du sang. Il glissa la main sous l'oreiller, se saisit du pistolet, l'arma lentement et, veillant à faire le moins de bruit possible, s'avança vers le rideau qui isolait le lit du reste de la pièce. Il se mordit la lèvre inférieure pour ignorer la douleur à sa cheville. Il jeta un coup d'œil par l'écartement des pans du rideau. Entrevit la forme arrondie du canapé, puis, le corps d'Élodie sous le drap qui l'enveloppait toute entière. Aucun mouvement. Seuls ce bruit et cette odeur, rôdant comme des ombres.

Il rampa sous le rideau. Des images de cadavres de femmes et de gosses couverts de mouches déferlèrent sous son crâne. Il se releva quand il fut arrivé à hauteur du

canapé, le pistolet pointé devant lui, remarqua des taches sombres sur le drap, des corolles vénéneuses qui auraient proliféré dans les ténèbres.

Des taches de sang.

Il se pencha sur le corps de la jeune femme, souleva le drap, aperçut son visage, figé dans une rigidité qu'il identifia sans l'ombre d'une hésitation : la mort. Il vérifia que personne n'était planqué dans un coin de l'appartement avant d'allumer. Le drap ressemblait à ces tissus clairs dont les bouchers afghans recouvrent les cadavres des animaux après les avoir égorgés. Il le tira entièrement, dégageant le corps de la jeune femme : une balle lui avait fracassé la nuque, une autre lui avait transpercé le cou, une troisième lui avait perforé l'échine entre ses omoplates. Le sang n'avait pas tout à fait fini de coaguler au-dessus de la plaie. Le coup n'avait pas été tiré depuis très longtemps.

Sahil lança un coup d'œil vers la porte restée entrouverte. La discrétion du tueur le sidéra, et l'effraya : il n'était sûrement pas venu liquider une jeune femme de retour de vacances en Thaïlande, fût-elle flic, il s'était introduit dans l'appartement pour l'éliminer, lui. Trompé par l'obscurité, il avait choisi la mauvaise cible, pensant sans doute qu'il n'y avait qu'un occupant dans l'appartement et prenant Élodie, entièrement recouverte du drap, pour sa proie. Dérangé par l'arrivée des voisins, il n'avait pas eu le temps d'explorer le studio ni de fouiller le cadavre pour récupérer le flingue et les cinq mille euros censés être en possession de l'Afghan.

Sahil ne pouvait plus rester là en tout cas. Il vérifia le téléphone portable d'Élodie, posé sur un accoudoir du canapé : 4 heures 02, vendredi 13 août. Un SMS s'affichait sur l'écran : *t'attends au train de 12.30, très grosse faim de toi, Marjorie*. Une fois l'alerte donnée, il ne faudrait pas longtemps à la police pour remonter la piste jusqu'au studio. Submergé par un début de panique, il remonta le drap sur le cadavre de la jeune femme en évitant de croiser ses yeux grand ouverts. Il déroula ensuite la bande et examina sa cheville, encore bleue et gonflée. Il refit le bandage en le serrant davantage, de manière à bloquer l'articulation. Il eut envie de boire un café bien fort. Il mit de l'eau dans la bouilloire, du café soluble dans un bol, et alluma une cigarette.

C'est alors seulement qu'il prit conscience qu'il avait été trahi : le tueur l'avait retrouvé alors qu'il n'était pas censé savoir où il se cachait et que Paris était une gigantesque fourmilière.

Ten...

La seule à savoir. Avait-elle aiguillé le tueur pour récupérer l'argent planqué dans le squat ? Était-elle ce genre de fille, douce à l'extérieur, impitoyable à l'intérieur ?

Il finit de se rhabiller en attendant que l'eau ait chauffé, but à petites gorgées le café bouillant et alluma une deuxième cigarette. L'afflux de nicotine et de caféine lui permit de remettre un minimum d'ordre dans ses pensées. Son regard échoua à plusieurs reprises sur le drap maculé de fleurs pourpres et brunes. Il eut une flambée de colère à l'encontre de Dieu tout puissant : pourquoi le Miséricordieux semait-il toujours des cadavres sur son chemin ? Pourquoi lui infligeait-il sans

cesse des épreuves ? Pourquoi l'avait-il poussé à quitter ses montagnes natales pour l'expédier dans un monde hostile ? Il regretta amèrement d'être un jour parti de son village, de s'être éloigné des siens, d'avoir cru qu'ailleurs, il pourrait connaître une vie meilleure.

Il s'efforça de manger du pain et une barre chocolatée malgré un début de nausée. Il aurait besoin d'énergie pour affronter une journée qui promettait d'être longue. Il n'avait plus le choix désormais : il lui fallait récupérer l'argent aujourd'hui même (si Ten ne l'avait pas déjà confisqué) et gagner le Nord avec le permis de séjour provisoire fourni par l'homme qui lui avait proposé le marché.

Il eut l'idée, avant de sortir, de fouiller le sac à dos d'Élodie, qui contenait une bouteille d'eau à moitié vide, son passeport, un appareil photo compact et une trentaine d'euros en espèces, le reste de son argent se présentant sous la forme de Travelers Cheques qu'il n'avait aucune chance de pouvoir échanger. Il enfonça le Sig Sauer le plus profondément possible dans la poche intérieure de sa veste, bourra les autres poches de barres chocolatées, prit le jeu de clés laissé par Ten sur le rebord de la cheminée et avala une nouvelle tasse de café avant de se diriger vers la sortie de l'appartement.

Il marchait avec difficulté, mais la douleur restait pour l'instant supportable. Il ouvrit la porte avec d'innies précautions et inspecta à trois reprises du regard le palier plongé dans la pénombre. Puis il se lança dans l'escalier en prenant appui sur la rambarde, avec l'impression de plus en plus forte, presque vertigineuse, de continuer sa descente aux enfers.

Le jour se levait et avec lui, la promesse d'une chaleur orageuse. Quelques ombres silencieuses dans les rues encore engourdis : la plupart d'entre elles se dirigeaient vers les boulangeries et les cafés ouverts.

Sahil remonta l'avenue à la sortie de l'immeuble. Au bout d'une centaine de mètres, il longea des halles entièrement rénovées où des vendeurs de légumes et de fromages apprêtaient leurs étals. Des hommes lavaient à grande eau les portions de trottoir devant les boutiques aux rideaux encore tirés. La majorité d'entre eux étaient asiatiques, d'Extrême-Orient et d'Inde. Quelques Maghrébins aussi, et des Noirs africains.

Sahil fendit une troupe de livreurs qui déchargeaient des cartons d'un camion et les déposaient dans un supermarché d'où s'exhalaient des odeurs caractéristiques d'épices et de produits chinois. Le bandage serré autour de sa cheville étouffait la douleur. Il marchait avec lenteur et vérifiait sans cesse où il posait le pied.

Il se colla au mur lorsqu'un fourgon de police surgit à un carrefour, sirène hurlante et gyrophare allumé. Un mauvais réflexe, un réflexe de clandestin qui, justement, risquait d'attirer l'attention sur lui. Il déboucha sur un large boulevard où fondaient des voitures et des bus qui profitaient de leurs dernières minutes de tranquillité. Il reconnut la station de métro par laquelle Ten et lui étaient arrivés. La veille, appuyé sur l'épaule de son accompagnatrice, il avait eu l'impression de parcourir des kilomètres alors qu'elle n'était située qu'à environ 200 mètres du studio. Des silhouettes se pressaient derrière la vitre embuée d'un fast food. Il se demanda si le tueur était resté dans le coin. Peut-être était-il cet homme en train de manger un croissant au comptoir d'une brasserie ? Ou cet autre qui marchait d'un pas nonchalant sur le trottoir ? Ou encore ce troisième qui, assis à la terrasse d'un café, lisait son journal avec une attention qui lui fronçait les sourcils ? À la table d'à côté, deux vieux Asiatiques déplaçaient rapidement des pièces sur un étrange échiquier.

Il s'éloigna du quartier en longeant le boulevard en direction du métro aérien dont il apercevait, dans le lointain, les structures métalliques et dentelées. Il eut à plusieurs reprises l'impression d'être suivi et s'arrêta pour observer les environs. Il ne remarqua aucune ombre menaçante parmi les piétons et les commerçants qui buvaient leur café sur le pas de leurs boutiques proposant toutes un choix invraisemblable de valises et de sacs. Il consulta la carte du métro affichée dans le hall de la station, La Chapelle, la 2, une ligne directe pour le Père Lachaise. Il acheta un ticket avec les trente euros récupérés dans le sac d'Élodie, puis, au moment où il s'apprêtait à le glisser dans le portillon, il aperçut un cordon de flics entre les deux escaliers. Une douzaine au moins, filtrant les voyageurs, vérifiant

les papiers d'identité, retenant ceux qui n'en possédaient pas. Deux hommes, des Maghrébins ou des Turcs, étaient lancés dans une discussion animée, presque agressive, avec les policiers qui les avaient isolés dans un coin. Sahil préféra ne pas prendre le risque de les affronter, même muni du papier de séjour provisoire. Il battit en retraite aussi discrètement que possible, s'éloigna de la station et, traînant la patte, s'enfonça dans le labyrinthe des rues environnantes. Il fut surpris d'y découvrir des boutiques, des salons de coiffure et des restaurants indiens. Le quartier tout entier s'était transformé en une ville indienne. Des groupes d'hommes déambulaient sur les trottoirs et se regroupaient par endroits pour faire la conversation. On aurait pu prendre leurs échanges, parfois vifs, pour des disputes, une impression presque aussitôt démentie par les accolades et les éclats de rires. À leur teint foncé, à leur manière de s'exprimer, à leurs gesticulations, il estima qu'ils venaient du sud de l'Inde, du Tamil Nadu probablement. Les odeurs de curry et d'encens lui rappelèrent certaines ambiances de Kaboul et des autres villes afghanes. Un grand nombre de boutiques vendaient des saris, des tissus, des DVD de Bollywood, des statuettes et autres objets de culte illustrant la complexité du panthéon hindou. Il passa devant un restaurant à la devanture verte, le Sri Bagvan Chandras, dont les effluves réveillèrent son appétit.

Il y entra. La salle, toute en longueur, comparable aux petits restaurants populaires de Kaboul, était bondée malgré l'heure matinale. Les serveurs se démenaient dans les allées si étroites qu'ils ne pouvaient pas s'y croiser. L'un d'eux lui proposa de s'installer à une table libre aux côtés d'un couple qui semblait échappé d'un film des années 1970, robe fleurie et cheveux clairs tressés pour elle, tunique blanche presque transparente et longs cheveux noirs rassemblés en un chignon sur le haut de son crâne pour lui. Ils mangeaient leur riz en se servant de leurs mains, à la mode orientale. Il leur rendit leur sourire. La clientèle se composait pour moitié d'Indiens et pour moitié d'une population hétéroclite, jeunes, vieux, Français, étrangers, voyageurs, travailleurs... La carte proposait principalement des spécialités de l'Inde du sud, mais il trouva son bonheur avec un byriani d'agneau très proche de la cuisine afghane et un tchaï authentique. Quelle que fût la qualité de la cuisine, l'affluence s'expliquait en grande partie par les prix, les différents plats allant de trois à six euros.

Le refroidissement de ses articulations se traduisit par une brutale recrudescence de la douleur. Il se demanda s'il pourrait se rendre au squat, et, même s'il y parvenait, s'il aurait les ressources pour déjouer la vigilance des cerbères qui se relayaient dans sa piaule. Il espérait que, comme ils le croyaient mort, leur surveillance se serait relâchée. Il prit conscience, tout à coup, que sa cachette n'était pas très sûre, qu'ils n'auraient aucun mal à trouver le fric s'ils fouillaient méthodiquement la cave. Sans compter que Ten s'en était peut-être déjà chargée après l'avoir trahi. La seule façon d'en avoir le cœur net, c'était de se rendre sur place et de vérifier par lui-même. La saveur du tchaï le ramena des années en arrière, dans les paysages ensoleillés de son enfance, dans ces montagnes qui se montraient si rudes en hiver et si riantes en été. Il mangea de bon appétit le byriani d'agneau apporté par le serveur.

« Vous êtes indien ? » demanda la jeune femme à la robe fleurie.

Il devina, à la façon qu'elle avait eu de poser la question, à la façon dont elle le dévisageait, qu'elle considérait la nationalité indienne comme une qualité intrinsèque. Il acquiesça d'un hochement de tête.

« De quelle région ? »

– Du Nord, marmonna-t-il après un petit temps d'hésitation. Du Cachemire. »

Il n'y avait pas une grande différence entre le haut Cachemire indien et la région d'Afghanistan dont il était originaire, les deux appartenant au même massif.

« Et que faites-vous en France ? »

Elle brandissait l'empathie comme d'autres la mauvaise humeur, la méfiance ou une banderole pendant une manif. « Du commerce... »

Pas question cette fois d'avouer qu'il était clandestin.

« Nous aimons beaucoup votre pays... »

Comme il ne répondait pas, les sourires de la fille et de son compagnon se firent insistants.

« Comment vous appelez-vous ? »

Il mangea une bouchée de byriani pour se donner le temps de la réflexion. Bien qu'il eût l'habitude des épices, celles-ci lui arrachaient le palais. La cuisine du Sud de L'Inde méritait sa réputation. Il se releva pour soulager la pression du pistolet sur ses côtes.

« À quoi bon ? finit-il par répondre. Mon nom n'a pas d'importance. »

Il pensait ainsi s'être débarrassé de ses interlocuteurs, mais sa réponse eut des effets inattendus.

« C'est fort ce que vous dites, reprit la fille. Les noms n'ont pas d'importance, ce qui compte, c'est l'être. »

Il crut qu'elle se moquait de lui avant de constater que son compagnon et elle étaient sérieux. Ne sachant trop comment réagir, il garda le nez rivé sur son assiette. Lorsqu'il le releva, ils avaient quitté la table et s'étaient arrêtés devant la caisse pour régler leur note. Deux Indiens s'installaient déjà à leur place. Il finit tranquillement de manger et but un deuxième tchaï. Une onde blessante monta de sa cheville et le contraignit à se lever avec une extrême prudence. Il dut attendre que la douleur s'assourdisse pour se diriger à son tour vers la caisse. L'un des serveurs lui demanda en mauvais français s'il avait un problème. Il lui montra le bas de sa jambe en grimaçant. L'autre hocha la tête d'un air entendu, haussa les épaules et se désintéressa de lui.

Les flics ayant déserté les lieux, Sahil glissa le ticket dans le portillon. Il avait eu besoin d'un bon moment pour parcourir la distance, pourtant courte, entre le restaurant et la station La Chapelle. Le soleil ne parvenait pas à percer le voile nuageux qui maintenait la ville dans une moiteur malade. Les rues et les boulevards avaient retrouvé leur agitation habituelle. Il transpirait à grosses gouttes sous sa veste qu'il ne voulait pas retirer. Il ressentit un petit pincement d'inquiétude avant de se lancer dans l'escalier. Peur que les flics ne se soient postés là-haut sur le quai pour mieux surprendre les usagers en situation irrégulière. Il dut s'arrêter pratiquement toutes les deux marches, appuyé à la

rambarde, pour reposer sa cheville. Personne ne lui proposa de l'aide. Il fut soulagé, en arrivant sur le quai, de n'apercevoir aucun uniforme. Il se tint le plus près possible du bord pour avoir le plus court chemin à franchir jusqu'à la porte de la rame.

Aucun siège n'étant disponible, il s'agrippa à la barre verticale et transféra tout le poids de son corps sur sa jambe valide. Un arrêt un peu brusque le déséquilibra et l'envoya percuter une brune perchée sur de hauts talons. Il tenta de se raccrocher à la barre, mais il la manqua et sa main atterrit sur l'épaule puis dans le profond décolleté de la fille.

« Enculé de ta race ! hurla-t-elle.

– Un blème, Douchka ? gronda une voix masculine.

– C'est cet enculé qu'essaie de me peloter les nibes ! » Sahil parvint à se rééquilibrer *in extremis* et à se rétablir sur ses jambes. Il crut que sa cheville éclatait en mille morceaux et fut pris d'un étourdissement. Un type se dressait devant lui, l'air furieux, crâne rasé, yeux noirs, filet de barbe sur les joues et le menton, épaules larges, énormes chaînes et croix argentée par-dessus son maillot bleu et blanc.

« Tu te crois dans ton putain de pays de merde, mec ?

– Pas fait exprès, marmonna Sahil.

– L'écoute pas, ce connard, j'te dis qu'il en a profité pour me peloter ! » vitupéra la fille.

Malgré la promiscuité, les autres s'étaient instantanément reculés et avaient creusé un large cercle comme s'ils craignaient d'être happés par le tourbillon.

Le vis-à-vis de Sahil brandit ses gigantesques poings.

« T'inquiète, j'veis lui défoncer sa sale tronche d'enculé ! » Un vent de panique se leva dans l'esprit de Sahil. Il n'avait pas la possibilité de se défendre, ni même celle de s'enfuir. La rame s'arrêta, un grand nombre de voyageurs descendirent, et les quelques autres qui s'apprêtaient à monter se ravisèrent lorsqu'ils s'aperçurent qu'il y avait du grabuge à l'intérieur.

« Démolis-le, ce malade ! » siffla la fille.

Sahil se recula contre la porte opposée de la voiture.

« J'ai une cheville foulée, bredouilla-t-il. J'ai perdu l'équilibre. J'ai seulement voulu me rattraper »

L'autre le fixa comme un chat guettant un oiseau et attendit le départ de la rame, maintenant presque déserte, pour fondre sur lui. Sahil sentit le contact blessant de la crosse du Sig Sauer sur ses côtes. Repris par des réflexes de soldat, il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et en tira le pistolet avant que son vis-à-vis n'ait eu le temps de lui balancer un coup de poing.

« Putain, Jimbo, cet enculé est armé ! » glapit la fille.

Son compagnon s'en était rendu compte, qui avait marqué un temps d'arrêt avant de reculer d'un pas. Très pâle maintenant, il fixait d'un regard exorbité le flingue pointé sur lui. Sahil déverrouilla machinalement le cran de sûreté. Il avait pris un risque insensé en se servant de son arme, mais, l'autre, s'il l'avait laissé le frapper, l'aurait probablement démolé. Peut-être même aurait-il été recueilli par le Samu,

expédié à l'hôpital et renvoyé en Afghanistan après avoir été remis sur pied. Le moindre contact avec une quelconque administration le précipiterait dans un océan d'ennuis. La fille et le type ne bougeaient plus, tétanisés, l'œil rivé sur le pistolet. Il les tint dans sa ligne de mire jusqu'à ce que la rame s'arrête de nouveau et que la porte coulisse. D'un geste, il leur fit signe de foutre le camp. Ils sortirent en reculant, sans quitter l'arme des yeux, comme des rongeurs hypnotisés par un serpent. Les derniers occupants du wagon s'éclipsèrent à leur tour.

Sahil remisa son arme dans sa poche. La rame replongea dans le ventre de Paris après la station Jaurès. Le ciel et les façades disparurent. Des voyageurs préviendraient certainement la RATP ou la police qu'un dingue se baladait armé sur la ligne 2. Il valait mieux descendre à la prochaine. Colonel Fabien. Sa cheville lui faisait un mal de chien. Une ombre perchée sur son épaule lui chuchotait obstinément que la journée serait encore longue et qu'il n'en verrait sûrement pas la fin. Dès que la porte eut coulissé, il s'éloigna de la rame en boitant bas. Des couloirs et des escaliers, encore et toujours. Des gens pressés aussi. Les gens étaient toujours pressés à Paris, comme s'ils essayaient de semer le temps.

À la sortie de la station, il tomba sur deux fillettes qui mendiaient en dépit du dernier décret d'expulsion promulgué contre les Roms. Des clandestines, elles aussi. Il trouva dans une poche de sa veste une pièce de deux euros qu'il leur tendit. La plus petite des deux s'en empara avec une vivacité d'oiseau de proie tandis que la grande le fixa en silence de ses grands yeux couleur d'ambre. Elles s'éloignèrent en se chamaillant. Pas d'uniforme à la sortie de la station, ni flic ni service d'ordre de la RATP, seulement l'agitation habituelle de Paris au mois d'août. Des groupes de touristes, français et étrangers, équipés de sacs à dos et coiffés de casquettes ou de bobs entamaient leur périple du jour. Il se rendit près d'un abribus une dizaine de mètres plus loin et consulta les panneaux : le 46 passait à proximité du Père Lachaise. Il lui suffirait de descendre entre Parmentier et Voltaire, puis de terminer le trajet à pied. Il s'assit sur le banc métallique et tendit la jambe pour essayer de soulager sa cheville.

« Hé ! »

Il releva la tête. Les deux fillettes roms à qui il avait donné une pièce se tenaient devant lui.

« Tu as du mal à marcher, monsieur, tu as mal au pied ? » demanda la plus grande dans un français presque sans accent.

Il répondit d'un mouvement de tête.

« Jofranka peut te guérir, reprit la fillette.

– Jofranka ?

– La guérisseuse. Elle soigne par la magie de la Vierge Marie.

– Je ne crois pas trop à la magie, répondit-il avec un sourire. Pas trop à la Vierge Marie non plus. »

Le bus 46 pour l'instant englué dans le trafic allait bientôt se présenter. Du plat de la main, la plus petite des fillettes tenta de discipliner ses cheveux bruns et ébouriffés. Elles étaient toutes deux vêtues de tee-shirts unis et de jupes aux motifs imprimés en partie estompés. « Et puis, même si j'y croyais, pourquoi votre

guérisseuse accepterait de me soigner ? reprit-il.

– Elle guérit tous ceux qui viennent la voir, répondit la fillette.

– Même s'ils ne sont pas de votre peuple ?

– Viens avec nous, on va te conduire.

– C'est loin ? »

La grande tendit le bras.

« Par là. Pas loin. »

Elles projetaient sans doute de le conduire dans un coupe-gorge où s'étaient postés des Roms chargés de détrousser leurs victimes. Sahil se dit qu'il existait au moins un point commun entre l'Afghanistan et la France : le mépris pour les errants, comme si les religions issues du Livre, des religions de sédentaires, de cultivateurs, ne pouvaient pas s'accommoder des traditions nomades. « Viens avec nous, insista la plus grande.

– Je ne crois pas.

– Jofranka chassera le diable de ton pied.

– Je n'ai pratiquement pas d'argent sur moi. »

Les deux fillettes se consultèrent du regard.

« Jofranka ne guérit pas pour de l'argent », affirma la plus grande avec ce petit air buté dont elle ponctuait chacune de ses phrases.

Le bus s'extrait peu à peu de la file des voitures qui l'empêchaient d'accéder à l'arrêt.

« Quel est votre intérêt dans cette affaire ? »

La plus petite demeura impassible tandis que la plus grande fronçait les sourcils, comme si elle ne comprenait pas la question.

« Viens avec nous. »

Il se leva lorsque le bus s'arrêta devant l'abri. La détermination des fillettes l'étonna. Et l'ébranla. Même après leur avoir dit qu'il n'avait pas d'argent, elles n'avaient pas battu en retraite. Soit elles ne le croyaient pas, soit elles avaient vraiment l'intention de le conduire à leur prétendue guérisseuse. Les villages des montagnes afghanes comptaient également leurs marabouts, leurs rebouteux, plus ou moins condamnés par les talibans et la religion officielle. L'efficacité de leur art reposait avant tout sur la crédulité de ceux qui venaient les consulter.

Les fillettes le prirent d'autorité par la main et le tirèrent dans la direction opposée à celle du bus. Bien qu'elles ne fussent pas fortes, elles le contraignirent à résister, un effort qui raviva la douleur à sa cheville.

« Hé, je n'ai jamais dit que je vous suivais. »

Comme personne ne descendit ni ne monta, le bus redémarra avant que Sahil n'ait eu le temps de se débarrasser de ses deux harpies. Il voulut s'ébrouer comme un chien pour les repousser, mais sa foulure fragilisait ses appuis et le rendait aussi faible qu'un nouveau-né.

« Ces filles vous embêtent, monsieur ? »

Un quinquagénaire, forte corpulence, cheveux gris et ras, yeux globuleux sous des lunettes aux fines montures dorées, ventre proéminent gonflant la chemisette à rayures, bras énormes et velus, journal plié sous le coude, jambes fluettes tombant

d'un bermuda bleu marine, chaussures type bateaux impeccablement cirées.

Il sortait d'une brasserie à la terrasse déjà bondée.

« Elles sont de plus en plus agressives, ces foutues tanges ! »

Les fillettes relâchèrent Sahil et se tinrent prêtes à déguerpir, frémissantes, des biches aux abois. Les premiers rayons de soleil tombèrent en colonnes obliques sur les toits et les façades.

« Plus on expulse de cette vermine, et plus il en revient ! poursuivit l'homme au bermuda. L'Europe est devenue une vraie passoire. »

Il agita son journal déplié de la même façon qu'il aurait chassé des mouches.

« O Beng ! cracha la plus petite des fillettes.

– Laissez-les tranquilles, intervint Sahil. Elles n'ont fait aucun mal. »

Les yeux du quinquagénaire s'arrondirent, ses traits se tendirent.

« T'es un tange, toi aussi ? Si ça se trouve, c'est toi qui les fous sur les trottoirs ! »

Sahil haussa les épaules et se tourna vers les fillettes.

« Je viens avec vous. »

Elles se placèrent de chaque côté de lui, lui prirent chacune une main et, sans prêter attention aux grognements de l'homme au journal, l'entraînèrent en direction d'une rue étroite et sombre.

La grande, Djidjo, et la petite, Zorita, ne cessaient de babiller tandis qu'ils longeaient la rue bordée de façades défraîchies, presque lépreuses, et de petites boutiques aux vitrines sombres vendant pour la plupart des cartes téléphoniques et des accessoires de téléphones portables. Elles parlaient entre elles un langage dont Sahil ne comprenait pas un traître mot.

Djidjo lui avait brièvement expliqué que leurs parents, venus de Bulgarie, avaient disparu après une rafle policière et que, depuis, elles n'avaient reçu aucune nouvelle d'eux. Elles avaient été recueillies par leur tante Mala qui habitait en Seine-et-Marne, du côté de Saint-Germain-sur-Morin, et les expédiait chaque matin à Paris par le train de banlieue. Elles se débrouillaient pour manger avec l'argent qu'elles grapillaient et rentraient au campement le soir vers 22 heures, hiver comme été. Elles restaient dans les parages du 20^e arrondissement parce que, en cas de coup dur, elles pouvaient toujours se réfugier près des Roms qui avaient élu domicile dans un immeuble proche, là où, justement, officiait Jofranka la guérisseuse.

Sahil n'avait pas eu le réflexe de repérer le nom de la rue perpendiculaire lorsqu'ils s'étaient éloignés du boulevard de la Villette. Il marchait avec une lenteur crispante, et les petites étaient sans cesse obligées de l'attendre. Zorita en profitait pour tendre la main à des passants qui, la plupart du temps, l'ignoraient souverainement. La chaleur montait, les nuages noirs, menaçants, déferlaient au-dessus des toits.

Les fillettes l'entraînèrent sous un porche, puis dans une cour intérieure où de petits groupes, assis à même les pavés ou sur des pierres servant de sièges, conversaient en fumant leurs cigarettes. Des Roms. Des hommes principalement, anciens aux cheveux blancs et aux visages tannés, jeunes aux yeux sombres et à l'air farouche. Des enfants nus ou vêtus de maillots de corps troués jouaient dans un bassin de pierre empli d'une eau verdâtre. Si quelques regards se tournèrent vers Sahil et les deux fillettes, leur arrivée ne souleva aucune hostilité, ni même de la simple curiosité.

« Ils sont aussi venus voir Jofranka, expliqua Djidjo. On va attendre notre tour.

– Ça risque d'être long », marmonna Sahil.

Il regrettait d'avoir suivi les fillettes : il avait perdu du temps et il pouvait à peine poser le pied par terre.

« Ça dépend de combien leurs maladies sont laides... » Elles l'invitèrent à s'asseoir dans un coin de la cour. Lorsqu'il se fut installé le plus confortablement possible sur un banc de pierre à demi affaissé, elles disparurent par une porte basse. La transpiration collait ses vêtements à sa peau. Un fond de méfiance

envers les Roms le dissuada de retirer sa veste. Il envia les enfants qui s'éclaboussaient et sautaient dans le bassin en soulevant des gerbes scintillantes. Il se demanda ce qu'il fichait dans cette cour. L'absurdité de sa vie lui donna envie de pleurer. Il se retint de maudire Dieu, la peur superstitieuse d'être frappé par une foudre soudaine et réduit en cendres, et alluma une cigarette. Il doutait fort que la prétendue guérisseuse parvienne à soigner son entorse.

Après avoir fini sa cigarette, il prit machinalement une barre de céréales dans sa poche et en déchira l'emballage. Il s'aperçut, en relevant la tête, que les enfants ruisselants s'étaient regroupés autour de lui et que, les yeux brillants, ils fixaient avec insistance la barre dont l'enrobage de chocolat commençait à fondre dans sa main. Il contint son envie de les disperser d'un coup de gueule, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire pour les mendiants dans son village. Pas seulement parce que des hommes de leur peuple se pressaient en grande quantité dans la cour, mais parce que ces gosses étaient des compagnons de misère et d'exil, des parias sur un sol étranger, des indésirables, comme lui. Il leur tendit les barres dont il avait bourré ses poches avant de partir. Ils s'en emparèrent avec vivacité et se dispersèrent dans les recoins de la cour pour les manger à l'abri de la convoitise des autres.

Les minutes s'égrenèrent avec une lenteur étouffante. Des hommes et des femmes sortaient de temps à autre de l'immeuble. L'un de ceux qui attendaient dans la cour se levait alors et se présentait devant une petite porte gardée en permanence par un homme dont les cheveux frisés dégringolaient du chapeau cabossé. Sahil faillit s'en aller à plusieurs reprises, mais la douleur à sa cheville l'en dissuada. Il trompa son impatience en fumant cigarette sur cigarette. Ses pensées le ramenèrent dans les paysages de son enfance, le plongèrent dans un kaléidoscope de lumières, de senteurs, de saveurs, l'imprégnèrent d'une nostalgie poignante qu'il n'avait jamais ressentie avec une telle intensité.

Il fut presque surpris de découvrir Djidjo devant lui.

« C'est ton tour. Jofranka t'attend. Viens »

Il jeta sa cigarette à demi consumée. La fillette échangea quelques mots avec l'homme au chapeau cabossé et aux cheveux frisés, qui hocha la tête après quelques secondes de réflexion et s'effaça pour les laisser entrer par la porte basse.

Ils longèrent un couloir étroit et sombre où rodaient de vagues odeurs d'encens et d'urine. Le passage desservait des appartements dont on avait muré les portes avec des parpaings. L'immeuble était probablement frappé d'alignement, comme le squat des satanistes, et les Roms l'avaient investi en attendant sa démolition.

Djidjo l'introduisit dans une pièce séparée en deux par des tentures aux motifs bigarrés, la première partie servant de salle d'attente à en croire les deux banquettes de voiture adossées aux murs et la table basse où s'entassaient des revues défraîchies. Une statue polychrome de la Vierge trônait dans une chasse de verre surchargée de dorures, accompagnée de divers portraits fixés sur les murs écaillés, des photos mais aussi des dessins visiblement tracés par des mains enfantines. Les senteurs d'encens et de cire chaude dominaient les autres odeurs.

Des volutes de fumée s'élevaient en spirales fascinantes vers le plafond délabré. Djidjo s'éclipsa derrière une tenture, réapparut quelques secondes plus tard et, de la main, fit signe à Sahil de la rejoindre. Il obtempéra en traînant la jambe. Elle lui signifia par gestes de se déchausser. Il remarqua alors seulement que les pieds de la fillette étaient nus. Il retira ses chaussures, dont la gauche avec les plus grandes difficultés, avant de suivre Djidjo dans la deuxième partie de la pièce. Quelques secondes lui furent nécessaires pour s'accoutumer à l'épaisse fumée et à la luminosité des bougies posées sur des assiettes à même le sol.

Il croisa le regard sombre d'une femme assise sur ses coussins. Sa beauté et sa jeunesse le surprirent. Il s'était attendu à tomber sur une vieille bonne femme édentée et affublée d'un fatras de robes colorées, il se retrouvait devant une jolie brune aux cheveux ondulés vêtue d'une tunique et d'un pantalon blancs. Ses yeux noirs transperçaient l'étope de fumée comme des étoiles un voile nuageux. Elle ne correspondait pas du tout à l'image qu'il se faisait d'une guérisseuse, et, déjà qu'il n'y croyait pas beaucoup, il douta encore davantage de son pouvoir.

« Djidjo m'a dit que tu as un problème à un pied », dit-elle. Son timbre était chaud, doux, rien à voir non plus avec la voix de crécelle qu'on attribue généralement aux sorcières.

« Je me suis foulé la cheville gauche avant hier soir... »

— Tu peux me la montrer ? Assieds-toi si c'est plus confortable pour toi. »

Il se laissa choir sur l'épais coussin que lui proposa Djidjo et commença à retirer précautionneusement sa chaussette.

« Pourquoi acceptez-vous de me soigner ? demanda-t-il. Je ne suis pas des vôtres. »

— Je soigne tous ceux qui se présentent ici, qu'ils soient roms ou non. Djidjo t'a conduit à moi, ça me suffit amplement. C'est l'*arman*, le destin, qui l'a placée sur ta route.

— Il n'y a pourtant que des Roms dans la cour... »

Elle hocha la tête, ses cheveux dansèrent sur ses épaules et le long de ses joues.

« Les gadgé préfèrent leurs médecins et leurs médicaments. Ils crèveraient sur place plutôt que de recourir à la magie rom. »

Il finit de dégager sa cheville et tendit la jambe de manière à la présenter à son interlocutrice, qui se pencha pour l'examiner.

« Le mal est profondément installé en toi, murmura-t-elle au bout de quelques secondes d'observation. Il va falloir le chasser. »

— Comment ? »

Elle renversa la tête en arrière pour lâcher un rire aux éclats musicaux, aériens.

« En appelant la Mère à notre aide. »

— La Mère ?

— La Vierge Marie, la déesse mère. Je l'invoque pour soigner. Moi je ne fais rien, je suis seulement sa servante. Son intermédiaire.

— Et... ça suffit ? »

D'un geste, Jofranka pria Djidjo de sortir. La fillette s'éloigna avec sa vivacité coutumière.

« Ça dépend de toi. De ce que tu es prêt à recevoir. »

Il se trouva idiot avec sa jambe tendue, son pied dénudé et son pantalon retroussé sur le mollet. Un accès de rage le traversa, qu'il eut toutes les peines du monde à maîtriser. Il avait l'impression de s'être fourvoyé dans un rêve absurde. Le contact du pistolet enfoui dans la poche intérieure de sa veste lui rappelait que le monde réel l'attendait hors de cet immeuble.

« Tu n'es pas français, n'est-ce pas ? »

Il secoua la tête sans préciser de quel pays il venait.

« Le mal, O Beng, t'entraîne vers l'impur, reprit-elle. Aujourd'hui est un jour de mort, de malédiction, je vois des démons sur ton chemin, et, au bout de ton chemin, il y a la mort. »

Sa voix et le rythme de ses mots avaient subitement changé, comme si quelqu'un d'autre s'exprimait à sa place. Plusieurs bougies s'éteignirent et la pièce s'emplit de pénombre. Bien qu'impressionné, Sahil refusa d'y voir une manifestation surnaturelle.

« O Beng s'est logé dans ta cheville pour t'empêcher de fuir. Pour te laisser à la merci des démons.

– Je me suis seulement tordu le pied sur une bordure de ciment...

– Les serviteurs de la mort rodent autour de toi, poursuivit-elle sans tenir compte de son intervention. Et ils finiront par te prendre si tu ne t'ouvres pas au pouvoir de la Mère qui passe à travers moi. »

La guérisseuse semblait maintenant possédée. Il avait assisté, enfant, à une scène de possession, une femme qui s'était mise à hurler au milieu de la rue, les yeux révulsés, la bave aux lèvres. Il avait fallu trois hommes pour la maîtriser et la traîner hors du village. Ses parents n'avaient jamais voulu (ou su) lui dire où on l'avait emmenée, ni ce qu'elle était devenue.

Jofranka se balançait en rythme d'un côté sur l'autre, la tête en arrière, les bras écartés, les yeux mi-clos. Sa voix syncopée semblait maintenant surgir d'un puits profond. « Accepte que je vienne en toi, mon enfant, ouvre la porte de ton esprit et de ton cœur, abandonne-moi tes douleurs, confie-moi ton destin... Si tu veux encore de la vie, si la vie veut encore de toi, alors quitte le monde impur pour le monde pur, quitte le *bisuzo* pour l'*uzo*... » Sahil sentit un courant brûlant monter le long de sa colonne vertébrale. Il eut beau résister de toutes ses forces, il ne put lutter contre la sensation de décoller et de flotter dans un ciel improbable. Les formes et les couleurs s'estompèrent autour de lui. Il continua d'entendre les psalmodies de Jofranka, mais sans plus comprendre les paroles, comme s'il les percevait depuis le fond d'une piscine. Il crut que ses veines charriaient du plomb fondu. Il s'était fourvoyé dans l'antre des infidèles. Des démons. Même s'il n'avait pas été un musulman très assidu, son conditionnement religieux et social le poussa à se rebeller, à refuser la magie impie qui s'emparait de lui. Il se retrouva face à la jeune paysanne afghane aux yeux verts dans la mesure en pierre du village. Pas de haine ni même de défi dans son regard. Elle le fixait avec un sourire tendre, le même genre de sourire qu'une mère adresse à son nouveau-né. Il eut honte de lui, honte du fusil d'assaut qu'il pointait sur sa tête. Honte d'appartenir à l'armée afghane, à la collaboration. Honte de la peur et de la colère qui le

transformaient en une implacable machine à tuer. Des larmes lui brouillèrent les yeux. Il relâcha son index sur la détente de son arme. Il prit conscience de la douleur qui perturbait son équilibre et s'effondra sur le sol poussiéreux. La jeune femme, penchée sur lui, rapprochait sa bouche de sa cheville blessée. Ses lèvres retroussées dévoilaient des dents énormes et pointues. Il chercha à tâtons son arme entre les débris de pierre et de terre. La jeune Afghane referma les mâchoires sur sa cheville. Ses dents s'enfoncèrent dans les os. La douleur, atroce, se diffusa dans tout son corps et s'évacua par sa gorge en un long hurlement. Il sombra avec la légèreté d'une plume dans une obscurité épaisse et froide.

Il reprit conscience allongé sur les coussins. Quelques bougies achevaient de se consumer en répandant leur fumée blanche et âcre. Personne dans la pièce. Il se demanda où étaient passées Jofranka et Djidjo. Il voulut étirer ses membres engourdis. Le mouvement réveilla la douleur à sa cheville et le reconnecta à la réalité. Il chassa sa déception d'une expiration prolongée : il était tombé sur une charlatane et avait perdu son temps. Il ne restait plus que des coussins épars à l'endroit où s'était tenue la guérisseuse quelques instants plus tôt. Il ne comprenait pas l'intérêt de Jofranka, ni celui de Djidjo : il n'y avait pas d'argent à gagner avec lui.

À moins que...

Il glissa la main dans l'échancrure de sa veste. Le pistolet était toujours enfoui dans sa poche intérieure. Elles ne lui avaient rien volé. Il examina sa cheville : elle lui parut moins enflée, moins bleue qu'avant la consultation. Il enfila sa chaussette et se releva. À sa grande surprise, il parvint à poser le pied gauche sur le sol malgré la douleur. Les dernières volutes de fumée s'entrelaçaient dans la lumière grisâtre qui tombait des fenêtres en partie occultées.

Il écarta la tenture et se dirigea vers la sortie de la pièce où il récupéra ses chaussures. Il continuait de boiter, mais il marchait avec moins de difficultés. Personne non plus dans le couloir. Le gardien au chapeau cabossé et aux cheveux frisés ne surveillait plus la porte basse.

Une pluie fine tendait une mantille serrée sur les façades et les pavés de la cour intérieure. Les Roms avaient déserté les lieux. Probablement s'étaient-ils réfugiés dans les bâtiments pour se mettre à l'abri de l'averse. Il traversa la cour en prenant garde à ne pas glisser sur les pavés luisants. Il apprécia les caresses rafraîchissantes des gouttes sur son visage. Elles hérissaient la surface verdâtre du bassin dans lequel avaient joué les enfants. Il lui sembla tout à coup que la lumière du jour avait nettement baissé.

Une silhouette surgit d'un coin de la cour et courut à sa rencontre. Il glissa la main dans la poche intérieure de sa veste, empoigna la crosse du pistolet, se détendit lorsqu'il reconnut la bouille ronde et les cheveux fous de Djidjo.

« Ça y est ? cria la fillette avec un large sourire. Le mal est parti ? »

Il ne sut que répondre. La douleur était toujours là, mordante, mais il parvenait à poser le pied par terre et à marcher presque normalement.

« Où sont passés les autres ? demanda-t-il en montrant la cour d'un ample geste du bras.

- Beaucoup sont repartis chez eux.
- Et Jofranka ?
- Elle a fini de guérir pour aujourd’hui.
- Tu veux dire... » Il marqua un temps, indifférent à la pluie qui commençait à tremper le tissu de sa veste. « ... qu’elle a reçu d’autres visiteurs alors que j’étais encore dans la salle ?
- Tu ne la dérangeais pas : tu dormais.
- Quelle heure est-il maintenant ? »

Djidjo haussa les épaules.

« Je ne sais pas... Vers la fin du jour. »

Il ne put masquer sa stupéfaction : il pensait qu’une heure à peine s’était écoulée depuis qu’il était entré dans la pièce de la guérisseuse.

« Où est ta petite sœur ?

– Zorita ? Elle est retournée dans la rue.

– Pourquoi n’es-tu pas avec elle ?

– Jofranka m’a demandé de rester avec toi. Elle dit que la mort est sur toi et qu’il faut quelqu’un pour te protéger jusqu’à demain.

– Toi, tu me protèges ? »

Elle leva sur lui ses grands yeux couleur d’ambre emplis d’une gravité qu’il ne lui connaissait pas. Des gouttes scintillantes sinuaient sur ses joues lisses.

« Jofranka dit que je suis la porte d’O Del.

– O Del ?

– Le bien. Elle dit que, si je reste près de toi, j’empêcherai O Beng, le mal, de t’emporter. »

Il eut la fugitive impression de faire face à la jeune paysanne afghane aux yeux verts dont il avait pris la vie. Même intensité dans le regard.

« Je ne peux pas accepter, Djidjo. Là où je vais, il n’y a pas de place pour toi. »

La fillette écarta d’un geste vif les mèches détrempées qui lui tombaient sur le front.

« La Mère parle par la bouche de Jofranka. Je dois lui obéir.

– Tu lui diras que je refuse ton aide. Personne n’a le droit de jouer avec la vie d’une petite fille. »

Djidjo fronça les sourcils.

« Si O Del n’est pas avec toi, O Beng finira par t’emporter.

– Et moi, je ne veux pas que tu sois emportée avec moi. Retourne maintenant avec ta petite sœur. Bonne chance, et merci de m’avoir conduit à Jofranka. »

La fillette garda un petit moment ses yeux plantés dans ceux de Sahil avant de pivoter sur elle-même et de s’élancer en courant vers le porche.

La pluie avait cessé lorsqu'il atteignit la rue du squat des satanistes. Une haleine chaude, malsaine, puante, balayait les trottoirs encore humides.

Une exhalaison surgie des tripes de la terre.

Les paroles de Jofranka trottaient dans sa tête : *aujourd'hui est un jour de mort, de malédiction, au bout de ton chemin, il y a la mort, les serveurs de la mort rodent autour de toi...* Il lui semblait que la ville entière s'était transformée en succursale des Enfers, qu'un démon possédait chaque ombre croisée sur les trottoirs.

Il s'était retourné à plusieurs reprises, tous sens aux aguets, taraudé par la sensation d'être suivi. Il n'avait repéré aucune silhouette menaçante derrière lui, seulement des hommes et des femmes qui fuyaient la pluie en semant derrière eux des jurons ou des éclats de rire. L'humidité avait transpercé sa veste et détrempé sa chemise.

Des scènes de guerre lui revinrent en mémoire, les combats sous des pluies torrentielles, les uniformes alourdis par l'eau, les camions embourbés dans les chemins inondés, les viseurs embués, les tirs à l'aveugle, les chuintements hideux des balles dans les flaques de boue, la mort tapie dans les trombes...

Il longea la vitrine d'un café dont la télé à écran plat, parfaitement visible à travers le verre, captura son regard. Sa respiration se suspendit lorsqu'il reconnut le visage qui s'affichait en gros plan : le... sien ! Cheveux ébouriffés, yeux grand ouverts, joues ombrées de barbe, mine patibulaire. Une face de tueur.

La photo resta encore quelques secondes à l'écran avant d'être supplantée par une présentatrice à l'air grave. Il eut besoin d'un long moment pour prendre conscience qu'il venait d'apparaître à la télévision. Il ne connaissait pas cette photo. Il ne savait pas qui l'avait prise, ni dans quelles circonstances, ni, surtout, pourquoi elle avait été présentée aux téléspectateurs. Impossible de lire les mots scintillants qui défilaient en permanence sur un bandeau noir. Une nuée de pensées affolées se leva sous son crâne. Une scène s'en détacha : le drap taché de sang enveloppant le corps inerte d'Élodie. Il devina que la diffusion de son portrait avait un lien avec l'assassinat de la jeune femme. Que les flics avaient remonté sa piste. Pas difficile de deviner comment : le cadavre avait été découvert, les flics avaient interrogé le propriétaire du studio, qui leur avait donné le numéro de Ten, ils avaient retrouvé la jeune sataniste, elle leur avait raconté qu'elle avait conduit la veille un clandestin afghan dans l'appartement... Ils tenaient leur coupable. Un coupable idéal. Le seul mystère restait la photo : d'où sortait-elle ?

Il se remit en marche lorsqu'il croisa de l'autre côté de la vitre le regard soupçonneux d'un serveur. Il n'avait plus seulement à ses trousses la mystérieuse organisation qui lui avait commandité le meurtre de la femme blonde. Il n'était

plus en sécurité nulle part. Quelqu'un le reconnaîtrait, tôt ou tard, et le dénoncerait aux forces de l'ordre. Il n'avait aucune confiance dans la justice française. Les apparences étaient contre lui. Il devait fuir avant que son visage ne soit placardé sur toutes les vitrines. Les flics seraient d'autant plus acharnés qu'Élodie était l'une d'eux. Ils n'avaient peut-être pas l'intention de le livrer à la justice, mais de le liquider en prétextant la légitime défense. Les exemples étaient nombreux des exécutions sommaires de tueurs de flics. Il jucha énergiquement le flot de panique qui le submergeait. Garder la tête froide, comme dans les montagnes afghanes infestées de rebelles. Il marchait presque normalement. La douleur à la cheville s'était en partie estompée. Il préféra croire que l'amélioration résultait d'une évolution naturelle plutôt que de l'intervention de la guérisseuse rom – pas le moment d'attirer sur lui la malédiction du Tout-Puissant.

Des hordes de nuages bas et noirs roulaient au-dessus des toits de Paris, de temps à autre transpercés par les rayons du soleil. De nouveau tracassé par l'impression d'être suivi, Sahil lança un regard derrière lui, ne remarqua qu'un couple sous un parapluie vert déployé et une vieille femme qui se hâtait avec lenteur en gardant les yeux levés sur le ciel. Des gouttes éparses dégringolaient des nues éventrées. Il avait maintenant hâte que les ténèbres s'étendent sur la ville. Il aimait bien l'expression française signifiant qu'on avait du mal à distinguer les détails dans l'obscurité : *la nuit, tous les chats sont gris*. La nuit, les différences s'estompent entre un Français bon teint et un clandestin afghan recherché pour meurtre.

Une voiture de police déboucha dans la rue et roula dans une flaque en soulevant une gerbe d'eau. Il s'appliqua à garder la même allure et à regarder droit devant lui jusqu'à ce que le véhicule ait bifurqué à la deuxième intersection. Arrivé devant le squat des satanistes, il demeura un long moment indécis. Probablement que les tueurs avaient laissé quelqu'un sur place et que les flics connaissaient l'adresse. Il revenait se jeter dans la gueule du loup.

Aucun mouvement dans la cour intérieure de l'immeuble. La pluie avait abandonné des petites flaques boueuses entre les pavés disjoints. Il lui aurait fallu envoyer quelqu'un en reconnaissance. Il regretta d'avoir refusé la proposition de Djidjo. La fillette lui aurait été utile dans ces circonstances, comme dans certaines régions isolées de l'Afghanistan, où l'armée se servait des enfants comme éclaireurs. L'irruption d'un groupe d'hommes et de femmes débouchant d'une rue perpendiculaire le poussa à reprendre sa marche. Il parcourut une cinquantaine de mètres avant de revenir sur ses pas. Un coup de tonnerre ébranla le ciel, précédant d'une poignée de secondes une nouvelle averse. Une pluie d'orage lourde, drue, crépitante. Le bon moment, peut-être, pour aller jeter un coup d'œil dans le squat. Il s'engouffra sous le porche et secoua ses cheveux et ses vêtements détrempés avant de s'aventurer dans la cour. Aucun véhicule n'y stationnait. Les lieux baignaient dans un calme que les trombes rageuses ne parvenaient pas à briser. Ten n'avait peut-être pas donné l'adresse aux flics. Les satanistes n'avaient pas envie d'attirer l'attention sur eux avant le grand spectacle qu'ils projetaient de donner au cours de la nuit dans le cimetière du Père-Lachaise. Il s'approcha à pas lents de la porte de la cave sans se soucier des gouttes épaisses qui lui cinglaient

le visage et les épaules. Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et referma les doigts sur la crosse du pistolet. L'eau débordait des rigoles engorgées et se tendait en nappes fuyantes sur les pavés arrondis.

Il descendit le petit escalier aux marches usées. La porte entrouverte battait doucement contre le chambranle de pierre moussue. La main sur la poignée, il marqua une nouvelle hésitation avant de la pousser, puis, raffermissant sa résolution, il tira le pistolet, déverrouilla le cran de sûreté et s'introduisit dans la cave. L'odeur de moisissures lui emplit les narines et la gorge. Une bonne minute lui fut nécessaire pour s'accoutumer à la pénombre. La lumière ne tombait que faiblement des soupiraux en partie occultés par les rideaux sommaires posés par les satanistes. Il régnait dans la première cave le même bordel que d'habitude, les mêmes amas de fringues et de chaussures, les mêmes restes de bouffe, les mêmes bouteilles vides, les mêmes cartons, les mêmes matelas disposés dans tous les sens, les mêmes couvertures qui servaient de sièges et de tapis, les mêmes posters étalés sur les murs. Aucun autre bruit que le grondement sourd de la pluie. Aucune sensation de présence non plus. Il ne relâcha pas sa vigilance : il lui était arrivé par le passé d'être leurré par ses perceptions, de croire vide un lieu investi par des combattants aussi silencieux que des spectres.

Il traversa la première cave en veillant à ne pas heurter un gobelet ou à ne pas buter sur un obstacle. De l'eau ruisselait en bas d'un mur et grossissait une mare dont les bords avides avalaient les divers objets et papiers éparpillés sur le sol de béton. Les satanistes risquaient de retrouver leur squat inondé à leur retour. Aucun corps allongé sur les matelas. D'habitude, il en restait toujours quelques-uns en train de dormir ou de cuver après une nuit blanche. Il supposa qu'ils étaient tous partis préparer leurs spectacles malgré les conditions dantesques.

Il atteignit sans encombre la dernière cave. L'inspecta un long moment du regard avant d'entrer. L'amoncellement de couvertures qui lui avait servi de matelas était resté à la même place, de même que ses sous-vêtements de rechange pliés sur une étagère rudimentaire faite de briques et de planches.

Des rigoles s'écoulaient par le soupirail et sinaient le long du mur. Il s'assura une dernière fois qu'aucune ombre ne se terrait dans les zones d'obscurité, puis il se rendit près de l'endroit où il avait caché l'argent, s'accroupit, tira vers lui la pierre descellée légèrement protubérante, glissa la main dans la niche d'une trentaine de centimètres de profondeur, ne palpa qu'une couche de terre humide. Il eut beau explorer à plusieurs reprises chaque recoin de la cachette, il dut se rendre à l'évidence : la liasse de billets enroulés et maintenus par un élastique ne s'y trouvait plus. Il évacua sa flambée de colère d'une brève et bruyante expiration. Cette petite salope de Ten l'avait roulé. Il n'avait parlé de la cachette à personne d'autre qu'elle. Elle avait récupéré le fric, puis elle avait refilé au tueur l'adresse du studio du 18^e arrondissement et, ensuite, elle l'avait dénoncé aux flics.

Il se releva. Ses articulations craquèrent comme du bois mort. Une vague douleur s'échappa de sa cheville et grimpa le long de sa jambe. Il marmonna une succession de jurons en langue afghane, ceux-là même dont il avait agoni les corps des rebelles qu'il venait d'abattre. Sa colère brûla en lui comme un feu d'épines

sèches et fut rapidement supplantée par l'abattement. Même si elle n'était pas une femme pour lui, il avait éprouvé pour Ten des sentiments beaucoup plus profonds qu'il n'avait bien voulu se l'avouer. Sa trahison le désolait. La retrouver maintenant, l'obliger à lui rendre ce qui lui appartenait, de gré ou de force...

Un chantonnement le tira de ses réflexions. La voix cristalline d'une fillette fredonnant une comptine enfantine s'engouffrait par le soupirail. La langue, qu'il ne comprenait pas, sonnait comme un avertissement. Il se concentra sur le silence battu par le crépitement de la pluie. Des éclats de voix l'informèrent que deux hommes, ou plus, venaient de pénétrer dans le squat. Il vérifia machinalement que le cran de sûreté du pistolet était toujours déverrouillé et se plaqua contre le mur. Ils progressaient dans sa direction. Leurs voix résonnaient de plus en plus fort. Ils ne parlaient pas français, un détail qui ne le rassura pas – même si quelques satanistes venaient d'autres pays d'Europe.

Ils se rapprochaient. Les muscles noués par la tension, il ouvrit la bouche pour respirer le plus lentement, le plus silencieusement possible. Ils s'étaient maintenant introduits dans la pièce voisine. Une odeur de tabac blond flottait parmi les effluves de moisissures. Ils conversaient dans une langue qui lui sembla être du slave, du russe peut-être, ou du serbe. Aucun des satanistes n'étant originaire des pays de l'Est, il en conclut que ces hommes appartenaient à l'organisation qui lui avait proposé le contrat sur la femme blonde. Son index se crispa sur la détente. Russes ou Serbes, il n'avait aucune clémence à attendre d'eux. Les mafias de l'Est étaient réputées pour leur férocité. Ils pensaient la dernière cave vide, puisque l'idée ne les effleurait pas de l'inspecter. Ils ne croyaient probablement pas à son retour non plus, ou ils ne se seraient pas éloignés en laissant un temps le squat sans surveillance. Leurs rires lui vrillèrent les nerfs. L'effet de surprise était sa seule chance.

Il ressentit la concentration grisante du combattant juste avant l'action. La montée d'adrénaline. Il se rapprocha à pas chassés et prudents de l'ouverture entre les deux caves. Le grondement de la pluie escamotait les frottements de ses semelles sur le sol et de ses vêtements sur les murs. Il se plaça contre le chambranle et pencha légèrement la tête de manière à avoir une vue partielle de la pièce voisine. L'un des deux hommes apparut dans son champ de vision, de profil, tourné vers son interlocuteur, crâne rasé, costume sombre, un diamant scintillant par intermittences dans le lobe de son oreille.

Sahil prit une brève inspiration, leva son pistolet et se rua dans l'autre cave. L'effet de surprise ne dura qu'une demi-seconde. La main du deuxième homme, un brun aux cheveux ondulés, vola vers l'entrebâillement de sa veste. D'un geste péremptoire, Sahil leur ordonna de lever les bras. Ils obtempérèrent après s'être consulté du regard. Du canon du pistolet, il leur fit signe de se déplacer vers le fond de la pièce. Leurs cigarettes roulèrent sur le sol en semant des grappes de particules incandescentes.

« Jetez vos armes devant vous, dit-il lorsqu'ils se furent placés contre le mur du fond. Pas de geste brusque. »

Ils extirpèrent avec une lenteur affectée les pistolets des holsters lacés autour de

leur poitrine sous leur veste et les lancèrent devant eux. La maîtrise de leurs mouvements et l'acuité de leurs regards montraient qu'ils exploiteraient la moindre seconde d'inattention de sa part pour retourner la situation. Des professionnels au sang froid, peu impressionnables. Il se demanda si le prédateur qui l'avait traqué deux nuits plus tôt était l'un de ces deux-là. Il devait les neutraliser, au moins le temps de mettre la plus grande distance entre eux et lui. Comment ? Une image lui traversa l'esprit, comme lorsque Élodie était entrée dans le studio et l'avait surpris à poil : les combattants afghans rendus inoffensifs par leur nudité.

« Retirez vos vêtements et jetez-les moi ! »

Comme ils ne bougeaient pas, il tira une balle vers le plafond. Des éclats de béton dégringolèrent en pluie sur leur tête et leurs épaules.

« Vite ! »

Ils commencèrent à se dévêtir en lui jetant des coups d'œil haineux. Il valait mieux pour lui ne jamais retomber entre leurs pattes. Ils lui lancèrent leurs chaussures, leurs pantalons, leur veste, leur chemise, et s'arrêtèrent lorsqu'ils furent en caleçon et en chaussettes. Il leur indiqua par gestes de les retirer également, ce qu'ils firent après un temps d'hésitation. Une fois nu, le brun plaqua ses mains sur son bas-ventre tandis que son compagnon au crâne rasé se figeait dans une posture provocante, les bras le long du corps, le bassin légèrement basculé vers l'avant. Sahil remarqua qu'il était entièrement rasé, torse, bras, jambes, pubis, comme beaucoup de jeunes Occidentaux qui passaient un temps fou à traquer et éliminer les poils.

Sans les quitter des yeux, il s'accroupit pour ramasser leurs armes et leurs effets, dont la légèreté le surprit, se redressa et se recula vers la sortie de la cave. Ils trouveraient sans problème des vêtements et des chaussures dans le squat, mais ils ne seraient pas opérationnels tant qu'ils n'auraient pas récupéré des armes et des tenues décentes. La nuit serait tombée d'ici là, il aurait un peu de temps devant lui pour retrouver Ten et reprendre son argent.

Il gagna rapidement la sortie du squat. Dehors la pluie tombait avec impétuosité, des éclairs déchiraient le ciel sombre et le tonnerre ronronnait comme un chat tapi au-dessus de la ville. Il traversa la cour à grands pas. Il faillit percuter une frêle silhouette abritée sous le porche.

Djidjo.

Elle se recula et le fixa avec un mélange de crainte et de joie.

« Qu'est-ce que tu fiches là, toi ? »

Il remisa son pistolet dans la poche intérieure de sa veste, saisit la petite Rom par le bras et l'entraîna dans la rue.

« Plus tard, les explications, marmonna-t-il. On bouge ! » Ils remontèrent la rue jusqu'au boulevard et marchèrent un long moment avant de s'abriter sous l'auvent d'une chapelle. Il voulut fumer. Les cigarettes s'étaient éventrées à l'intérieur de son paquet détrempé. Djidjo extirpa du fouillis de ses robes un paquet et un briquet en parfait état et les lui tendit.

« Tu fumes, toi ? »

– Un peu », répondit-elle.

Il posa les vêtements et les chaussures des tueurs par terre, alluma une cigarette, s'emplit avidement la gorge et les poumons de fumée, ressentit immédiatement la détente de ses muscles et de ses nerfs.

« Tu m'as suivi tout du long ? » reprit-il après avoir rejeté une interminable guirlande de fumée.

Il prit conscience de la stupidité de sa question : elle n'était pas arrivée là par hasard. Elle acquiesça d'un hochement de tête.

« Tu n'as pas vu passer deux hommes ? »

Il fuma quelques secondes en silence avant de plonger son regard dans celui de la fillette.

« C'est toi qui as chanté pour m'avertir, hein ? »

– C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour te prévenir que les serveurs de la mort entraient dans la cave.

– Comment savais-tu qu'ils étaient les serveurs de la mort ? »

Elle haussa les épaules, un mouvement qui décrocha des gouttes scintillantes de ses boucles brunes.

« Je le savais, c'est tout.

– Je croyais t'avoir dit de ne pas te mêler de ça.

– Jofranka m'a commandé de te protéger.

– Jofranka n'a pas la moindre idée de la férocité des gens qui me cherchent. »

Il écrasa du talon la cigarette aux deux tiers consumée. « On ne peut pas rester là. On est encore trop près du squat. »

Il ramassa les effets et les armes des deux tueurs.

« Il faut que je me débarrasse de ça. »

Ils quittèrent leur abri pour affronter de nouveau les trombes. Il voulut jeter les vêtements dans la première poubelle métallique qu'ils aperçurent, mais Djidjo s'interposa :

« Attends...

– Quoi ? »

Elle fouilla rapidement les vestes et en dégacha des portefeuilles, des paquets de cigarettes, des clés et des téléphones portables. Elle vida les portefeuilles de leurs billets et de leurs pièces et en proposa la moitié à Sahil.

« On partage. »

Il accepta l'offre de la fillette et fourra les soixante euros qu'elle lui tendait dans la poche de son pantalon.

« Je garde les habits et les téléphones, reprit-elle.

– Qu'est-ce que tu veux en faire ?

– Les donner à ma tante Mala. Elle les revendra. Elle en tirera un bon prix. »

Il n'hésita pas longtemps. Après tout, autant qu'ils servent à quelqu'un. Et puis c'était une façon comme une autre de la remercier de son intercession auprès de la guérisseuse rom et de son intervention dans le squat.

« On balance quand même les sous-vêtements et les pistolets », dit-il.

Joignant le geste à la parole, il jeta les armes, les caleçons et les chaussettes des

deux tueurs dans la poubelle, puis il replia sommairement les vestes, les pantalons et les chemises avant de les tendre à la fillette.

« Faudra que tu te trouves un sac : ce sera plus facile à transporter. »

Elle le gratifia de son plus large sourire : elle n'avait pas perdu sa journée.

« Tu peux maintenant rentrer chez ta tante, ajouta-t-il. Moi, je vais chercher un coin tranquille en attendant la nuit. »

Il décida d'attendre encore un peu avant de gagner le cimetière du Père-Lachaise. La pluie avait cessé depuis un peu plus d'une heure, abandonnant derrière elle un air chaud et humide. Il s'était installé dans une petite rue que n'éclairait aucun lampadaire, ni aucune enseigne. Il se planquait dans le renfoncement d'une façade lorsque les phares de l'une des rares voitures à s'aventurer dans le coin balayaient le bitume et le trottoir encore humides. S'il était en train de fumer, il glissait la cigarette à l'intérieur de la paume refermée de sa main jusqu'à ce que l'obscurité eût avalé les lumières et le grondement du véhicule. Il ne lui restait plus beaucoup de cigarettes dans le paquet que lui avait donné Djidjo, et il ne voulait pas en gâcher une seule.

La petite Rom s'était éloignée sous la pluie. Elle rôdait sans doute quelque part dans les parages. Comment Djidjo pouvait-elle se croire capable de le protéger ? Il en voulait à Jofranka d'avoir joué avec la crédulité de la fillette. Une véritable guérisseuse n'aurait pas semé ce genre d'idée dans le crâne d'une gosse de 10 ou 11 ans. La douleur avait pratiquement disparu. Il avait tâté sa cheville à travers le bandage et constaté qu'elle avait sérieusement désenflé, une spectaculaire amélioration qu'il refusait d'attribuer à Jofranka. Dieu ne l'avait pas abandonné. Il se promit, s'il se sortait sans dommage de cette mauvaise passe, d'observer scrupuleusement les préceptes du Coran.

Les deux tueurs slaves avaient probablement récupéré des vêtements et des armes maintenant.

Les cloches d'une église proche sonnèrent onze coups. Plus qu'une heure à attendre. Il avait décidé de surprendre Ten à la fin de son spectacle, là où il était sûr de la retrouver. Elle lui avait confié, lors de leur visite du cimetière, que Méphisto et elle s'installeraient devant la tombe du chanteur au dernier moment, afin de ménager l'effet de surprise. Aucune chance de la localiser avant. Pas question de prendre le moindre risque. Elle aurait pu le repérer sans qu'il s'en aperçoive et remettre les tueurs ou les flics sur sa piste. Les tueurs, plutôt : les satanistes n'avaient sûrement pas envie que les flics débarquent au beau milieu de leurs préparatifs et foutent en l'air une fête qu'ils préparaient depuis plusieurs mois. Il avait vu des groupes de garçons et de filles vêtus de noir et maquillés de blanc se diriger vers l'entrée du cimetière. Ils marchaient en silence, leur visage blafard flottant dans l'obscurité comme des masques démoniaques.

Des étoiles apparaissaient par intermittences dans les déchirures des nuages qui filaient à vive allure, déchiquetés par le vent, ourlés d'argent par le disque presque plein de la lune. La ville paraissait totalement morte. Les rumeurs d'activité

soufflées par les rafales d'un vent chaud semblaient provenir d'un monde lointain, inaccessible.

Deux piétons se présentèrent à l'entrée de la ruelle. Leur façon de marcher, sans bruit, l'inquiéta. Il dégagea le pistolet et le colla contre l'arrière de sa cuisse. Il ne bougea pas jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à moins de 10 mètres de lui. La lune apparut pendant quelques secondes et sa lumière éclaira les deux silhouettes, des hommes jeunes aux allures d'étudiants qui se dirigèrent droit sur lui lorsqu'ils eurent remarqué sa présence. Il se figea. L'un d'eux, un grand maigre aux cheveux rigidifiés par le gel et aux grosses lunettes noires, s'approcha tout près de lui tandis que l'autre demeurait légèrement en retrait.

« Tu n'as pas du feu ? »

Sahil garda le flingue soigneusement dissimulé derrière sa cuisse. Son vis-à-vis glissa une cigarette entre ses lèvres et le fixa d'un air soupçonneux. Il répandait un parfum capiteux que les rafales de vent ne parvenaient pas à disperser.

« Du feu ? » répéta-t-il en mimant le geste du pouce sur la mollette d'un briquet.

Sahil coinça le pistolet entre sa cuisse et le mur, dégagea son bras, fouilla dans la poche de sa veste, dénicha le briquet donné par Djidjo, l'alluma et approcha la flamme du visage de l'autre sans décoller sa jambe du mur. L'embrasement de la cigarette couvrit d'un voile rougeoyant les lunettes, les pommettes et le front de son interlocuteur.

« Merci », fit ce dernier en recrachant une épaisse fumée par la bouche et les narines.

Sahil n'aima pas le regard qu'il lui jeta. Sa cuisse tremblait et peinait à maintenir le pistolet contre le mur.

« Tu n'as pas l'air dans ton assiette. On peut faire quelque chose pour toi ? »

Sahil secoua la tête. L'autre se tourna brièvement vers son compagnon avant de demander :

« Tu ne comprends pas le français ? »

— Si...

— Tu ne veux pas venir avec nous ?

— Où ? »

L'autre tira deux fois sur sa cigarette avant de répondre. « Une soirée chez des amis.

— Je ne suis pas invité...

— Pas besoin d'être invité. Je parie même qu'ils seraient ravis de faire ta connaissance. Tu viens ? »

Son sourire et ses manières firent prendre conscience à Sahil qu'il était en train de le draguer, même regard et même empressement que certaines femmes occidentales dans les allées du petit Kaboul. L'image du garçon pendu à la branche du grand arbre de son village le traversa. « J'ai autre chose à faire, répondit-il.

— Profite de l'occasion. Après, tu pourras faire ce que tu as à faire. »

Un nuage recouvrit la lune et la ruelle replongea dans une obscurité dense et saturée d'odeurs.

« Je ne peux pas et, de toute façon, je n'en ai pas envie. »

Il sentit le poids du regard de son vis-à-vis à travers le verre assombri de ses lunettes.

« Qu'est-ce que tu fous, dans cette rue déserte ? »

Il ne répondit pas. Il rencontrait des difficultés grandissantes à garder le pistolet collé au mur. Il surveillait du coin de l'œil les réactions du deuxième, ombre immobile dans les ténèbres.

« Je parie que tu n'es pas en situation régulière, reprit son interlocuteur. Et que tu ne sais même pas où dormir.

— Vous êtes des flics ? »

Il avait craché ces quelques mots avec une hargne involontaire. Le garçon maigre à lunettes éclata d'un rire rauque, un croassement de corbeau

« Nous ? Des flics ? Tu entends ça, Titi ? Qu'est-ce que tu planques, dans ton dos ?

— Rien, rien du tout.

— Le mur est solide, hein, ne te crois pas obligé de le soutenir. »

Le deuxième s'esclaffa à son tour. Un rire aux éclats aigus, blessants. Du cristal qui se brise. Sahil se demanda s'ils n'avaient pas vu son portrait à la télévision, s'ils ne l'avaient pas reconnu.

« Tu n'es pas très bavard, hein... Viens avec nous, je te dis, tu ne risques rien.

— Je t'ai déjà dit que j'avais à faire.

— À cette heure-ci ? »

Sahil garda le silence. Il se méfiait d'eux, cette conversation commençait à l'agacer, il éprouvait le besoin urgent de détendre sa jambe.

« Ça peut attendre demain, non ?

— Allez, on lève le camp, intervint le deuxième. Tu vois bien que ça l'intéresse pas.

— Dommage ! »

Le grand à lunettes écrasa sa cigarette d'un coup de talon avant de pivoter sur lui-même et de s'éloigner d'un pas rageur.

« Si tu changes d'avis, dit-il sans se retourner, rejoins-nous au 26 de la rue. Troisième étage gauche. Le code, c'est 2011 B. Il y a tout ce qu'il faut pour passer un bon moment. »

Une fois arrivé devant le Père Lachaise, il prit son élan pour agripper les tuiles du faite et sauter par-dessus le mur. Il craignit de réveiller la douleur à sa cheville, qui supporta sans problème les chocs sur le ciment du trottoir. Une vingtaine de mètres plus loin, un groupe utilisait le même chemin que lui pour s'introduire dans le cimetière. Des garçons faisaient la courte échelle à des filles que d'autres, perchés en haut du mur, saisissaient par les poignets et hissaient jusqu'à eux. Sahil ne sauta pas directement de l'autre côté comme la première fois, il prit le temps de descendre en se suspendant aux tuiles et en se laissant glisser avec douceur. Il se reçut en souplesse sur le sol tapissé de feuilles et de pommes de cèdres.

Les douze coups de minuit n'avaient pas encore sonné. Les apparitions

intermittentes de la lune vêtaient d'or pâle les allées, les tombes et les frondaisons. Les nuages filaient comme des voleurs en expulsant quelques gouttes de pluie. Les bourrasques propageaient des murmures, des froissements, une multitude de rumeurs qu'il n'avait pas entendues la première fois. Il se rendit compte qu'une foule nombreuse se serrait dans les ténèbres, comme si des centaines de créatures s'étaient échappées des caveaux pour se donner rendez-vous dans les allées. La plupart d'entre elles étant vêtues de noir, seuls leurs visages blêmes émergeaient de l'obscurité. La lune fut submergée par une nouvelle horde de nuages et une obscurité totale retomba sur les lieux. Un chuchotement juste derrière lui fit sursauter Sahil. Deux filles surgirent dans son dos et lui adressèrent un sourire au passage, dévoilant leurs canines démesurées. L'une d'elles lui adressa quelques mots dans une langue qu'il identifia comme de l'allemand ou du nordique. Il lui expliqua d'un haussement d'épaules qu'il ne la comprenait pas. Elle plongea dans les siens ses yeux d'une étrange couleur phosphorescente et le prit par la main pour l'inviter à les suivre. Il se laissa entraîner, estimant que la compagnie de ces deux filles l'aiderait à passer inaperçu. Elles se dirigèrent sans hésitation vers une large allée où déambulaient des grappes humaines. Il reconnut l'odeur qui dominait les senteurs de tabac et les effluves d'humus abandonnées par l'humidité : le cannabis, une odeur qui le ramena dans les ruelles de son village. La fille qui lui tenait la main se retournait régulièrement pour lui adresser un mot ou un sourire. Elle ne semblait pas surprise par sa présence dans le cimetière. Il avait pourtant tout l'air d'un intrus au milieu de ces curieuses créatures qui semblaient toutes issues du même creuset. Elles s'arrêtèrent près d'une première tombe devant laquelle quatre ou cinq hommes, également vêtus de noir, assemblaient une estrade. Il avait probablement introduit les divers éléments du plancher après la fermeture du cimetière pour ne pas éveiller l'attention des gardiens et des touristes qui se pressaient le jour dans les allées. Sahil restait pour l'instant incapable de localiser la tombe où se produirait Ten.

La fille lui lâcha la main.

« Torhild », déclara-t-elle en pointant son index sur sa propre poitrine. Puis elle désigna sa copine :

« Kaia... »

– Sahil. »

Torhild fouilla dans son sac, en sortit un flacon dont elle dévissa le bouchon et qu'elle renversa dans sa paume. Des pilules blanches s'en échappèrent. Elle en proposa une à Sahil, qui refusa d'un mouvement de tête, puis à Kaia, qui en glissa une dans sa bouche et but une gorgée d'eau au goulot d'une bouteille en plastique. Torhild en goba une à son tour, puis, après avoir remis le flacon dans son sac, elle battit des bras en riant pour mimer l'envol d'un oiseau. Il l'observa avec attention et conclut qu'elle était probablement jolie sans ses canines de vampire, sans les lentilles qui donnaient à ses yeux une lueur inquiétante, sans son maquillage outrancier, sans ses vêtements de cuir noir et ses bas résille en partie troués, sans ses chaussures montantes aux énormes semelles cloutées. Kaia, elle,

semblait plus dure, anguleuse, presque guerrière avec ses bras musclés, ses tempes rasées, sa crête au milieu du crâne et ses nombreux piercings dans les sourcils, le nez et les oreilles.

« *We come from Norway*, dit Torhild. *And you ?*

– Afghanistan. »

Elle hocha la tête d'un air soudain grave.

« *War... Do you speak english ?*

– *No... No good... »*

Elle proposa une cigarette à Sahil, qui s'empressa de l'accepter. Ils fumèrent en silence pendant que l'estrade se montait rapidement en face d'eux et qu'une assistance de plus en plus importante se pressait autour de la tombe. Les rayons de la lune jouaient à cache-cache avec les nuages, transperçaient par instants les frondaisons et donnaient à la scène un aspect fantasmagorique. Des gouttes de pluie folâtraient, chahutées par le vent, faisant craindre à tout moment le déclenchement d'une averse. Des rigoles pourpres jaillissaient des commissures des lèvres et sillonnaient les bas des visages de certains spectateurs.

Sahil, qui en avait vu couler des litres dans les montagnes afghanes, comprenait mal l'obsession des jeunes Occidentaux pour le sang. Il ne comprenait pas non plus leur attrait pour le diable et les créatures issues de la nuit. L'Occident prétendait apporter sa lumière au monde pendant qu'une partie de ses enfants célébraient la noirceur de l'âme humaine. Il lui fallait maintenant retrouver la tombe devant laquelle Ten se donnerait en spectacle. Il ne se souvenait plus du nom du chanteur, il se rappelait seulement qu'il était mort à l'âge de 27 ans et que sa tombe était l'une des plus visitées et fleuries du cimetière. Il disposerait d'environ une heure après minuit, la durée approximative du spectacle conçu par Méphisto.

L'estrade était pratiquement achevée lorsqu'un éclair déchira le ciel, précédant de quelques secondes un roulement de tonnerre. Torhild leva un regard inquiet sur le ciel. Un vent violent agita les frondaisons et transforma les vêtements amples en ailes noires. Kaia marmonna quelques mots gutturaux qui évoquaient une conjuration. De nombreuses cigarettes rougeoyaient, montrant que le cimetière avait été pris d'assaut. Ten avait précisé qu'une vingtaine de spectacles environ se joueraient à partir de minuit, avec des décalages qui donneraient aux spectateurs la possibilité d'en voir plusieurs.

Un deuxième éclair resta suspendu une demi-seconde au-dessus de Paris. Sahil entrevit des dizaines de silhouettes autour de lui. Saisi par le réalisme des maquillages et des accessoires, rattrapé par ses terreurs d'enfant, il se raisonna pour ne pas se laisser emporter par l'impression déstabilisante de s'être fourvoyé au milieu d'un sabbat de sorcières et autres créatures maléfiques. Jofranka la guérisseuse avait-elle désigné ceux-là lorsqu'elle avait parlé des serviteurs de la mort ? Il lui semblait en tout cas que la mort était descendue parmi ses adorateurs. Il s'assura d'un geste discret que le pistolet était resté en place dans la poche intérieure de sa veste.

« *You know somebody here ?* » demanda Torhild.

Il devina le sens de la question et répondit d'un hochement de tête. Elle ouvrit la bouche et remonta d'un geste précis l'une de ses deux canines qui commençait à tomber. Une sonnerie stridente retentit. Elle saisit son téléphone portable dans son sac et appuya du pouce sur le bouton en bas de l'écran. La sonnerie s'interrompit. Les autres spectateurs lui lancèrent des regards courroucés.

« *Midnight* », murmura-t-elle avec un sourire d'excuse. Un coup de tonnerre éclata et se prolongea en un grondement sourd et décroissant. La tension devint presque palpable. Sahil en comprit les raisons lorsqu'il vit apparaître sur l'estrade deux femmes suivies de deux hommes, tous vêtus d'amples capes gonflées par le vent.

Ten se tenait seule devant un autel surélevé éclairé par des lanternes, immobile, plus pâle que jamais, enveloppée de la tête aux pieds dans une cape blanche.

Sahil avait exploré une bonne partie du cimetière avant de trouver la scène où elle se produisait. Il avait discrètement faussé compagnie aux deux Norvégiennes, fendu les rangs serrés des spectateurs et parcouru les allées au hasard. Il ne distinguait pas vraiment de différences entre les spectacles qui se donnaient dans les recoins du cimetière : des litres de sang déversés sur des corps dénudés de femmes, si blancs qu'ils paraissaient irréels, des incantations à la gravité affectée, des sacrifices simulés, des strip-teases plus ou moins langoureux, des danses macabres... Les tableaux paraissaient d'autant plus étranges qu'ils étaient présentés en silence, ou seulement accompagnés des psalmodies des acteurs. Les concepteurs de la nuit du vendredi 13 estimaient, selon Ten, qu'une musique trop forte alerterait les riverains et entraînerait presque aussitôt l'intervention des flies. De même, les seules lumières autorisées étaient les bougies qui résistaient au vent à l'intérieur de leur bulle transparente et les lanternes suspendues aux branches d'arbres ou aux façades des tombes, dispensant des lumières douces et mouvantes qui accentuaient l'aspect onirique des scènes.

Difficile de croire qu'on était en plein cœur de Paris. Combien étaient-ils dans le cimetière ? Plusieurs centaines, plusieurs milliers ? Sahil eut un pincement douloureux aux entrailles lorsque Méphisto se présenta sur la scène, déguisé en prince des ténèbres, teint blafard, cheveux sculptés en forme de cornes, ample cape au col relevé, brandissant un couteau dont la large et longue lame reflétait la lumière vive des éclairs et la clarté laiteuse de la lune. Il espéra un instant qu'un événement imprévu empêcherait Ten de s'exhiber. Il adressa une prière rageuse au ciel pour que les nuages poussés par le vent s'éventrent et obligent acteurs et spectateurs à battre en retraite. Il se demanda pourquoi il éprouvait ce violent sentiment de jalousie vis-à-vis d'une fille totalement dépourvue des vertus exigées d'une femme, pudeur, fidélité, honnêteté, loyauté... Une bourrasque faillit emporter le drap blanc tendu sur l'autel et dévoila fugitivement des caisses rangées en dessous.

Méphisto s'approcha de Ten et tourna lentement autour d'elle en fredonnant une succession de sons gutturaux. Des silhouettes crachées par la nuit venaient grossir les rangs des spectateurs qui se pressaient autour de la tombe. Sahil se contint pour ne pas se ruer sur la scène, prendre Ten par le bras et l'emmener loin de ce cimetière, loin de cette folie.

Méphisto agrippa le haut de la cape blanche de Ten. Il entrecoupait ses gestes

théâtraux de roulements d'yeux et de grimaces qui rappelèrent à l'Afghan un vieux film indien en noir et blanc qu'un cinéma ambulant avait projeté sur un drap tendu au milieu de la place de son village. Un nouveau coup de tonnerre ébranla le ciel.

Méphisto leva les bras. La cape blanche de Ten glissa avec une lenteur songeuse sur ses épaules et ses hanches. Elle avait rassemblé ses cheveux en un chignon serré qui étirait ses tempes rasées et soulignait la finesse de son cou. De nouveau envoûté par sa peau laiteuse et ses formes généreuses, Sahil constata qu'elle était entièrement épilée, comme certaines des femmes que son unité avait un jour chassées d'un hammam soupçonné d'abriter des terroristes. La compagnie, composée pour moitié d'Américains et pour moitié d'Afghans, les avait poussées dans la rue sans leur permettre de se rhabiller, la pire des humiliations pour une Afghane, un coup à être répudiée par son mari ou bannie de la maison familiale par son père ou son frère.

Des gouttes de pluie dégringolèrent des nues, encore trop éparées pour interrompre le spectacle. Méphisto tourna autour de Ten à la façon d'un prédateur autour de sa proie. Les lanternes pendues au toit de la tombe tanguaient dans le vent comme des bateaux ivres. Traversé par la violente envie de tirer son pistolet et d'ouvrir le feu sur les hommes qui, autour de lui, se repaissaient de la nudité de Ten, Sahil se sentit plus que jamais étranger, décalé, prisonnier d'un monde dont il ignorait les codes. Pourquoi Dieu avait-il créé les hommes si dissemblables ? Les satanistes ne semblaient pas aussi mauvais que ne le proclamaient leurs apparences. Ils ne dégageaient aucune agressivité, aucune haine, il y avait quelque chose d'enfantin, de presque touchant, dans leurs déguisements, dans leurs outrances.

Méphisto brandit son couteau, saisit le poignet de Ten et l'entraîna vers l'autel. Elle le suivit sans résister en gardant la tête baissée, conquise, vaincue. Les gouttes cessèrent de tomber. Si son esprit ordonnait à Sahil de s'éloigner jusqu'à la fin du spectacle, son corps demeurerait incapable de bouger. Méphisto allongea sa proie sur l'autel avec une lenteur théâtrale exaspérante. Les cheveux de Ten se dénouèrent, se répandirent autour de sa tête et sur sa poitrine, se soulevant comme des serpents furieux sous les coups de boutoir du vent. Méphisto leva le bras en prononçant d'une voix forte une succession de syllabes graves qui ressemblait à un défi lancé aux dieux. La lame du couteau scintilla au-dessus de lui. L'espace de quelques secondes, Sahil craignit que ce ne fût pas un jeu, que le jeune sataniste projetât vraiment d'immoler sa victime. Trop tard pour intervenir, de toute façon : le couteau s'abattit sur Ten. Une fontaine de sang jaillit de sa gorge ou, du moins, en donna l'illusion. Sahil se raccrocha aux souvenirs de leurs conversations pour garder son calme. Ce n'était pas le sang de Ten, mais du sang de porc ; il ne s'agissait pas d'un sacrifice, mais d'un simulacre, d'une « performance ». Méphisto fouilla entre les seins ensanglantés de Ten et en dégagea un cœur dégoulinant qu'il brandit comme un trophée au-dessus de sa tête. Plusieurs spectateurs manifestèrent leur satisfaction par des grognements et des applaudissements. Méphisto reposa le cœur sur la poitrine de sa victime, puis

feignit de l'inciser du cou jusqu'au bas du ventre. Les rigoles de sang tissaient maintenant un vêtement ajouré sur le corps parfaitement rigide de la jeune femme. Des images déferlèrent dans l'esprit de Sahil... dépouilles mutilées par le souffle d'une explosion... cadavres encore chauds qui continuaient d'expulser leurs organes et leur sang par les plaies béantes. La mort, là-bas, n'était pas une parodie, elle s'invitait chaque jour dans les rues, dans les maisons, dans les champs, elle volait sur les ailes des drones et des avions alliés, elle jaillissait des canons des chars et des fusils d'assaut, elle se cachait dans les souffles des explosions, elle aiguisait les lames des poignards, elle moissonnait sans faire de distinction d'âge ni de sexe. Il se demandait souvent pourquoi il était passé au travers, pourquoi elle n'avait pas voulu de lui. Parfois il le regrettait. Il aurait aimé s'alléger du fardeau de la vie. Il croisa le regard d'un garçon qui se tenait à ses côtés et qui lui indiqua qu'il trouvait le show à son goût en dressant le pouce. Quel âge pouvait-il avoir ? Seize ? Dix-sept ans ? Il transpirait sous son manteau de cuir boutonné jusqu'au menton. Était-il vraiment un garçon, d'ailleurs, avec ses longs cheveux noirs, ses joues lisses et ses traits délicats que ne parvenaient pas à durcir son maquillage noir et ses piercings ?

Méphisto commença à extraire les viscères en poussant des hurlements aigus, presque hystériques. Il les présentait à l'assistance jusqu'à ce qu'il ait obtenu des salves d'acclamations et de vociférations, puis il les étalait sur le corps inerte de Ten, maintenant presque entièrement jonché de morceaux de chair et enduit d'une épaisse couche de sang. Les poings de Sahil se serrèrent. Il ne pourrait plus jamais éprouver du désir pour une femme profanée par le sang et les organes d'un porc. C'était sans doute préférable dans le fond : elle l'avait trahi, volé, et, sans cette souillure, il aurait pu faire preuve à son encontre d'une indulgence coupable. Les spectateurs frappaient des mains en cadence et scandaient une mélodie qui accompagnait les gestes de plus en plus outrés de Méphisto. Sahil avait assisté à une autopsie dans une morgue crasseuse de Kaboul et le jeune sataniste avait tout l'air d'un légiste pris de démence.

Les nuages lâchèrent quelques gouttes de pluie lorsque Ten se releva et s'avança d'une allure mécanique au bord de la scène. Les viscères et le sang glissèrent sur son corps avec une lenteur intrigante. Avec ses cheveux noirs qui dansaient autour de sa tête, elle évoquait une déesse barbare rescapée d'une bataille furieuse. Légèrement en retrait, Méphisto la contemplait d'un air extatique. Sahil eut la nette impression que le regard de la jeune femme pourtant figé se fichait dans le sien.

Il lui sembla également qu'elle marquait un temps de surprise.

Qu'elle poussait un hurlement muet.

Saisi d'un pressentiment, il se retourna.

Deux types derrière lui. Ils s'étaient approchés avec une discrétion d'ombre. Il lui fallut une poignée de secondes pour reconnaître les deux Slaves qu'il avait contraints à se déshabiller quelques heures plus tôt dans le squat. Ils portaient des vêtements satanistes. Le brun aux cheveux ondulés braquait une arme sur lui à travers la poche d'un imper noir, chiffonné, un peu trop grand pour lui. Leurs

sourires étaient des promesses de vengeance, leurs visages, des masques funèbres.
Les serveurs de la mort rodent autour de toi.

Sahil lança un regard affolé sur les environs. L'homme au crâne rasé se rapprocha et se colla contre lui. Un objet dur s'enfonça dans son flanc au travers des étoffes, le canon d'un pistolet sans doute.

« Suis-nous. Garde les mains bien en évidence. »

Sahil avait parfaitement discerné le chuchotement de l'homme au crâne rasé malgré les grondements sourds de l'orage et les mélopées graves des satanistes. Le brun commença à fendre la foule. D'une pression appuyée, son acolyte ordonna à Sahil de lui emboîter le pas. Personne ne leur prêtait attention. Le corps sanguinolent de Ten et la danse macabre de Méphisto accaparaient les regards. Ils traversèrent les rangs des spectateurs et se dirigèrent vers une partie sombre du cimetière.

Les coups pleuvaient sans interruption depuis une éternité. Recroquevillé sur lui-même, Sahil protégeait de son mieux ses parties vitales. Les deux hommes l'avaient entraîné dans un recoin contre le mur d'enceinte, fouillé, et lui avaient pris son pistolet ainsi que le paquet de cigarettes et le briquet donnés par Djidjo. Ils l'avaient possédé : ils ne disposaient pas d'armes, mais de simples morceaux de bois. Ils avaient récupéré sur lui ce qui leur manquait, un pistolet. Cueilli par surprise, il n'avait même pas songé à se demander où ils avaient bien pu récupérer leurs pistolets. Il aurait dû se douter que ces types n'étaient pas du genre à se présenter devant leurs employeurs ou leurs pairs pour quémander des fringues et des flingues de rechange, qu'ils se débrouilleraient par eux-mêmes pour rattraper leur erreur.

Comment avaient-ils pu le retrouver aussi rapidement ? Une réponse émergea du fouillis de ses pensées : Ten l'avait aperçu dans le cimetière et les avaient prévenus. Ils ne disposaient plus de leurs téléphones portables, pourtant. Il regretta de les avoir donnés à Djidjo : ils avaient très bien pu la repérer et la rattraper grâce aux applications qui permettaient de localiser instantanément les portables perdus ou volés. Qu'était devenue la petite Rom ?

Le brun lui avait décoché un violent coup de poing dans le plexus solaire qui l'avait coupé en deux.

« Espèce de petit enculé, c'est nous qui allons te foutre à poil maintenant !

– Tu seras pas beau à voir quand on en aura fini avec toi ! » avait renchéri le deuxième.

Ils parlaient avec un léger accent. Une pensée ironique, incongrue, l'effleura : ils avaient, comme lui, du mal à prononcer les *r* à la française.

Ils lui avaient arraché sa veste, déchiré sa chemise, et lui avaient ordonné de retirer ses chaussures, son pantalon, son caleçon et ses chaussettes. Comme il n'obtempérait pas assez rapidement, ils l'avaient frappé de la pointe de leurs chaussures pour le contraindre à s'exécuter. Il n'avait pas eu le choix, luttant de toutes ses forces contre le sentiment de vulnérabilité qui s'emparait de lui et le rendait aussi faible qu'un agneau. Une fois nu, il avait frissonné malgré la chaleur moite. Le vent avait décroché des gouttes de pluie des frondaisons qui le

surplombaient. Il avait compris que la mort, après l'avoir longtemps épargné, avait fini par lui mettre le grappin dessus, que sa route s'arrêtait là, à des milliers de kilomètres de son pays. Les ténèbres tendaient un gigantesque linceul au-dessus de lui.

Les deux hommes s'interrompaient de temps à autre pour fumer une cigarette et échanger quelques mots dans leur langue à la fois musicale et gutturale. La douleur empêchait Sahil de respirer. Il avait l'impression d'avoir effectué un séjour prolongé dans une machine à concasser les céréales. Le goût du sang, qui dégoulinait des commissures de ses lèvres, lui emplissait la bouche et la gorge. Des rigoles chaudes et légères comme des songes coulaient le long de son menton et de son cou. Il ne souhaitait qu'une chose désormais : qu'ils en terminent avec lui. Son seul espoir aurait été de leur reprendre le flingue. Pendant qu'il fumait et rigolait avec son acolyte, le brun semblait oublier la présence de l'arme qui pendait négligemment au bout de sa main gauche. Mais Sahil n'était même pas certain d'être capable de tenir debout sur ses jambes tremblantes.

Ils s'octroyèrent une longue pause avant de recommencer à le frapper.

« Où tu as planqué nos flingues, petit enculé ? » vitupéra le brun.

Il comprit qu'ils ne le tueraient pas tant qu'ils n'auraient pas récupéré leurs armes.

« Dans... dans une poubelle... »

Il avait craché autant de sang que de mots. Il constata que ses dents étaient pour l'instant restées en place et il en ressentit un profond soulagement.

« Te fous pas de ma gueule ! »

Le brun lui décocha une nouvelle série de coups de pied dans le flanc.

« Je vous jure... c'est vrai... »

– Où ? Où ?

– Connais pas... la rue...

– Défonce-lui la gueule ! intervint l'homme au crâne rasé. Cet enculé dit n'importe quoi ! »

Le brun s'accroupit près de lui et lui caressa la joue de l'extrémité du canon du pistolet.

« Tu sais quoi ? Tu vas nous y conduire. Et tu le regretteras si tu t'es foutu de notre gueule. »

Sahil signifia son accord d'un hochement de tête. Une minuscule flamme d'espoir s'était allumée dans ses ténèbres intérieures. Il allait se rhabiller, il aurait un peu de temps pour récupérer, pour fausser compagnie à ses deux tortionnaires.

Le brun se releva.

« Bon, refringue-toi. On va y aller.

– J'ai vraiment pas confiance dans la parole de ce bougnoul, Milos, cracha l'homme au crâne rasé.

– T'inquiète. S'il s'est foutu de nous, je lui arracherai moi-même les yeux et la langue. »

Un grand calme se diffusa en Sahil, chassant les peurs et estompant les pointes les plus vives de douleur. Dieu lui tendait une nouvelle perche. Il saurait l'agripper

pour infléchir son destin. Il lui fallut trois tentatives pour se relever. Une fois debout, il fut pris d'un vertige et faillit perdre l'équilibre. Il se rattrapa *in extremis* à la branche basse d'un arbre proche.

« Faut pas boire comme ça, le bronzé ! siffla l'homme au crâne rasé. Je croyais que ta putain de religion t'interdisait de toucher à l'alcool ! »

Il se rétablit et plaqua de nouveau ses mains sur son bas-ventre. Il n'aurait pas davantage d'énergie qu'un nourrisson tant qu'il ne se serait pas rhabillé. Il ramassa ses frusques éparpillées sur la terre hérissée d'une herbe rare et jaune. Des lumières dansantes brillaient dans le lointain. Les bougies et les lanternes des satanistes. Les deux charognards le regardèrent enfilet ses vêtements assis sur un rebord de ciment en fumant tranquillement une cigarette.

« Vraiment dommage, il était mignon, à poil, cet enculé ! gloussa l'homme au crâne rasé.

– Putain, me dis pas que tu en pines pour les mecs !

– Tu me prends pour qui, Milos ? » protesta l'autre.

S'en suivit un échange dans leur langue natale assez vif à en croire leurs intonations et leurs expressions. Sahil boutonna sa chemisette lacérée en plusieurs endroits. Ses forces lui revenaient au fur et à mesure que son corps se couvrait. Comme les cheveux de Samson, ce Juif qui, lorsque ses cheveux avaient repoussé, avait écroulé les colonnes du temple des Philistins. Un vieux à la barbe blanche lui avait raconté cette histoire un jour qu'il lui avait ramené ses chèvres dispersées dans les montagnes cernant le village. Elle venait de la Bible, le livre d'où étaient issues les trois grandes religions pour lesquelles le monde se déchirait.

« Par où on passe, Milos ? Le portail d'entrée est fermé.

– Il était aussi fermé quand on s'est pointé dans ce putain de cimetière, répondit le brun. On prendra le même chemin pour sortir. »

Ils échangèrent quelques phrases dans leur langue. Aux regards qu'ils lui jetaient, Sahil comprit qu'il était le sujet de leur conversation. Il n'avait plus peur d'eux à présent. Pourquoi craindre des hommes quand le Tout-Puissant et Miséricordieux se tient à vos côtés ?

Le moment propice se présenterait, tôt ou tard.

Il enfila sa veste.

Il était prêt.

« L'enculé ! »

L'homme au crâne rasé venait d'extraire des chaussettes et des caleçons de la poubelle pendant que le brun maintenait le Sig Sauer braqué sur Sahil.

« Y a pas les flingues ? »

– Que dalle ! Juste nos sous-vêtements ! »

Sahil fouilla de nouveau la rue du regard, espérant une diversion, l'irruption d'une voiture ou de piétons comme les deux jeunes qui l'avaient invité à leur soirée. Aucune opportunité ne s'était présentée de semer les deux tueurs, ni lors du franchissement du mur du Père Lachaise, ni au long du trajet entre le cimetière et la rue où il s'était débarrassé de leurs armes et de leurs sous-vêtements. Ces types-là étaient des professionnels, de plus avertis par le tour qu'il leur avait joué dans le squat des satanistes. L'homme au crâne rasé avait franchi le premier le mur d'enceinte. Le brun avait tenu Sahil en joue, lui avait ordonné de sauter – petite appréhension avant le contact avec le trottoir, légère douleur à la cheville –, puis avait bondi aussitôt pour se réceptionner en contrebas presque en même temps que lui et ne pas lui laisser la moindre occasion de s'échapper.

Sahil avait ensuite prétendu ne pas se souvenir exactement de l'endroit où se trouvait la poubelle. Un coup violent et douloureux en bas du dos l'avait aidé à retrouver la mémoire. Il savait qu'ils se débarrasseraient de lui dès qu'ils auraient remis la main sur leurs flingues. Dieu était finalement peut-être aussi puissant et compatissant que Ses adorateurs le prétendaient : les armes s'étaient envolées.

Sahil ne comprenait pas ce qui s'était passé. Un SDF avait-il fouillé la poubelle et découvert les deux pistolets ?

« Tu t'es bien foutu de notre gueule, hein ! rugit le brun.

– Je les avais laissés là avec vos sous-vêtements, je vous jure...

– Je t'arrache les yeux si tu continues à nous raconter des conneries !

– Tu vois, Milos, faut jamais faire confiance à ces putains de bougnoules ! »

Le grondement d'un moteur enfla dans le silence. Des phares apparurent au bout de la rue et s'avancèrent dans leur direction.

« T'avise surtout pas de tenter quoi que ce soit ! », marmonna le brun.

Sahil feignit d'obtempérer, puis, au dernier moment, lorsque la voiture fut parvenue à moins de 20 mètres d'eux, il agita les bras pour attirer l'attention du conducteur. Le véhicule, une grosse berline, s'arrêta dans un crissement de pneus, la vitre passager s'abaissa, les coups vibrants d'une batterie s'échappèrent de l'habitacle, le visage d'un jeune homme aux joues traversées d'une barbe fine et coiffé d'une casquette de rappeur se découpa dans l'ouverture.

« Qu'est-ce que tu veux, mec ? »

Les deux vautours, pris au dépourvu par l'initiative de Sahil, restaient figés dans la pénombre.

« Vous pouvez me prendre dans votre voiture ? »

— Pourquoi on ferait ça ?

— Ces deux types, là, ils veulent me faire la peau.

— En quoi est-ce que ça nous regarde ? »

Sahil entrevit le visage du chauffeur, un métis aux cheveux tressés et au front ceint d'un bandana. Une haleine de cannabis s'exhalait de la vitre entrouverte. Les deux vautours s'étaient ressaisis. Le brun avançait maintenant dans la lueur des phares en pointant le Sig Sauer sur le pare-brise.

« Jarte, Miké ! Ça sent la putain d'embrouille, dans le coin ! »

— Putain de sa race ! »

Le métis passa la première et appuya de tout son poids sur l'accélérateur. La voiture bondit en ululant. Le tueur brun eut tout juste le temps de se jeter sur le côté pour l'éviter. Elle fonça vers le bout de la rue dans un hurlement de moteur poussé dans ses derniers retranchements. Sahil s'élança dans la direction opposée, parcourut quelques mètres avant que quelque chose ne se mette en travers de ses jambes et ne le fasse trébucher. Il s'étala sur le bitume, voulut aussitôt se relever ; un poids sur le dos et les épaules l'en empêcha.

« Tu croyais aller où, comme ça, petit enculé ? »

— Tiens-le, ce bâtard ! »

L'homme au crâne rasé lui enfonça son genou dans les reins et, simultanément, lui tira la tête en arrière jusqu'à ce qu'une douleur vive lui scie le cou. Le brun s'approcha avec une nonchalance qui ne présageait rien de bon. La voiture disparut à l'extrémité de la rue dans un ultime crissement et le silence absorba rapidement le rugissement de son moteur.

« Tiens-le pendant que je lui arrache un œil ! Peut-être qu'après, cet enculé se tiendra tranquille et qu'il nous dira où il a vraiment planqué nos flingues ! »

Le brun s'accroupit en face de Sahil, puis, tout en posant l'extrémité du canon du Sig Sauer sur son front, il dirigea le pouce et l'index de sa main libre, recourbés en forme de pince, vers son œil droit.

« T'es pas bien en notre compagnie ? T'auras plus besoin de fermer un œil pour viser à partir de maintenant. »

Sahil regimba avec l'énergie du désespoir sans réussir à desserrer la pression. Ce type avait vraiment l'intention de lui arracher un œil à main nue. Des GI avaient fait la même chose en Afghanistan, même si les conventions militaires interdisaient ce genre de pratique. Les hurlements des rebelles torturés lui avaient glacé le sang. Le pouce du brun se posa avec brutalité au coin de son œil.

« Lâchez-le ! »

La voix avait jailli de la nuit, enfantine et déterminée. Le brun se redressa avec vivacité et se retourna. Une silhouette se dressait devant lui. Une fillette vêtue d'une jupe aux motifs fleuris et d'un tee-shirt taché et en partie déchiré. Elle braquait sur lui un gros pistolet gris qu'elle tenait à deux mains. Sahil profita du

léger relâchement de l'homme au crâne rasé pour baisser la tête et regarder devant lui.

Djidjo.

Il savait maintenant où étaient passés les flingues des deux vautours. Qu'est-ce qu'elle foutait là ? L'avait-elle suivi dans le cimetière ?

« Hé, petite, suffit pas de le tenir, faut aussi savoir s'en servir ! » lança le brun avec un sourire narquois.

Le coup de feu claqua, la balle siffla juste au-dessus de sa tête.

« La prochaine fois, je vise plus bas, lança la fillette sans bouger d'un pouce. Maintenant, jette ton flingue, toi et ton copain lâchez-le et reculez ! »

Elle parlait avec un calme étonnant, d'une voix ferme qui offrait un contraste saisissant avec sa petite taille et sa bouille enfantine.

« Nom de Dieu, Milos ! C'est quand même pas une gamine qui va nous... »

Une deuxième détonation retentit, la balle frôla cette fois la joue de l'homme au crâne rasé.

« Jette ton flingue, je te dis ! »

Le brun s'exécuta. Le Sig Sauer glissa sur le bitume et s'immobilisa entre Djidjo et lui.

« Toi, lâche-le ! »

L'homme au crâne rasé se releva de mauvaise grâce.

« Reculez tous les deux. Vite. »

Ils s'éloignèrent à reculons, les mains le long du corps, visiblement dépités. Sahil se leva à son tour. L'un de ses genoux avait heurté durement le sol lorsqu'il était tombé, mais la douleur était supportable et, surtout, la perspective d'échapper aux deux charognards lui rendait toute son énergie. Il ramassa le Sig Sauer avant de se diriger vers la fillette.

« Vraiment content de te voir, Djidjo ! »

Elle lui rendit son sourire sans quitter les deux Slaves des yeux.

« Tu n'as plus peur de jouer avec la vie d'une petite fille ? »

— Tu m'as suivi ?

— Faut qu'on se tire.

— Qu'est-ce qu'on fait d'eux ? »

La dernière fois qu'il avait posé cette question, elle s'adressait à un officier américain et concernait un groupe de prisonniers rebelles. D'un geste de l'index sur le cou, l'officier lui avait signifié qu'on ne devait pas s'encombrer de bouches inutiles. Ils avaient donc exécuté les cinq hommes et jeté les cadavres dans une fosse. « C'est à toi de me dire, c'est toi qu'ils ont embêté. »

Les deux hommes se tenaient une quinzaine de mètres plus loin. Leurs yeux brillaient dans la pénombre comme deux étoiles échouées sur terre.

« On va quand même pas les exécuter froidement », murmura-t-il.

C'était, davantage qu'une affirmation, une pensée échappée.

« Si tu les laisses vivants, ils reviendront, affirma Djidjo.

— Comment tu peux en être sûre ?

— Je connais d'autres hommes comme eux : ils reviennent toujours, comme O

Beng.

– Même ceux de ton peuple ? »

Elle acquiesça d'un hochement de tête. Sahil vérifia machinalement que le cran de sûreté du Sig Sauer était enclenché.

« J'ai déjà trop tué dans ma vie...

– Comme tu veux...

– Où as-tu appris à manier un pistolet ?

– Dans le campement de Saint-Germain. C'est mon oncle Branko qui m'a montré.

Il m'en a donné un.

– Ta sœur aussi ?

– Elle est trop petite.

– Fichons le camp.

– Ils vont nous suivre.

– On trouvera bien le moyen de les semer.

– Je peux leur tirer dans les jambes.

– Tu en serais capable ?

– À cette distance ? Facile. »

Elle tira deux balles coup sur coup sans attendre l'accord de Sahil. Les deux vautours s'affaîsèrent l'un après l'autre en poussant des hurlements de surprise et de douleur.

« Hé, tu es folle !

– Je les ai visés aux genoux. Ce sera plus facile de les semer, tu crois pas ? Tu veux aller où, maintenant ? »

Il regarda avec incrédulité les deux hommes gigoter sur le trottoir comme des insectes aux ailes arrachées. Le grondement encore lointain d'une voiture le tira de sa stupeur.

« Allons-y, dit-il en jetant un coup d'œil sur la rue. Faut que je retourne au cimetière.

– Quoi faire ?

– Je dois avoir une discussion urgente avec quelqu'un.

– Une fille ? »

Il lui sembla que le visage de Djidjo s'était rembruni.

« Ce n'est pas ce que tu crois...

– Je crois rien, marmonna-t-elle entre ses dents serrées. Je te suis. »

Assise au bord de l'estrade, Ten discutait avec des spectateurs enthousiastes massés devant elle. Elle ne s'était pas rhabillée malgré la pluie qui tombait maintenant sans discontinuer et diluait le sang sur son corps.

Sahil s'efforça d'ignorer le vent mauvais de jalousie qui se levait en lui. Vraiment stupide d'être jaloux d'une femme entièrement couverte de sang de porc. Djidjo ouvrait des yeux effarés sur les hordes sataniques et les étranges spectacles qui finissaient de se jouer sur certaines scènes. Elle n'était pas entrée dans le cimetière la première fois qu'elle avait suivi Sahil. Elle était aussitôt revenue sur ses pas pour récupérer les pistolets – elle prévoyait d'en offrir un à son oncle Branko et de garder l'autre pour elle –, puis elle était retournée faire le guet au

pied du mur du Père Lachaise. Elle avait ensuite vu les deux affreux s'introduire dans le cimetière. Elle les avait tout de suite reconnus malgré l'obscurité et leurs accoutrements, elle avait deviné qu'ils chercheraient avant tout à reprendre leurs armes et était allée se poster près de la poubelle, se cachant derrière une benne à ordures jusqu'à ce qu'ils arrivent.

« Et s'ils m'avaient tué avant ? »

– Pas tant que tu ne leur aurais pas montré où tu avais jeté leurs pistolets.

– Tu as l'air bien sûre de toi : ils auraient pu s'en foutre complètement, de leurs pistolets !

– Les serviteurs d'O Beng n'existent pas sans leurs instruments de mort.

– Tuer ces deux hommes ne t'aurait vraiment posé aucun problème ?

– Jofranka dit que je suis une porte d'O Del... »

La pluie s'intensifia, dispersant les spectateurs comme des moineaux surpris par un chat. Son crépitement couvrit les grondements lointains de l'orage. Les bougies s'étaient toutes éteintes dans leurs bulles de verre, quelques lanternes secouées par les bourrasques continuaient de briller. Ten ne bougeait pas, s'offrant à la pluie qui redonnait peu à peu sa blancheur à sa peau. Méphisto et quelques autres couraient en tous sens, poussant des caisses sous la scène à l'abri de l'averse.

Flanqué de Djidjo, Sahil s'approcha de Ten. Les yeux de la jeune femme s'arrondirent de surprise lorsqu'elle le découvrit devant elle. Elle s'empara précipitamment de la cape blanche qu'elle avait portée au début de la représentation et s'en recouvrit à la hâte bien qu'elle fût tâchée et détrempée. Il ne put s'empêcher de la trouver belle et désirable malgré ses cheveux dégoulinants et les rigoles diluées de sang qui couraient sur son visage et son corps. Elle resserra les pans de sa cape sur sa poitrine et son ventre.

« Tu n'as pas l'air très contente de me voir, fit Sahil d'une voix forte pour dominer le vacarme de la pluie.

– Je ne pensais pas que tu assisterais à mon spectacle, répondit-elle avec un sourire crispé. Je croyais que tu étais resté dans le studio... Tu pouvais pas marcher... Au fait, ça va mieux, ta cheville ? »

Il crut déceler de la crainte dans les yeux verts de son interlocutrice. Il s'efforça de ne pas égarer son regard sur ses jambes qui dépassaient de la cape, aussi blanches que le tissu.

« Il faut que je te parle. »

Elle eut une petite moue d'amertume.

« Je suppose que tu es venu chercher ton fric.

– C'est toi qui l'as ? »

Elle hocha la tête. Elle semblait déborder d'une tristesse insondable. La pluie tombait toujours avec la même violence. Des silhouettes furtives, fantomatiques traversaient les allées du cimetière.

« On a eu de la chance, reprit-elle. Cette putain de flotte n'est pas tombée pendant le spectacle. » Elle s'essuya le visage d'un revers de main, puis désigna Djidjo, qui se tenait immobile quelques pas plus loin dans l'obscurité. « Qui c'est,

elle ?

– Mon ange gardien, répondit Sahil. Alors, c'est toi qui as l'argent ? »

Elle le fixa avec intensité pendant quelques secondes.

« Tu as l'air en colère, Sahil ! »

Il soutint son regard sans ciller.

« Il y a de quoi, non ?

– Pourquoi ? J'ai fait ce que tu m'as demandé : j'ai récupéré ton fric et je l'ai mis en lieu sûr.

– Tu m'avais mis aussi en lieu sûr dans le studio... »

Elle lança un coup d'œil sur le ciel avant de se laisser tomber au pied de la scène et de se secouer comme un chien mouillé.

« On devrait s'abriter.

– Où ?

– Je connais un endroit. Suis-moi. »

Elle se tourna et interpela Méphisto, qui continuait de s'agiter de l'autre côté de la scène.

« On va à l'abri. »

Le jeune sataniste se redressa, se retourna vers elle, marqua un temps de surprise lorsqu'il aperçut Sahil, puis, d'un signe de tête, signifia qu'il avait compris. Ses cornes alourdies par la pluie pendaient maintenant piteusement de chaque côté de son visage.

Suivie de Sahil et de Djidjo, Ten prit une succession d'allées jusqu'à l'entrée d'une petite construction, dont la porte s'ouvrit sans résistance. Elle s'y engouffra. Djidjo ne se fit pas prier pour entrer à son tour tandis que Sahil hésitait, se demandant s'il ne s'agissait pas de la demeure d'un mort.

« Alors, tu viens ? » demanda Ten.

Il finit par passer la porte. Le temps que ses yeux s'accoutument à l'obscurité, il vit qu'ils s'étaient introduits dans une pièce étroite imprégnée d'une âcre odeur de renfermé et d'humus. Il distingua des petites trappes métalliques de chaque côté et prit alors conscience qu'il se trouvait bel et bien dans un caveau. Frissonnant sous ses vêtements détrempés, il essuya une brève et rageuse attaque de panique avant de croiser le regard de Djidjo : aucune frayeur dans les yeux de la fillette.

Le tumulte de la pluie devint assourdissant.

« Bienvenue dans le bureau de la Compagnie des morts ! » gloussa Ten.

« La Compagnie des morts, c'est le nom de la compagnie de Méphisto », expliqua Ten.

La blancheur de sa cape et de sa peau offrait un contraste saisissant avec les ténèbres qui noyaient l'intérieur de la petite bâtisse. Sa voix peinait à dominer le crépitemment rageur de la pluie sur le toit. L'orage s'éloignait, les éclairs brillaient de façon épisodique et les grondements de tonnerre n'étaient plus que de lointaines rumeurs.

« C'est là qu'on se réunissait et qu'on planquait le matériel pour préparer le spectacle, poursuivit Ten. Putain, il me faudrait des fringues sèches, je vais finir par attraper la crève ! »

Sahil ne parvenait pas à reprendre le contrôle de lui-même. L'humidité de ses vêtements associée à sa terreur sourde et à la proximité de Ten entretenait, voire amplifiait, ses tremblements.

« Où as-tu mis l'argent ? demanda-t-il avec une brusquerie qui le surprit lui-même.

– Flippe pas, personne te l'a piqué. Je vais te les rendre, tes tunes !

– C'est toi qui as donné l'adresse du studio aux autres ?

– Quels autres ?

– Ceux qui ont tué une femme à ma place. »

Ten fronça les sourcils.

« Quelle femme ?

– La nièce du propriétaire. Elle arrivait de Thaïlande. Elle a débarqué en pleine nuit.

– Pourquoi... pourquoi il me l'a pas dit, ce con ?

– Il ne s'en souvenait plus... Elle s'est installée dans le canapé. Ils l'ont tuée en la prenant pour moi. Maintenant, les flics pensent que c'est moi qui l'ai tuée.

– Putain, Sahil, je comprends rien à ce que tu racontes !

– Personne d'autre que toi ne savait où j'étais.

– Tu veux dire que... »

Ten écarta une mèche collée aux commissures de ses lèvres. Djidjo l'observait avec une concentration qui lui durcissait les traits et faisait apparaître en filigrane l'adulte qu'elle serait un jour.

« Tu leur as donné l'adresse où j'étais pour pouvoir récupérer mon argent », affirma Sahil.

Ten redressa la tête et planta ses yeux clairs dans les siens. Il faillit la prendre dans ses bras malgré le sang qui continuaient de dégoutter de ses cheveux et de

sillonner sa gorge et son cou.

« Tu crois vraiment ça ?

– Seule toi connaissais l'adresse...

– Je n'ai rien dit à personne ! »

La fermeté de sa voix et la limpidité de son regard chassèrent instantanément les doutes et la colère de Sahil, même si, au fond de lui, une voix obstinée lui conseillait de se méfier d'elle.

« Ah si, quelqu'un était au courant, reprit-elle au bout de quelques secondes d'un air songeur.

– Qui ? »

Elle marqua un temps de silence, comme si elle hésitait à en révéler davantage.

« Méphisto. Il n'arrêtait pas de me prendre la tête. Alors j'ai fini par lui raconter que je t'avais conduit au studio.

– Il connaît l'adresse ?

– Mieux que ça ! Il y a logé plusieurs mois quand il est arrivé à Paris. Le proprio lui demandait juste un peu de fric pour l'électricité. »

Sahil réfléchit un moment, le temps de reconnecter tous les fils.

« C'est aussi lui qui m'a présenté le type qui m'a proposé le contrat. Mais comment aurait-il pu prévenir les deux tueurs que j'étais dans le cimetière ? Ils n'avaient plus leurs téléphones portables. »

Ten haussa les épaules.

« C'est peut-être pas lui...

– À part toi, je ne vois personne d'autre.

– Qu'est-ce... qu'est-ce que tu vas lui faire ? »

Il n'avait pas réfléchi à la question. Il n'était plus dans son village, où le code de l'honneur exigeait qu'une trahison se solde par une vengeance de sang.

« Je veux juste récupérer l'argent et filer le plus rapidement possible en Angleterre. Mais j'ai les tueurs et toute la police sur le dos. Ils ont même diffusé mon portrait à la télévision.

– Alors on n'a pas de temps à perdre, lança Ten. D'abord les tunes, puis direction le Nord.

– Tu crois que je trouverai un train à cette heure-ci ? » Elle rassembla ses mèches sur un côté de son visage et se pencha sur le côté pour les essorer.

« Qui te parle de train ? Y aura toujours un contrôleur ou un voyageur pour te reconnaître.

– Tu as une autre solution ? »

Elle se redressa et, d'un ample mouvement de tête, rejeta ses cheveux en arrière.

« Peut-être. Faut juste que je récupère un jeu de clefs quelque part.

– Les clefs d'un appartement ?

– D'une bagnole. Elle est pourrie, mais je pense qu'elle peut rouler jusque dans le Nord.

– Je n'ai pas de permis...

– Pas grave, c'est moi qui la conduirai.

– Je ne veux pas t'obliger à... »

Elle l'interrompt d'un geste.

« C'est un peu à cause de moi que tu es dans la merde. J'essaie juste de réparer mes conneries.

– Les autres vont se demander où tu es passée...

– Le spectacle est terminé, chacun reprend sa vie maintenant.

– Ça fait longtemps que tu connais Méphisto ? »

Elle décolla le tissu de sa cape de sa poitrine, de ses hanches et de ses cuisses.

« Je l'ai rencontré dans le squat. J'étais arrivée avec mon mec, ce connard qui s'est presque aussitôt barré avec une autre femelle. Méphisto m'a proposé un rôle pour le spectacle qu'il prévoyait de jouer le vendredi 13. Comme je savais plus trop où aller, j'ai accepté.

– Et ta voiture, elle est où ?

– Quelque part dans Montreuil... On peut y aller à pied d'ici. C'est aussi là où j'ai planqué le fric.

– Et les clefs ?

– Je les ai prêtées à un pote. J'espère seulement qu'il sera là.

– Tu n'as pas un moyen de le joindre ?

– Il a pas de téléphone portable. De toute façon, ma carte est archi vide. Bon, faut trouver des fringues. Pas question de retourner au squat. Tant pis, on y va comme ça dès que j'aurai récupéré deux ou trois trucs sous la scène, des pompes entre autres... Mon pote nous dépannera. »

Quelqu'un s'introduisit dans la petite bâtisse avant qu'elle n'ait eu le temps de finir sa phrase. Une odeur douceuse de sang se diffusa dans l'air humide.

« Putain, Ten, t'es pas censée amener du monde dans notre planque ! »

Sahil reconnut Méphisto malgré ses cheveux défaits et se contenta pour ne pas lui sauter à la gorge.

« Ça va, Méphisto, le spectacle est fini, répliqua Ten. De toute façon, ce caveau nous appartient pas.

– On sait jamais, on peut encore en avoir besoin... On a été bons en tout cas, les autres m'ont dit que notre spectacle était de loin le meilleur. On va arroser ça au squat. Tu viens ?

– J'ai autre chose à faire.

– À cette heure-ci ? Quoi ?

– Ça te regarde pas. »

Méphisto désigna Sahil d'un coup de menton.

« Ça a un rapport avec lui, hein ? T'es devenue sa nounou, ou quoi ?

– Tu oublies un peu vite qu'il t'a évité de prendre une dérouillée...

– J'ai payé ma dette : c'est grâce à moi qu'il a eu l'autorisation de se planquer dans le squat.

– T'as pas besoin de moi pour faire la fête de toute façon.

– Dommage pour toi, Ten, tu es libre, hein... »

Le jeune sataniste pivota sur lui-même et sortit de la construction.

« Si tu changes d'avis, tu sais où nous trouver », ajouta-t-il une fois dehors.

Ils attendirent que la pluie se calme un peu pour quitter leur abri. Au moment où

Sahil s'apprêtait à franchir la porte, Djidjo le tira par le bras.

« Y a du monde qui nous attend dehors, chuchota-t-elle. Des serviteurs d'O Beng.

– Qu'est-ce qu'elle raconte ? » murmura Ten.

Sahil tira le pistolet de la poche de sa veste et déverrouilla le cran de sûreté. La fillette avait déjà dégagé le sien du fouillis de ses fringues.

Ten blêmit.

« Putain, c'est quoi, ces flingues ?

– Tu es sûre de toi ? » demanda Sahil à Djidjo.

La fillette ne répondit pas, les yeux fixes, le visage figé, comme si elle auscultait l'obscurité.

« Réponds-moi, Sahil, c'est quoi ce délire ? insista Ten.

– Les amis de ton copain Méphisto ne sont pas des gens très fréquentables », répondit Sahil sans quitter la porte des yeux.

Elle désigna d'un geste du bras la petite Rom.

« Comment elle peut savoir que des mecs nous attendent dehors ?

– Elle sent des trucs, et j'ai pu constater qu'elle avait souvent raison.

– Qu'est-ce que tu comptes faire ? »

Il lui jeta un regard en biais.

« Sortir vivant de ce merdier. »

Jofranka avait annoncé qu'aujourd'hui était un jour de malédiction, que les démons l'entraînaient vers l'impur, que la mort l'attendait au bout du chemin. Lui revinrent en mémoire les nombreux pièges du borbier afghan dont il s'était tiré indemne.

« Djidjo et moi on va y aller en même temps, reprit-il. Ten, tu restes là en attendant qu'on te dise de nous rejoindre. D'accord ? »

La fillette acquiesça d'un hochement de tête déterminé. « C'est une gamine, protesta Ten à voix basse. Tu ne vas tout de même pas la...

– Ne t'inquiète pas pour elle. On y va. »

Il sortit le premier du caveau, suivi de près par Djidjo, et scruta la nuit. Un vent violent secouait les frondaisons des arbres environnants et éparpillaient les gouttes de pluie. Des silhouettes émergèrent de l'obscurité et s'avancèrent vers eux. Six ou sept. Des hommes vêtus en satanistes, les uns équipés de bâtons, les autres de poignards.

« Tirez-vous ! cria Sahil. Nous sommes armés ! »

Les silhouettes s'immobilisèrent à environ 15 mètres de l'entrée du caveau. Sahil ne discernait pas leurs traits, fardés pour la plupart d'entre eux d'un maquillage blanc et noir. Djidjo s'était placée à ses côtés, légèrement tournée vers la droite tandis qu'il surveillait la partie gauche du cimetière.

« Foutez le camp ! » répéta Sahil.

Ils ne bougèrent pas. Les éclats de leurs yeux montraient qu'ils étaient gavés d'une drogue qui estompait la notion de danger. Ils semblaient tous appartenir à la même bande. Il ne se souvenait pas les avoir vus dans le squat. Les nuages se déchirèrent, un éclat de lune tomba sur le cimetière, se reflétant dans les myriades de gouttes qui continuaient de tomber ou pendaient aux branches agitées des

arbres.

Plusieurs d'entre eux attaquèrent en même temps. La soudaineté de leur offensive faillit prendre Sahil et Djidjo au dépourvu. Le pistolet de la fillette, plus rapide, cracha un éclat, un assaillant perdit l'équilibre et roula sur le sol. Sahil tira à son tour, visant les jambes de l'agresseur le plus proche. Sa cible, touchée au-dessus du genou, poussa un hurlement avant de s'affaisser lourdement sur le bitume de l'allée. Les deux coups de feu stoppèrent net les autres, dégrisés tout à coup. Les gémissements des deux blessés se mêlèrent aux hurlements du vent et au crépitement de la pluie sur les frondaisons. Sahil et Djidjo gardèrent leurs armes pointées sur les agresseurs.

« Barrez-vous ! » gronda Sahil.

Une première silhouette s'éloigna au bout de quelques secondes, les autres lui emboîtèrent le pas. Sahil attendit encore un petit moment avant de prévenir Ten qu'elle pouvait les rejoindre dehors.

« Faudrait quand même prévenir le Samu pour les deux blessés, suggéra Ten.

– Ils se débrouilleront entre eux », lâcha Sahil.

Ils se dirigeaient vers le périphérique.

Ils n'avaient pas rencontré de difficultés pour sortir du cimetière. Ten les avait guidés vers l'endroit du mur le plus facile à franchir. Les rares satanistes qu'ils avaient croisés ne leur avaient prêté aucune attention, affairés à placer leur matériel hors de portée de la tempête qui continuait de souffler.

La bagnole de Ten était garée dans les environs de la mairie de Montreuil. Vêtue de sa seule cape, elle marchait avec prudence, vérifiant régulièrement où elle posait ses pieds nus et noirs de boue. La ville était déserte, traversée de temps à autre par les phares d'une voiture ou les errances de noctambules avinés. Dès qu'ils entendaient le grondement d'un moteur, ils se planquaient dans le renforcement d'une vitrine, sous un porche ou derrière des véhicules en stationnement. Une voiture de police pouvait surgir à tout moment, et ses occupants n'auraient pas manqué d'être intrigués par l'étrange équipage qu'ils formaient. Ils atteignirent sans encombre la porte de Bagnolet et bifurquèrent sur la droite après avoir franchi le pont et l'immense carrefour.

La ville endormie semblait abriter une foule de dangers. Sahil ressentait la même tension que lorsqu'il progressait au milieu de sa compagnie dans les paysages déchiquetés d'Afghanistan. Chaque rocher, chaque anfractuosité, chaque relief, chaque mesure pouvait dissimuler un rebelle bardé d'explosifs. À part sa petite enfance, il avait toujours vécu dans cette angoisse diffuse qui pinçait les tripes de chaque Afghan depuis que les Russes avaient décidé d'intervenir et que les Américains avaient décidé de les en empêcher. Le pays était devenu un champ de bataille planétaire et les ethnies, les clans en avaient profité pour régler des comptes qui n'avaient strictement rien à voir avec les causes du conflit. Les talibans soutenus par les Américains s'étaient retournés contre leurs anciens alliés, avaient pris le pouvoir et maintenu le pays sous leur coupe. Puis il y avait eu le 11 septembre 2001, la chute de Saddam Hussein et la décision des États-Unis de chasser les religieux fondamentalistes de Kaboul et de reprendre le contrôle des

pipelines.

Sahil avait présumé qu'il pourrait enfin desserrer l'étau qui lui comprimait le ventre et le cœur une fois qu'il aurait gagné un pays européen ; le désenchantement avait été proportionnel à ses espérances. L'angoisse avait encore resserré son étreinte, comme les serres d'un faucon. L'Occident ne lui offrait aucune place, il n'était qu'une ombre, un être sans nom. L'Angleterre n'était sans doute pas le paradis qu'il s'était plu à imaginer avant de désertier. Dans son village au moins, il se serait marié, il aurait eu des enfants, exercé un métier (il avait commencé une formation chez le tailleur de son village), bu le thé le soir au coucher du soleil, vécu au rythme des saisons et des célébrations, il aurait été quelqu'un.

La voiture de flics déboucha au ralenti. Les sifflements rageurs du vent avaient masqué le bruit du moteur. Les faisceaux des phares se reflétèrent sur le bitume luisant et les emprisonnèrent avant qu'ils n'aient eu le temps de se jeter dans une rue perpendiculaire.

« Putain ! » cria Ten.

Sahil observa les environs : aucune ouverture ne se présentait dans les façades des immeubles bordant le trottoir. « S'ils m'attrapent, je suis foutu ! souffla-t-il.

– Là ! » fit Djidjo.

Elle désignait un grillage dressé devant une large brèche dans le mur d'un bâtiment industriel délabré.

« On va pas pouvoir franchir ce truc ! » protesta Ten.

La voiture de police avait accéléré et se rapprochait maintenant à grande vitesse.

« Reste là si tu veux, toi, tu crains rien ! » cria Sahil en s'élançant sur les talons de Djidjo en direction de la brèche. Ils commencèrent à escalader le grillage. Ten les rejoignit après quelques secondes d'hésitation. La voiture s'arrêta dans un hurlement de freins, les portes claquèrent, trois flics en uniforme en jaillirent et se déployèrent sur le trottoir, arme au poing.

« Bougez plus »

Djidjo, la plus leste, atteignit la première le haut du grillage et se laissa tomber de l'autre côté.

Ils se faulilèrent entre les hautes tiges alourdies par l'humidité. L'intérieur du bâtiment au toit éventré s'était transformée en friche. Des structures métalliques se dressaient vers le ciel comme des esquilles dénudées. Les gravats formaient de petites collines coiffées d'herbes et de ronces. Les hurlements des flics lancés à leurs trousses brisaient régulièrement le silence bercé par les gémissements du vent et le grésillement de la pluie.

Ils progressaient au jugé, contournant les pans de toit affaissés, les poutrelles enchevêtrées, les rares cloisons restées debout. Sahil craignait à tout moment d'être coincé entre un mur infranchissable et le cordon de flics qui progressaient dans leur direction, munis de lampes dont les faisceaux puissants effleuraient par instants les épis et les vestiges du bâtiment. La cape de Ten s'était prise et déchirée en plusieurs endroits sur les aspérités. Ils avançaient maintenant dans une végétation épaisse et collante par endroits, trébuchant sans cesse sur des pierres ou des restes d'huisseries disséminés sur le sol.

« J'ai les pieds en bouillie ! » gémit Ten.

Elle avait parlé à voix basse et, pourtant, ses mots avaient paru résonner jusqu'à l'autre bout du bâtiment. Djidjo posa l'index sur ses lèvres pour l'inciter à se taire.

Ils débouchèrent sur une partie de la construction encore recouverte de son toit et, soudain libérés de la pression des herbes, foncèrent droit devant eux, plongeant dans des ténèbres profondes et imprégnées d'odeurs indéfinissables. Après avoir traversé une succession de salles au sol fendillé, ils butèrent, comme le craignait Sahil, sur un mur infranchissable.

Djidjo désigna l'escalier métallique en colimaçon qui s'élevait au centre de la dernière pièce. Sahil approuva d'un hochement de tête : ils ne pouvaient pas rester là ni revenir sur leurs pas. Ils s'engagèrent dans l'escalier en espérant qu'il ne s'effondrerait pas sous leur poids, gravirent les marches une à une, d'abord pour tester leur solidité, ensuite pour faire le moins de bruit possible, tombèrent au premier niveau sur une salle identique à celle d'en dessous et, comme l'escalier continuait de grimper, poursuivirent leur ascension.

Ils arrivèrent au quatrième étage, un plateau à ciel ouvert parsemé de flaques d'eau et balayé par les rafales. Peu habituée à ce genre d'exercice, Ten peinait à reprendre sa respiration. La lune et les étoiles brillaient à présent entre les nuages effilochés. Sahil s'approcha du bord du plateau et vit que, de l'autre côté, il donnait sur une rue étroite et emplie d'encre nocturne. Il estima la hauteur à 10 ou 12 mètres. Il constata également que le mur présentait de nombreuses

aspérités et que, en s'en servant comme de prises, ils pourraient sans doute atteindre le sol sans trop de difficultés.

« On peut redescendre par là, chuchota-t-il. Il y a des prises jusqu'en bas.

– T'es dingue ! s'insurgea Ten à voix basse. Jamais je pourrai...

– Fais ce que tu veux. Moi j'y vais. Je ne peux pas me permettre d'attendre les flics ! »

Djidjo avait déjà engagé les jambes et le bassin, posé le pied sur une première saillie, puis, agrippée au bord du plateau, elle avait lancé son deuxième pied à la recherche d'une prise un peu plus basse.

« On y va ? » proposa Sahil à Ten après que la tête de la fillette eut disparu.

Elle acquiesça en silence après une brève hésitation. Oubliant qu'elle avait été couverte de sang de porc de la tête aux pieds, Sahil la prit par la main et la conduisit au bord du plateau. Elle retira sa cape, la lança dans le vide et se tourna vers lui avec un sourire provocant :

« Elle m'aurait gênée. T'inquiète : je la remettrai en bas. » Il détourna le regard pour masquer son trouble. Elle s'agenouilla, se pencha vers l'avant pour observer Djidjo, qui avait déjà parcouru la moitié du mur, puis elle s'engagea à son tour dans la descente.

« Ah, c'est toi ? »

Le garçon qui venait d'ouvrir la porte métallique avait les cheveux ébouriffés, l'œil bouffi et l'air hagard de celui qui émerge d'un profond sommeil.

« Putain, tu sais quelle heure il est, Ten ?

– J'ai un besoin urgent des clefs de la bagnole, Jef. Et aussi du petit paquet que je t'ai confié avant-hier.

– Tout de suite, là ? »

Il s'effaça de mauvaise grâce pour les laisser entrer dans un immense atelier, une sorte de caverne d'Ali Baba où les meubles en bois anciens côtoyaient les cartons d'appareils électroménagers, les présentoirs de montres et les portants de vêtements. L'ami de Ten s'était aménagé un coin pour vivre et dormir au beau milieu de ce capharnaüm, un canapé-lit, une table, quatre chaises, un évier, un frigo, une gazinière, deux armoires métalliques qui lui servaient de garde-manger et de rangement pour les ustensiles de cuisine. Il alluma une lampe de chevet avant de se laisser choir comme une poupée de chiffon sur le canapé déplié.

« T'es toute crade, Ten, marmonna-t-il d'une voix empâtée. Ah oui, c'est vrai qu'on est vendredi 13. Tu sors de ton délire sataniste, hein ? Pourquoi tu t'es pas changée après ?

– Pas eu le temps, je t'expliquerai. T'as pas des fringues à nous filer d'ailleurs ? On est tout trempés. »

Jef posa la main sur son front.

« Y a pas marqué Emmaüs là !

– Fais pas chier, Jef ! Je t'ai prêté la bagnole et du fric à l'occasion, tu peux me rendre la monnaie, non ? »

Les yeux éteints de Jef se promenèrent quelques instants sur Sahil et Djidjo.

« C'est qui, ces deux-là ?

– T'occupe. N'importe quelles fringues feront l'affaire.

– Tu m'as ramené des Roms, putain ! Tu les connais pas, ces enfoirés ? Ils vont se rappliquer avec un camion et tout me piquer ! »

La véhémence soudaine de Jef interpela Sahil.

« O Beng, murmura Djidjo.

– Sois pas parano, personne ne te piquera rien, soupira Ten. Refile-nous des fringues, les clefs de la bagnole, mon paquet, et on se tire. »

Jef se redressa et désigna l'atelier d'un ample geste du bras. « Tu sais ce qu'ils me feront, les keums qui m'ont confié tout ça, si des putains de Tanges viennent tout me taxer ?

– Je te dis que tu ne risques rien. J'ai juste besoin de la bagnole pour les conduire à la frontière. »

Jef se leva, se dirigea d'une allure chaloupée vers le frigo, en sortit une bouteille de bière qu'il décapsula à l'aide du manche d'une fourchette. Sahil parvint enfin à identifier l'odeur qui régnait dans l'atelier, la même que dans certains recoins du vieux Kaboul, l'odeur ammoniacquée de chiottes à ciel ouvert.

Un carillon musical retentit. Jef se rendit aussitôt près du canapé, ramassa le téléphone portable posé sur un des accoudoirs, lut le message qui s'était affiché sur l'écran et demeura un moment songeur.

« Mauvaise nouvelle, Jef ? demanda Ten.

– Une pétasse qui se fout de ma gueule ! finit-il par répondre, les yeux dans le vague. Une de plus ! D'accord pour les fringues. Vous voulez pas manger un petit truc avant de partir ?

– Ce serait pas de refus, je crève la dalle !

– Des pâtes sauce tomate, ça ira ? »

Jef emplit une casserole d'eau, la posa sur le gazinière, alluma le feu, prit un sachet de penne et un bocal de sauce tomate dans l'armoire métallique. Sahil se demanda comment on pouvait être fourni en eau, en gaz et en électricité dans un bâtiment abandonné.

« On peut peut-être s'habiller pendant que ça cuit ? suggéra Ten.

– Toi, quand t'as une idée en tête, maugréa Jef. Suivez-moi. »

Il les conduisit dans un recoin de l'atelier bourré de vêtements de toutes sortes et de toutes tailles, les uns alignés sur des portants, les autres pliés sur des étagères, des copies de marque pour la plupart. Des cartons de chaussures débordaient de plusieurs caisses en bois. Il pressa un interrupteur. Une ampoule nue, pendue à une poutrelle de bois, s'emplit de lumière.

« Choisissez ce que vous voulez, dit-il. Pendant ce temps, je m'occupe de la bouffe. »

Djidjo attendit qu'il se fût éloigné pour se rapprocher de Sahil et répéter :

« O Beng.

– Tu veux dire qu'il ne faut pas traîner ici ? »

La fillette acquiesça d'un mouvement de tête. Sahil s'approcha de Ten, qui se promenait entre les portants et les étagères en examinant les vêtements.

« On doit repartir tout de suite », dit-il.

Elle leva sur lui un regard surpris et légèrement réprobateur. « Pourquoi ? On risque rien ici.

– Djidjo n'a pas confiance dans ton ami, et moi non plus. Demande-lui les clefs de ta voiture, reprends le fric, et fichons le camp.

– Merde, Sahil ! Jef est un vieux pote et, moi, j'ai entièrement confiance en lui. » Elle pointa l'index sur Djidjo. « Elle peut se tromper, non ?

– Elle a le don de voir le mal. »

Ten haussa les épaules avec impatience.

« Évidemment, on est dans un entrepôt de marchandises volées. »

Djidjo vint se planter devant elle et la dévisagea avec une telle intensité qu'elle ne parvint pas à soutenir son regard. « Les serviteurs d'O Beng, déclara la fillette. Ils approchent.

– O Beng ?

– Le mal. »

Ten dégagea une robe de couleur noire d'un cintre et la souleva pour l'observer à la lueur de la lampe.

« Bah, ils sont partout, les serviteurs du mal, murmura-t-elle.

– Ton ami en fait partie.

– Jef ? C'est juste un paumé. Il fricote avec des mecs louches, mais il a jamais fait de mal à personne.

– Il connaît Méphisto ? intervint Sahil.

– Ils se sont vus deux ou trois fois, mais...

– Tu récupères l'argent, les clefs, et on file. »

La détermination dans la voix de Sahil ébranla les certitudes de Ten, qui hocha la tête en dégageant plusieurs cintres du portant.

« D'accord. Je m'habille vite fait avant. »

Elle retira sa cape tachée et déchirée, passa une ample robe de couleur brune qui lui tombait juste au-dessus du genou, se rendit près d'une caisse en bois où elle choisit une paire de chaussures, des baskets grises et rouges qu'elle enfila sans prendre le temps de nouer les lacets.

« Elles sont un peu grandes, mais ça ira. Je suis prête. J'aurais bien aimé trouver des sous-vêtements et me laver un peu... Je suppose qu'on n'a pas le temps... »

Affairé à verser les pâtes dans l'eau bouillante, Jef se retourna lorsqu'ils déboulèrent dans le cœur de son antre et émit un petit sifflement à l'adresse de Ten.

« Bon choix ! Elle te va d'enfer. Les pompes ne sont pas trop assorties, mais bon... Tes amis veulent rien pour eux ?

– Faut qu'on dégage tout de suite, fit Ten. Redonne-moi mon paquet et les clefs de la bagnole.

– Vous ne voulez plus manger avant de partir ?

– Pas le temps... »

Jef reposa le sachet de pâtes sur un côté de la gazinière. « D'accord, bougez pas, je vais chercher les clefs.

– Elles sont où ?

– Juste à côté. J'en ai pour deux secondes... »

Jef se glissa entre deux empilements de cartons qui se dressaient derrière le canapé. Sahil vit que le visage de Djidjo se crispait et s'assura machinalement de la présence du pistolet dans la poche intérieure de sa veste. Ten tenta de discipliner sa chevelure à l'aide de ses doigts écartés. Ses formes tendaient le tissu souple de la robe un peu trop étroite pour elle. Jef revint quelques instants plus tard en brandissant une enveloppe matelassée et un jeu de clefs rassemblées dans un anneau métallique.

« Voilà, voilà... »

Sahil n'aima pas son sourire, ni le fait qu'il garde sa deuxième main planquée derrière sa cuisse. Il plongea la main dans l'entrebâillement de sa veste. Il n'eut pas le temps d'atteindre la crosse de son arme.

« T'as intérêt à sortir ta main de là, mec ! »

Le flingue noir au canon court que Jef braquait sur eux ressemblait à un jouet en plastique, mais il tirait probablement des balles bien réelles et Sahil n'eut pas d'autre choix que d'obtempérer.

« Putain, Jef, c'est quoi, ce plan ? bredouilla Ten.

– Reste en dehors de ça, ça te regarde pas. D'ailleurs, vaut mieux pour toi que tu foutes le camp avant que les autres arrivent.

– Quels autres ?

– Dégage, je te dis, si tu veux pas d'embrouilles. »

Ten désigna Sahil et Djidjo d'un coup de menton.

« Qu'est-ce que ça peut bien te faire si on part tous les trois ? »

Jef secoua la tête d'un air buté.

« Je suis définitivement cramé si je le laisse filer. »

Un mouvement brusque de Djidjo accentua sa nervosité. Il tremblait légèrement, il ne maîtrisait pas ses gestes, il risquait de presser la détente sans même s'en apercevoir.

« Placez-vous contre les cartons et gardez les mains bien en évidence ! Sauf toi, Ten, tu peux jarter. »

Elle recula en compagnie de Sahil et de la petite Rom vers le mur de cartons.

« Je suis venue avec eux, Jef, je reste avec eux.

– T'es complètement ouf ! Les mecs qui vont débouler sont pas du genre à laisser des témoins derrière eux.

– Quelle importance ? Je suis déjà morte tout à l'heure au Père Lachaise.

– Putain, Ten, t'es vraiment cinglée ! On joue plus, là ! » Sahil prit conscience que Ten et les autres satanistes cherchaient dans le simulacre de mort le désir que ne pouvait plus leur offrir la vie. Que leur défi obscène lancé aux cieux n'était ni un jeu ni un caprice. Elle avait du courage finalement, comme certaines femmes rebelles de son peuple, qui choisissaient de mourir plutôt que de renier leurs convictions. Elle s'était lancée dans la descente du mur de l'usine en ruine malgré sa peur presque palpable du vide. Oubliant le sang, les viscères et l'odeur de porc, il la trouva infiniment désirable dans sa courte robe brune dont l'échancrure en pointe dévoilait le haut de sa poitrine.

Infiniment digne de vie.

« C'est qui, ces mecs ? demanda-t-elle.

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

– J'aimerais comprendre comment le vieux pote que j'ai autrefois connu a pu devenir le sale con que je vois devant moi. »

Un éclat de colère enflamma les yeux plissés de Jef.

« Les temps changent, Ten. Maintenant, barre-toi ou boucle-la ! »

Il s'assit sur l'accoudoir du canapé tout en maintenant son flingue braqué sur eux. Sahil guetta le moindre moment d'inattention de sa part, mais à aucun moment sa vigilance ne se relâcha.

« Tu devrais partir, dit-il à Ten. Ils n'ont rien contre toi. »

Elle leva sur lui son visage rond et lui adressa un large et franc sourire qui le bouleversa.

« Je reste avec toi.

– Pourquoi ?

– Parce que personne d'autre que toi ne m'a redonné le goût de vivre, Sahil. J'aurais tant aimé que tu m'embrasses l'autre jour... »

Sahil se rendit compte que Djidjo les observait avec insistance. Aucune réprobation dans les yeux de la petite Rom, seulement de la curiosité. Elle ne semblait pas non plus prendre la mesure de la gravité de leur situation. Il en voulut de nouveau à Jofranka : comment pouvait-on confier à une fillette un rôle d'ange gardien, de garde du corps ? Qu'il quitte cette vallée de larmes était dans l'ordre des choses. Il avait si souvent bravé la mort au long de sa courte existence qu'elle avait fini par en prendre ombrage, mais il n'y avait aucune raison qu'elle s'en prenne à une gamine d'une dizaine d'années.

« Vraiment très touchant ! ricana Jef.

– Aie des couilles pour une fois ! siffla Ten. Laisse-nous partir. »

Jef se leva, comme propulsé par un ressort, et s'avança vers elle, les sourcils froncés, les lèvres déformées par un rictus.

« J'ai tout ce qu'il faut là où il faut ! murmura-t-il sans desserrer les mâchoires. T'as qu'à venir vérifier si tu... »

Un grincement prolongé l'interrompit. La porte métallique de l'atelier coulissait sur son rail.

Des six individus qui s'introduisirent dans l'atelier, Sahil n'en reconnut qu'un seul : l'un des gardes du corps de la femme qu'on lui avait ordonné de tuer dans le parking, un type dont on se souvenait facilement avec ses cheveux mi-longs, son cou énorme et ses épaules à la largeur insolite.

Il n'eut besoin que d'une poignée de secondes pour identifier le chef du groupe, un homme d'une quarantaine d'années portant un costume gris clair, une cravate vermillon et les cheveux d'un blond cendré coupés courts, presque ras. Il lui sembla avoir déjà aperçu quelque part son visage poupin. Les autres, tous armés de pistolets, ressemblaient à des porte-flingues ordinaires, des types à l'intelligence limitée, aux mines butées et aux réflexes aiguisés.

« Je vous l'ai gardé au chaud ! déclara Jef en s'avancant vers les nouveaux arrivants.

– C'est qui cette fille ? aboya l'homme au costume gris.

– La petite Rom ? J'en sais rien...

– Non, elle, on sait qui c'est. Je te parle de l'autre.

– Ah, elle ? Elle est au courant de rien. Elle s'est juste faite embobiner par cet enfoiré.

– Le problème, c'est qu'elle m'a vu, maintenant... »

La voix aiguisée de l'homme au costume gris ne laissait planer aucun doute sur l'issue de l'entrevue. Ses yeux bleu clair, un bleu de ciel matinal et glacial, se promenèrent tour à tour sur Sahil, Djidjo et Ten.

« Elle sait même pas qui vous êtes, plaïda encore Jef.

– Ferme-la, ne te mêle pas de ça ou tu les rejoindras bien plus vite que tu ne penses. »

Jef blêmit et battit en retraite dans un recoin de pénombre. L'homme au costume gris s'approcha de Sahil. Sa froideur, son impassibilité lui rappelèrent l'inflexibilité de certains officiers des pays européens de l'Est, que n'effleurait pas la moindre émotion lorsqu'ils ordonnaient l'exécution illégale et immédiate de prisonniers dont certains n'avaient pas encore atteint leurs 10 ans.

« Pourquoi tu n'as pas rempli ta part de contrat l'autre soir ? »

D'un mouvement de tête, Sahil désigna le garde du corps aux cheveux mi-longs.

« Parce que lui et les autres m'auraient tué juste après.

– Qu'est-ce qui t'a fait croire une chose pareille ? »

Sahil embrassa tout l'espace du regard pour évaluer le placement de ses vis-à-vis. Ils n'avaient pas pris la précaution pourtant élémentaire de les fouiller, Djidjo et lui.

« Je sais reconnaître ceux qui ont l'intention de tuer, répondit-il.

– Quand on est payé, on doit faire sa part de travail.

– L'argent n'est d'aucune utilité pour un mort. »

L'homme au costume gris lâcha un rire aux éclats blessants. « Je suis tombé sur un philosophe ! »

Les autres s'esclaffèrent à leur tour, excepté Jef, ombre minuscule et figée dans son repli d'obscurité.

« Comme tu n'as pas fait le travail pour lequel on t'a payé, il me paraît normal que tu nous rendes l'argent, reprit l'homme au costume gris. Est-ce que tu as cet argent sur toi ? »

Sahil aurait donné un bras, une jambe, son corps tout entier, pour sortir Ten et Djidjo du piège dans lequel il les avait attirées. Un homme cerné par les forces du mal ne devrait accepter aucune compagnie, aucune assistance. Il baignait dans un calme étonnant, comme s'il s'observait depuis un lointain espace, que cette scène ne le concernait pas.

« Je ne l'ai plus, dit-il. Je l'avais caché dans le squat, je ne l'ai pas retrouvé, je croyais même que c'était vous qui me l'aviez repris.

– On n'est pas à cinq mille euros près, hein, c'est seulement une question de principe. » Les lèvres minces de l'homme au costume gris esquissèrent un sourire vénéneux. « N'essaie surtout pas de me mener en bateau, c'est désagréable et ça ne sert à rien.

– Je vous assure que...

– Je suppose que tu n'aimerais pas qu'il arrive quelque chose de fâcheux à ta jeune amie ici présente, n'est-ce pas ? »

L'index de l'homme au costume gris venait de se pointer sur Ten.

« Laissez-la en dehors de nos histoires. Elle n'a rien à voir avec moi. Elle voulait juste me rendre service.

– Raison de plus pour ne pas la faire souffrir inutilement.

– Le voilà, le fric ! » s'exclama Jef.

Il avait ouvert l'enveloppe que lui avait confiée Ten deux jours plus tôt et en avait tiré une liasse de billets qu'il brandissait comme un trophée. Les yeux de l'homme au costume gris s'assombrèrent légèrement.

« Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ?

– Ten... enfin, elle m'a donné cette enveloppe il y a deux jours en me disant que je devais la garder précieusement jusqu'à ce qu'elle vienne la reprendre, expliqua Jef avec une précipitation qui rendait son débit haché, presque essoufflé. Je viens juste de me dire qu'elle contenait peut-être la tune que vous cherchez.

– T'es juste qu'un gros enulé, Jef ! vitupéra Ten.

– Ce gros enulé va vous éviter un moment désagréable, mademoiselle, dit l'homme au costume gris. Il y a combien exactement ? »

Jef compta les billets avec une concentration qui barrait son front de rides profondes.

« Quatre mille neuf cent cinquante euros...

– Le compte y est presque. Je suppose que notre ami a prélevé quelques euros

pour ses faux frais. Bien, maintenant que tout est rentré dans l'ordre, il ne nous reste plus qu'à liquider cette malheureuse affaire.

– Qui est cette femme que vous m'avez ordonnée de tuer ? demanda Sahil.

– En quoi cela peut-il t'intéresser ?

– Un condamné aime bien savoir pourquoi il est exécuté... »

Il avait surtout besoin de gagner du temps pour obtenir et exploiter un éventuel relâchement de leur attention. « Ah oui, c'est vrai, notre ami est philosophe ! »

Nouvel éclat de rire général dont les échos résonnèrent un long moment sous les voûtes de l'atelier. Dans le coup d'œil furtif que Djidjo lui adressa, Sahil crut discerner de la résolution et une inébranlable confiance en lui.

« Mon épouse légitime, reprit l'homme au costume gris. Elle est devenue gênante pour, disons, mon avenir politique. »

À peine avait-il prononcé ces mots que Sahil se remémora une immense affiche tout près du square Villemin où résidaient les réfugiés afghans. Son interlocuteur y figurait en gros plan sous le sigle d'un parti politique de droite modérée. Il se présentait aux élections municipales partielles qui concernaient un arrondissement de Paris et se dérouleraient le mois prochain.

« Elle boit, elle absorbe tout un tas de substances chimiques, elle parle sans cesse, elle baise n'importe qui, elle n'est plus contrôlable ni présentable, elle me menace de chantage, et, même si elle est l'héritière d'une grande famille et que j'ai besoin d'argent, le temps est venu de nous séparer. Il faut que sa disparition ait l'air d'un accident, tu comprends ? On avait parfaitement préparé notre affaire, un meurtre crapuleux perpétré par un clandestin afghan, une riposte un peu tardive des gardes du corps, deux cadavres qui ne peuvent plus parler... Tu as tout foutu en l'air. Le problème, c'est que, maintenant, on ne peut plus te laisser courir dans la nature. » Il marqua un temps de pause avant d'ajouter : « Tes deux copines non plus. »

Jef, très pâle sous sa tignasse emmêlée, se retira de nouveau dans son refuge d'obscurité.

« C'est Méphisto qui vous servait de contact ? demanda Ten.

– Tu veux sans doute parler de ce petit sataniste ? Comme tous les camés, il a besoin de sa dose quotidienne et devient de ce fait facilement manipulable. Et puis il était prêt à tout pour monter son grand spectacle du vendredi 13. Sans nous, sans notre protection, il n'aurait eu aucune chance de le jouer au Père Lachaise.

– C'est lui qui vous a donné l'adresse du studio du 18^e ?

– Non seulement l'adresse, mais les codes d'accès. Et aussi la photo qu'il a prise de toi avec son portable et que nous avons transmise à la télévision pour réparer les conneries d'Ivan : ce crétin a tiré sur le premier corps qu'il a aperçu sans vérifier qu'il s'agissait de la bonne cible. À sa décharge, il ne pouvait pas deviner qu'il y avait quelqu'un d'autre. Une femme-flic. Belle ironie, non ? »

Djidjo lâcha soudain un flot de paroles dans une langue rocailleuse, rivant ses yeux flamboyants sur l'homme au costume gris.

« Qu'est-ce qui lui prend ?

– Je ne sais pas, elle parle dans sa langue natale, répondit Sahil. À mon avis, elle

vous lance une malédiction. »

L'homme au costume gris s'approcha de la petite Rom, les mains levées devant son visage.

« Je suis terrorisé ! On a ramassé deux de mes hommes dans le quartier du Père-Lachaise. Ils ont dit avoir été blessés par une petite tigresse. Je ne les ai pas crus, mais, maintenant que je te vois... »

Sahil vit que les sbires de leur interlocuteur avaient perdu de leur vigilance. Trois d'entre eux avaient allumé des cigarettes, les deux derniers discutaient à voix basse. Il se rendit compte que les imprécations de Djidjo n'étaient qu'une manœuvre destinée à masquer ses intentions. La main de la fillette se rapprochait lentement de l'endroit où elle avait enfoncé son pistolet sous sa jupe.

« Pardon, mille fois pardon d'avoir soutenu le décret d'expulsion des Roms, poursuit l'homme au costume gris en continuant de mimer la terreur. Je n'ai personnellement rien contre les gens du voyage, mais les médias et les électeurs réclament de l'ordre et de la fermeté. Bientôt, l'Europe ne sera plus qu'un mauvais souvenir, chacun reprendra ses billes, rentrera chez soi et fermera ses frontières. Qu'on s'en désole ou qu'on s'en réjouisse, c'est une évolution inex... »

Il se tut : la petite Rom braquait sur lui le pistolet gris qu'elle avait extirpé de ses vêtements à une vitesse sidérante. La surprise et la peur qui arrondissaient ses yeux bleu pâle n'étaient plus feintes. Elle s'avança d'un pas de manière à ce qu'il lui serve de bouclier. Sahil exploita le léger moment de flottement pour apostropher les sbires dont il avait perçu la tension soudaine en arrière-plan. « Ne bougez pas, ou elle lui fait exploser la tête ! »

Ils se figèrent. Il dégacha lui-même son flingue de la poche intérieure de sa veste, s'approcha de l'homme au costume gris, se plaça dans son dos et lui colla le canon de son arme sur le cou.

« Nous allons sortir. Il vient avec nous. Au moindre mouvement de votre part, on l'abat.

– Vous n'oserez pas tirer, souffla l'homme au costume gris.

– Les condamnés à mort n'ont plus rien à perdre, rétorqua Sahil. Vous, si. Dites à vos chiens de jeter leurs armes. » L'homme au costume gris marqua une hésitation, Sahil accentua la pression du canon sur son cou.

« Jetez vos armes, vous autres, et ne tentez rien jusqu'à nouvel ordre. »

Les hommes de main posèrent leurs pistolets devant eux avec une lenteur crispante.

« Ten, récupère les clefs, l'argent et les flingues. »

La voix ferme de Sahil tira Ten de sa stupeur. Elle se dirigea vers Jef, qui lui tendit les clefs et la liasse de billets.

« Où t'as garé la caisse ?

– À sa place habituelle... »

Elle saisit les clefs et le fric sans lui accorder un regard, puis ramassa les pistolets éparpillés et les glissa dans un sac en plastique.

« C'est bon, on peut y aller. »

Ils se dirigèrent vers la porte métallique, Sahil toujours collé à son otage, Ten le

suyant de près, Djidjo fermant la marche en surveillant du coin de l'œil les tueurs statufiés. « Lâchez-moi, je vous laisse le fric et je vous obtiendrai un passeport tout ce qu'il y a de plus légal, proposa l'homme au costume gris.

– Gardez votre salive, on sait ce que valent les promesses des hommes politiques, répliqua Sahil.

– Vous faites une sacrée erreur, mon vieux : vous ne savez pas dans quel pétrin vous vous fourrez !

– J'y suis déjà jusqu'au cou, dans votre pétrin, je cherche justement à m'en échapper... »

Ils se ruèrent sur le palier plongé dans l'obscurité. Une grosse clef était restée plantée dans la serrure de la porte métallique, que Sahil prit le temps de refermer à double tour. Ils dévalèrent un escalier en béton qui donnait, selon Ten, sur un ancien parking en sous-sol. Des éclats de voix résonnèrent au-dessus d'eux, un échange vif entre les hommes de main restés en arrière.

« La bagnole est au premier niveau », murmura Ten.

Elle guidait le petit groupe dans un dédale de couloirs ténébreux et puants. Sahil maintenait le canon de son pistolet fermement appuyé sur la nuque de l'homme au costume gris, dont il ressentait chaque contraction, chaque hésitation, chaque respiration. Ils débouchèrent sur un plateau hérissé de piliers tapis dans l'obscurité comme des spectres gris.

« Là ! » s'exclama Ten.

Elle désignait la voiture garée contre un mur, un break tellement cabossé, sale et rouillé qu'il paraissait incapable de rouler. Elle ouvrit la portière conducteur et se glissa dans l'habitacle pour déverrouiller manuellement les autres portières.

« Ne bougez pas », ordonna Sahil à son otage.

Il palpa ses vêtements de ses épaules jusqu'à ses hanches, trouva dans la poche de sa veste un téléphone portable qu'il lança contre un pilier, un porte-monnaie de cuir ouvragé, des clefs et un paquet de mouchoirs en papier. « Entrez là-dedans ! »

Il le poussa sans ménagement sur la banquette arrière et s'engouffra à ses côtés tout en lui maintenant le pistolet enfoncé dans le flanc. Djidjo s'installa sur le siège passager aux côtés de Ten. Le plancher, troué par endroits, était jonché de bouteilles vides, de cartons de nourriture, de vieux journaux, de paquets de cigarettes, de mouchoirs sales et de vieilles chaussures. La voiture toussa, renâcla, puis, après plusieurs tentatives infructueuses, le moteur finit par se lancer en hoquetant.

« Tu es sûre que cette voiture est capable de parcourir plus de 200 mètres ? demanda Sahil.

– Même si elle a plus de 400 000 bornes dans les pattes, elle m'a encore jamais lâchée », répondit Ten.

Elle se dirigea au ralenti vers la sortie du parking indiquée par des panneaux à demi effacés. Les faisceaux des phares débusquèrent dans les recoins les formes claires et tourmentées d'épaves dépourvues de roues et de portes. La voiture grinçait et vibrait de toutes parts, les ventilateurs diffusaient une odeur âpre

d'huile. Djidjo ne cessait de se retourner pour observer l'homme au costume gris. Sahil n'avait encore jamais vu une telle colère dans les grands yeux couleur ambre de la petite Rom.

« Vos gardes du corps sont des incapables, déclara-t-il au moment où Ten engageait la voiture sur la rampe de sortie. Ils n'ont même pas songé à nous fouiller.

– Que veux-tu ? La compétence se perd dans tous les domaines.

– Ils sont russes, n'est-ce pas ? »

Un sourire amer étira les lèvres de l'homme au costume gris.

« Mes alliés naturels, répondit-il au bout d'un moment.

– Pourquoi naturels ?

– Mes origines. Même si mon nom ne le laisse pas deviner, je suis d'origine russe. Ukrainienne plus exactement, mais je préfère dire russe, les gens ne font pas la différence. Un descendant d'émigré. Comme toi. Comme elle.

– Des alliés encombrants, je suppose...

– Utiles, mais, effectivement, pas toujours faciles à contrôler. L'âme slave, tu comprends... »

Une barrière métallique fermait la rampe qui débouchait en pente raide sur une ruelle pavée.

« Tu peux aller l'ouvrir ? demanda Ten à Djidjo. Y a juste à la pousser. »

La fillette descendit, contourna la voiture et fit pivoter la barrière sans aucune difficulté.

« Parlant d'alliés, tu as une garde du corps plutôt surprenante, reprit l'homme au costume gris.

– Efficace, elle, en tout cas... »

Djidjo revint s'asseoir sur le siège passager, Ten démarra et se dirigea vers la droite de la ruelle. La pluie s'était remise à tomber, drue, cogneuse. Les essuie-glaces, patauds, couinaient et peinaient à nettoyer le pare-brise. « Vous comptez m'emmener loin comme ça ? demanda l'homme au costume gris dont le sourire masquait mal la contrariété. Je n'ai pas prévenu ma famille, ils vont s'inquiéter... » Sahil lui planta sèchement le canon de son arme dans le ventre.

« Comme vous êtes notre sauf-conduit, vous venez avec nous jusqu'au bout.

– Comment refuser une invitation aussi aimable ? J'ai l'impression que la nuit sera longue... »

« Vous avez vraiment une sale conception de la politique ! » lança Ten avec une moue.

Elle roulait presque au ralenti, d'abord parce que le moteur ne semblait pas en mesure de répondre à ses accélérations, ensuite parce qu'elle ne distinguait pas grand-chose par le pare-brise brouillé. Des trombes balayaient le périphérique pratiquement désert. Les essuie-glaces fonctionnaient au ralenti et donnaient l'impression qu'ils pouvaient s'arrêter à tout moment.

« Je n'ai aucune leçon à recevoir d'une disciple de Satan, répondit l'homme au costume gris.

– Comment vous savez ça ?

– Je sais tout de vous et de votre petit mouvement.

– Je vois pas en quoi les satanistes peuvent vous intéresser.

– Une alliance naturelle, comme avec les Russes... » Il précisa après avoir fixé les yeux étonnés de Ten dans le rétroviseur. « Entre gens qui ont vendu leur âme au diable, on se comprend.

– Nous, c'est seulement une façon de vivre. Un jeu.

– La politique aussi est un jeu. Un jeu dont un pays tout entier est l'échiquier. Je compte bien renverser un jour le roi. J'ai besoin de pions pour y arriver, de chevaux, de fous, de tours. J'ai décidé récemment de sacrifier la reine. » Il se tourna vers Sahil. « La seule différence avec les échecs, c'est que les pièces ne font pas toujours ce qu'on leur demande.

– Elles peuvent même se retourner contre vous, intervint Sahil. Vos alliés d'un jour peuvent devenir vos pires ennemis. »

L'homme au costume gris renversa la tête en arrière pour émettre un rire aux accents aigus, blessants.

« Vous, les Afghans, vous êtes bien placés pour le savoir ! Un bon joueur a toujours plusieurs coups d'avance.

– Vous venez juste de dire que vous ne maîtrisiez pas les réactions de certaines pièces... »

L'homme au costume gris se déplaça de quelques centimètres sur la banquette arrière.

« Pas la peine de m'enfoncer ton truc dans la peau, je ne vais pas sauter en marche. »

La voiture venait d'entrer dans un tunnel et roulait maintenant à l'abri de la pluie. Les gémissements des essuie-glaces dominaient le ronronnement du moteur. L'odeur d'huile surchauffée devint écœurante, oppressante. Djidjo se retourna et

ficha son regard dans celui de l'homme au costume gris.

« O Beng !

– C'est quoi, ça ?

– O Beng, c'est le mal dans sa tradition, expliqua Sahil. Pour elle, vous incarnez le mal. »

L'homme au costume gris haussa les épaules.

« Je suppose qu'elle pourrait dire la même chose de la plupart des hommes politiques de France et d'ailleurs. On ne fait pas de bonne politique avec de bons sentiments. Chaque fois que des idéalistes sont venus au pouvoir, ça s'est terminé en catastrophe, en génocide. La corruption, au moins, protège des désillusions.

– J'ai quand même du mal à comprendre qu'un homme ambitieux de votre genre accepte de se compromettre avec des membres de la mafia russe.

– Tu veux dire que je manque de discrétion ? C'est un risque à prendre : mes alliés refusent d'obéir aux intermédiaires.

– En clair, ils vous tiennent par les...

– Couilles ? Ils le croient en tout cas. Tant qu'ils en sont persuadés, ils acceptent de me rendre service. Je me débarrasserai d'eux le moment venu. »

Un 4X4 roulant à tombeau ouvert les dépassa et se rabattit avec une telle soudaineté qu'il projeta une énorme gerbe d'eau sur le pare-brise et que Ten dut donner un violent coup de frein. Le break partit en dérapage et ne retrouva sa stabilité qu'au bout d'une trentaine de mètres.

« Quel con !

– Votre poubelle roulante devrait être à la casse depuis longtemps, lança l'homme au costume gris.

– J'ai pas les moyens de m'en payer une autre...

– Ce n'est pas Satan qui va vous les donner !

– Vous croyez peut-être que je les aurais avec un petit boulot de merde ! »

La pluie et la nuit absorbèrent rapidement les feux arrière et le sillage du 4 X 4.

« Il n'y a pas que des petits boulots de merde dans la vie.

– Sûr, j'aurais dû me lancer dans la politique, c'est aussi un boulot de merde, mais au moins, ça paie.

– Détrompez-vous : il existe de bien meilleures façons de gagner de l'argent.

– Pourquoi vous faites de la politique, alors ? »

L'homme au costume gris eut un sourire las.

« Mon côté humaniste... Plus sérieusement, comme je vous le disais tout à l'heure, c'est un jeu, un jeu excitant, et je suis joueur. Et puis, je suppose que c'est une forme d'hommage à mon grand-père. Il a réussi à se faire une place en France sans un sou et sans parler un traître mot de français. Le petit-fils de l'émigrant ukrainien président du pays dans lequel il a échoué, avouez que c'est une histoire à faire pleurer dans les chaumières.

– On en sait assez sur vous pour vous foutre en l'air, vous et votre joli projet ! » objecta Ten d'un ton agressif. L'homme au costume gris jeta un coup d'œil par la vitre arrière. Le périphérique n'était qu'un immense trou noir battu par la pluie.

« Qui vous croira ? reprit-il. Qui croira trois paumés comme vous ? Une sataniste,

un clandestin afghan et une gamine rom ! Il n'y a qu'une façon de m'arrêter : me tuer. Et vous ne me tuerez pas, vous êtes prisonniers de vos principes.

– Si personne nous croit et qu'on n'est pas une menace pour vous, pourquoi vouloir nous éliminer alors ?

– Simple principe de précaution. Comme le dit notre philosophe, les pièces humaines ne sont pas toujours contrôlables.

– On n'est pas les pièces d'un jeu, putain !

– Il arrive parfois qu'on soit au mauvais endroit au mauvais moment. Comme les hommes qu'on envoie au front sans leur demander leur avis. Ce n'est pas ton ami afghan qui me contredira.

– Les mecs comme vous, ça me débecte !

– Bah, je ne suis pas pire que ton copain Méphisto. » Il désigna Sahil d'un mouvement de tête. « Pas pire que lui non plus : il a, lui aussi, du sang sur les mains.

– Il avait pas le choix !

– Une excuse de faible : on a toujours le choix. »

Sahil rejeta d'abord violemment cette idée : il n'avait jamais eu le choix. La nécessité l'avait poussé à quitter son village, à s'engager dans l'armée régulière afghane, à participer aux missions de nettoyage dans les régions contrôlées par les talibans, il n'avait pris aucune initiative, il avait obéi aux ordres...

Le destin.

En creusant la question, il dut reconnaître que l'homme au costume gris n'avait pas tout à fait tort, qu'il avait toujours eu l'entière responsabilité de ses actes, que personne ne l'avait obligé à presser la détente de sa kalachnikov dans certaines circonstances, qu'il aurait pu épargner des vies, qu'il aurait dû s'interposer entre les soldats de la coalition et les civils sans défense, qu'il avait eu la possibilité à maintes reprises de désertre, qu'à chaque instant se présentaient des embranchements, de nouvelles routes. Il prit conscience de la pression de son index sur la détente de son pistolet. La vie ne tenait qu'à l'infime déplacement d'un doigt sur une pièce métallique.

« Cet enculé de Jef n'a pas refait le plein, maugréa Ten. Va falloir qu'on s'arrête à la première station. On suivra la N1 jusqu'à Sarcelles puis on prendra sur l'A16 jusqu'à Calais. Là-bas, on essaiera de trouver une filière pour que tu puisses passer en Angleterre, Sahil.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, intervint l'homme au costume gris. L'Angleterre n'acceptera pas longtemps l'immigration sauvage. À mon avis, ses lois ne vont pas tarder à être modifiées. Les Anglais feront bientôt comme les petits copains européens : ils expulseront leurs clandestins.

– Peut-être, mais c'est pour l'instant la seule solution. » Ils sortirent du périphérique Porte de la Chapelle et prirent l'A1 jusqu'à Saint-Denis. Ten, qui avait passé plusieurs années dans le coin, quitta l'autoroute à hauteur d'Aubervilliers et se dirigea sans la moindre hésitation sur les routes qui reliaient les banlieues entre elles. Elle fit un petit détour parce qu'elle connaissait dans les environs une station ouverte jour et nuit, mais, après avoir longé des barres

d'immeubles cernées par la pluie et l'obscurité, ils arrivèrent devant une aire désolée où se dressaient les vestiges d'un bâtiment entièrement tagué.

« Putain de merde, elle a été fermée ! s'exclama-t-elle en amorçant son demi-tour. Le voyant d'essence reste allumé en permanence. On peut tomber en panne à tout moment. » Ils traversèrent au ralenti la banlieue endormie. Djidjo désigna l'enseigne d'un hypermarché dont la station fonctionnait 24 heures sur 24.

« J'ai pas de carte bancaire », soupira Ten. Elle fixa l'homme au costume gris par le rétroviseur. « Peut-être que vous accepteriez de nous refiler la vôtre ?

– Je vous rendrais volontiers ce petit service, mais je n'ai pas ma carte bancaire sur moi.

– Vérifie dans son portefeuille, Sahil. »

Sahil tendit la main.

« Ne m'obligez pas à être désagréable, donnez-le moi. » L'homme au costume gris hocha la tête, plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et en retira un portefeuille de cuir noir. Sahil l'ouvrit et vérifia rapidement les nombreuses cartes enfoncées dans leurs compartiments.

« Il dit la vérité, il n'a pas de carte bancaire.

– Eh oui, il arrive que les hommes politiques disent la vérité, ricana l'homme au costume gris.

– Merde, reste plus qu'à rejoindre l'A16 et espérer trouver rapidement une station ouverte. »

Ils traversèrent Pierrefitte-sur-Seine et Garges-lès-Gonesse, puis, à Groslay, ils s'engagèrent sur l'A16. Leur lenteur valut à Ten quelques coups de klaxon et plusieurs gestes obscènes.

« Allez tous vous faire foutre, bande d'enculés ! »

Elle était chrétienne, mangeuse de porc, elle s'était montrée nue devant d'autres hommes, elle n'avait pas toujours bon caractère, elle jurait pire qu'un chamelier, elle n'était certainement pas vierge, mais Sahil ne cherchait plus à lutter contre les sentiments qui le poussaient vers Ten. On ne pouvait offenser Dieu en aimant une femme comme elle.

« De l'essence, là-bas ! » cria Djidjo.

– Hé, mais c'est que ça parle français ! » gloussa l'homme au costume gris.

L'enseigne rouge et blanche peinait à briller dans les ténèbres hantées par la pluie de plus en plus épaisse. La station était pratiquement déserte, on ne distinguait qu'une seule voiture entre les pompes alignées.

« Ouf, ça commençait à craindre ! » s'exclama Ten.

Elle fit le plein de diesel et revint s'installer devant le volant. Une forte bouffée de gasoil s'invita en même temps qu'elle dans l'habitacle.

« Je sais pas vous, mais moi je crève la dalle. Je vais acheter des sandwichs. Vous en voulez ? »

Sahil prit conscience qu'il mourait également de faim. Et qu'il mourrait d'envie de fumer.

« Au fromage pour moi.

– Pour moi aussi », dit Djidjo.

Ten se tourna vers l'homme au costume gris avant de tourner la clef de contact.

« Et vous ? Vous voulez quelque chose ? »

– Vous n'allez sûrement pas trouver ici ce que je veux exactement !

– C'est jamais simple avec vous, hein... »

Elle se gara sur le parking, préleva deux billets de cinquante euros dans la liasse et, pourchassée par la pluie, s'engouffra dans la boutique. Djidjo baissa la vitre de la portière passager et alluma une cigarette avant de tendre le paquet et le briquet à Sahil. L'homme au costume gris s'agita sur la banquette.

« On est précoce chez les Roms, marmonna-t-il. J'en veux bien une également.

– Vous fumez ? »

– Jamais devant un potentiel électeur, ce qui n'est pas votre cas. »

Sahil alluma deux cigarettes tout en gardant le pistolet pointé sur le ventre de son voisin et lui en donna une. Ils fumèrent quelques instants en silence. Une grosse berline noire vint se garer au ralenti une dizaine de mètres plus loin. Ses phares blancs ondoyèrent sur les flaques d'eau du parking vide. Sahil perçut la tension, infime mais perceptible, de l'homme au costume gris. Les probabilités étaient pourtant quasi nulles que ses sbires aient retrouvé leur piste. Si une voiture les avait suivis, il aurait immanquablement repéré ses phares. Djidjo continuait de tirer sur sa cigarette tout en gardant l'œil rivé sur le parking.

« Quel temps pourri ! soupira l'homme au costume gris en rejetant une longue guirlande de fumée. Enfin, c'est un temps de circonstances. Un temps de vendredi 13. Vous êtes superstitieux, en Afghanistan ? »

Deux hommes descendirent de la berline et filèrent en direction de la boutique. Sahil ne parvint pas à les distinguer. Il les vit, par la vitrine embuée, s'immobiliser devant le kiosque à journaux. Ten récupéra sa monnaie et, sac plastique en main, s'écarta de la caisse. Au moment où elle passait devant eux, les deux hommes s'approchèrent d'elle, lui murmurèrent quelques mots à l'oreille, l'entraînèrent dehors et la forcèrent à les suivre jusqu'à la berline. Elle lança au passage un regard affolé à Sahil, qui murmura un juron en afghan.

« Je crois bien que la partie est en train de s'équilibrer, murmura l'homme au costume gris d'une voix étrangement douce après que les deux hommes eurent forcé Ten à se glisser dans l'habitacle de la berline. On vient de capturer votre reine.

– Comment ont-ils pu nous retrouver ? souffla Sahil.

– Vous pensiez vraiment que vous effaciez ma trace en jetant mon téléphone portable ? »

Sahil examina la veste de l'homme au costume gris. La réponse s'était imposée d'elle-même : les soldats alliés cousaient des balises GPS dans le tissu de leurs treillis avant certaines opérations commandos. Il n'aurait jamais pensé que des civils puissent utiliser ce genre de technologie.

« Vous avez une balise GPS dans vos vêtements ? »

L'homme au costume gris hocha la tête avec un sourire. « Étonnants, les progrès de la miniaturisation. » Son index se posa sur l'un des boutons de sa veste. « Un simple bouton, et on peut vous localiser pratiquement n'importe où sur cette

terre. J'avoue que je n'étais pas trop d'accord lorsque mes alliés m'ont proposé ce système. Je le considérais, et le considère toujours, comme un fil à la patte. Mais il s'est révélé bien utile dans les circonstances. J'ai eu seulement peur que le mauvais temps ne perturbe les satellites. »

Sahil lui enfonça sèchement le canon de son arme dans les côtes.

« Il vaut mieux pour vous qu'il n'arrive rien à Ten.

– Inutile de me brutaliser. Il ne lui arrivera rien si tu me relâches.

– Demandez leur de la relâcher d'abord.

– Tu as une fâcheuse tendance à me prendre pour un crétin, mon ami. On va procéder à un échange en bonne et due forme. » Il écrasa sa cigarette du talon sur le plancher de la voiture, puis désigna Djidjo d'un mouvement de tête. « Elle va nous servir de messagère.

– Laissez-la en dehors de ça !

– Il va pourtant falloir que nous communiquions, et comme je n'ai plus de portable, et toi non plus, je suppose... »

Sahil interrogea du regard la fillette, qui, d'une pichenette, jeta sa cigarette par la vitre avant d'acquiescer d'un hochement de tête.

« Voilà ce que je te propose, reprit l'homme au costume gris. On l'envoie dire à mes hommes qu'on procède à l'échange au signal convenu.

– Quel signal ?

– Un mouchoir ou un bout de tissu agité par la vitre, par exemple. À ce moment-là, nous sortons tous les deux en même temps, ton amie et moi, et chacun rentre tranquillement chez soi. Qu'en penses-tu ?

– Qu'est-ce qui me prouve que vous nous ficherez la paix ensuite ?

– Quelque chose qu'on pourrait appeler l'équilibre de la terreur. Vous êtes armés, nous sommes armés. Partie nulle. À moins que tu ne proposes une meilleure solution... »

Sahil resta un petit moment près de la vitre entrouverte, offrant son visage aux gouttes de pluie. Il n'avait pas le choix. Hors de question de laisser Ten aux mains de ces tueurs, même si, contrairement à ce qu'il affirmait, son vis-à-vis ne se satisferait sûrement pas d'une partie nulle. « Djidjo, tu veux bien aller leur proposer l'échange ? »

La portière de la berline s'ouvrit quelques secondes après que Djidjo, détrempée bien qu'elle ne fût pas restée très longtemps sous la pluie, eut agité un mouchoir blanc par la portière. Ten apparut, se déplia et, tenant toujours son sac en plastique, esquissa quelques pas vacillants. Sahil hésita à libérer son otage, conscient de sacrifier son seul atout dans la partie dangereuse qui se jouait sur ce parking livré aux trombes.

« À mon tour, déclara l'homme au costume gris. Ils la tiennent en joue, ils tireront sans le moindre état d'âme si tu ne me laisses pas partir maintenant. »

D'un signe de tête, Sahil lui indiqua qu'il pouvait s'en aller. « N'oubliez pas que je vous tiens aussi en joue. »

L'homme au costume gris se retourna, la main sur la poignée de la portière.

« Ne t'avais-je pas promis que la nuit serait longue ? »

Son calme affecté masquait mal sa tension intérieure. Il descendit et prit le temps de défroisser ses vêtements avant de marcher d'un pas assuré vers la berline noire. Ten et lui se croisèrent sans se regarder. Sahil et Djidjo le maintinrent dans leur ligne de mire jusqu'à ce qu'il ait disparu et que la jeune femme se soit installée au volant du break.

« Ça va ? »

– Les enculés de leur race ! vitupéra Ten. Ils m'ont foutu une de ces trouilles !

– Tu peux conduire ?

– Et comment ! J'ai hâte de me tirer d'ici. »

Elle démarra et enclencha la première. Sahil ne quitta pas la berline des yeux jusqu'à ce que la nuit l'eût absorbée.

Ils s'engagèrent sur l'A16 et roulèrent une petite heure sans dire un mot. Puis, Djidjo se plaignant de la faim, ils s'arrêtèrent entre Beauvais et Amiens sur une aire de repos pour manger les sandwichs achetés par Ten. La pluie dégringolait des cieux éventrés avec une puissance qui ne faiblissait pas, comme si quelqu'un, là-haut, avait ouvert en grand les vannes pour noyer la terre et ses habitants.

« Comment ces connards ont pu nous retrouver ? demanda Ten après avoir bu une gorgée de soda au goulot de la bouteille.

– Il avait une balise GPS dans ses vêtements.

– De vrais psychos, ces mecs ! Ils se sont amusés à me passer une lame de couteau sur le cou et le haut des seins. J'ai cru qu'ils allaient me découper en petits morceaux.

– Eux, ils ne sont pas en train de jouer un spectacle.

– Tu crois qu'ils vont nous lâcher la grappe, maintenant ? »

Sahil acheva de mâcher sa bouchée de sandwich au goût indéfinissable.

« J'aimerais bien le croire... »

Les arbres secoués par le vent s'agitaient comme des spectres implorants. L'endroit paraissait isolé, coupé du reste du monde.

« Il peuvent plus nous localiser, de toute façon... »

À peine Ten avait-elle prononcé ces mots que les faisceaux mouvants de phares apparurent à l'entrée de l'aire de repos. Djidjo cessa de mâcher et se figea, le nez en l'air. Sahil fouilla rapidement l'intérieur de la voiture du regard. Il remarqua, à la lumière chétive du plafonnier, une tache sombre dans l'interstice entre le siège et le dossier de la banquette. Il s'aperçut, en la palpant du bout des doigts, qu'il s'agissait d'un objet dur.

Un bouton.

Il s'en empara, l'examina rapidement et le jeta par la vitre entrouverte.

« Qu'est-ce que tu fous ? s'étonna Ten.

– Démarre !

– Pourquoi ? Qu'est-ce que... »

Les phares se rapprochaient rapidement d'eux.

« Il avait laissé sa balise dans la voiture, expliqua Sahil. Ils nous ont suivis. Démarre et roule feux éteints.

– Putain ! »

Ten se lança sur le macadam en appuyant de toutes ses forces sur la pédale d'accélérateur. Les geignements du moteur et les grincements de la carcasse métallique dominèrent les sifflements du vent et le crépitement de la pluie. « Je vois que dalle avec cette putain de flotte !

– N'allume pas tout de suite. »

Sahil avait déverrouillé le cran de sureté de son pistolet et s'était retourné pour surveiller les phares du véhicule qui se rapprochaient en transperçant les hachures obliques de la pluie. Djidjo avait elle aussi lâché son sandwich pour reprendre son arme.

« Elle avance pas, cette putain de caisse ! » glapit Ten. Sahil aperçut d'autres phares en arrière-plan.

« J'ai l'impression qu'ils sont plusieurs à nous suivre. » Ten s'engagea dans l'étroite bretelle qui donnait sur l'autoroute. Le premier véhicule gagnait inexorablement du terrain sur eux. La lumière de ses phares s'échouait maintenant dans l'habitacle du break dont les suspensions fatiguées rendaient la tenue de route aléatoire.

« On pourra jamais les semer ! » gémit Ten.

Le break prit un peu de vitesse sur l'autoroute. Un camion lancé à vive allure donna un coup de klaxon strident et les dépassa en les ensevelissant sous un véritable mur d'eau. « Tu peux allumer tes phares, Ten, on est repérés de toute façon. »

Ils parcoururent plusieurs kilomètres avec les deux véhicules poursuivants calés dans leur sillage. Ten avait rapproché son visage du pare-brise par-dessus le volant

pour essayer de distinguer la route à travers la vitre embuée et brouillée.

« Putain de vendredi 13, je m'en souviendrai », marmonna-t-elle sans desserrer les lèvres.

Sahil se remémora des scènes semblables sur les routes sinueuses et enneigées des montagnes afghanes. Il se trouvait à chaque fois dans la jeep ou le camion qui pourchassait une antique guimbarde ou un pick-up bourré de rebelles. Il savait désormais ce que ressentaient les talibans traqués par un ennemi supérieur en nombre et en armement : une impression d'animaux sans défense chassés par une horde de prédateurs. Les courses-poursuites s'étaient souvent achevées de façon tragique, le véhicule des fuyards finissant par basculer dans le ravin par-dessus un parapet de pierres. Ou bien fracassé contre une paroi rocheuse. Les soldats venaient tranquillement et froidement achever les survivants d'une rafale de fusil d'assaut. Il avait fait partie des exécuteurs pour lesquels la vie donnée par Dieu n'avait plus aucune valeur.

Ils étaient tous les trois des témoins encombrants et, contrairement à ce qu'il avait affirmé, l'homme au costume gris n'avait pas l'intention de les épargner. Sahil jeta un regard en coin à Djidjo. Aucune frayeur dans les yeux de la fillette. Elle marchait sans peur sur son chemin, persuadée qu'elle était sous la protection d'O Del et que personne ne pourrait lui prendre la vie. Le visage coincé entre l'appuie-tête et la vitre, elle surveillait la progression des voitures suiveuses. Une guerrière farouche, prête à se battre, comme les filles et les femmes de son pays. Sahil regretta d'avoir épousé la cause des occupants et de leurs valets, même s'il n'avait jamais porté dans son cœur les fondamentalistes et leurs pratiques d'un autre âge. Bien sûr, il s'était engagé dans le seul but de toucher une solde, pas parce qu'il approuvait les Américains et leurs alliés, mais ils l'avaient obligé à tuer des hommes, des femmes et des enfants de son peuple, il avait perdu son honneur, il était devenu un apatride, un être sans nom, sans ami, sans passé, sans avenir. Djidjo et Ten étaient sa seule famille désormais. La première voiture suiveuse amorça une manœuvre de dépassement.

« Tu peux accélérer, Ten ?

– Je suis déjà à fond ! cria-t-elle. Le moteur va finir par nous claquer entre les doigts !

– D'accord. Fais exactement ce que je te dis. »

Le véhicule des poursuivants, un 4 X 4 clair, se porta à leur hauteur. La vitre de la portière arrière s'abaissa et un homme aux cheveux d'un blond presque blanc apparut, pointant sur eux un fusil d'assaut.

« Freine ! » hurla Sahil.

Ten appuya de tout son poids sur la pédale de frein juste une demi-seconde avant que l'autre n'ouvre le tir. Les balles percutèrent la tôle de l'aile avant gauche du break en soulevant une nuée d'étincelles.

« Putain de putain de putain ! » gémit Ten.

Sahil abaissa la vitre arrière, passa l'épaule par l'ouverture et tenta de viser malgré les secousses. Il ne restait probablement pas beaucoup de munitions dans le chargeur. Il tira sur l'un des pneus du 4 X 4. Sa balle se perdit dans le vide. Il

retira son bras et revint s'asseoir sur la banquette. La pluie et les projections avaient trempé sa chevelure et la manche de sa veste. Le 4 X 4 accéléra et augmenta rapidement l'intervalle pour se mettre hors de portée. Sahil ne repéra pas le deuxième véhicule au milieu de la procession serrée de phares qui enluminaient l'autoroute. Les poursuivants n'attaqueraient pas tant que la voie ne serait pas dégagée. Ils ne disposaient plus de balise désormais, il fallait exploiter le mauvais temps et l'obscurité pour les semer.

« Qu'est-ce que je fais ? » demanda Ten.

Sahil avisa un panneau qui indiquait la sortie Amiens Sud à 10 kilomètres.

« Essaie d'atteindre cette sortie. Et de t'y engager au dernier moment. »

Le 4 X 4 allait probablement se garer un peu plus loin sur une aire de secours et guetter leur passage.

« C'est moi qui tire la prochaine fois, affirma Djidjo. Moi, je te jure, je les raterai pas ! »

Il lui sourit, comme il se serait amusé de la forfanterie d'une petite sœur tout en sachant qu'elle avait les capacités de tenir ses promesses.

La deuxième offensive se produisit à 5 kilomètres de la sortie. Le 4 X 4 surgit derrière eux bien que Sahil, qui surveillait en permanence le côté de la route, ne l'eût pas repéré. Sans doute s'était-il planqué tous feux éteints dans l'un de ces dégagements réservés aux personnels d'entretien ou aux gendarmes. Il ne resta pas dans leur sillage, ils accéléra l'allure et se porta rapidement à leur hauteur. Sahil glissa son pistolet par l'entrebâillement. « Continue de rouler à la même vitesse ! » hurla-t-il à Ten. Il ouvrit le feu sur la vitre arrière du 4 X 4. La balle atteignit sa cible, mais ne laissa qu'un faible impact sur le matériau noir.

« Merde, le vitrage est blindé !

– Qu'est-ce que je fais ? cria Ten.

– Quand je te le dirai, tu freineras et passeras sur l'autre voie.

– On va se viander putain ! »

Le 4 X 4 se rapprocha subitement d'eux et les percuta, pas très violemment mais suffisamment pour les entraîner dans un long travers. Le break acheva sa course perpendiculaire à la route et glissa encore une cinquantaine de mètres sur le revêtement recouvert d'une nappe d'eau. Djidjo, ballottée, projetée contre le tableau de bord, lâcha une suite de sons suraigus. Les tentatives de Ten pour redresser la voiture ne servirent à rien. Son dérapage s'acheva dans un fracas de tôle froissée contre la barrière métallique centrale. La tête de Sahil heurta quelque chose de dur. Il lui sembla recevoir une décharge électrique au-dessus de l'œil, puis des flocons chauds lui caressèrent la tempe et la joue. Du sang, il s'en rendit compte au bout de quelques secondes. Son arcade sourcilière s'était ouverte dans le choc. Le break parcourut encore une vingtaine de mètres avant de s'immobiliser contre la barrière de sécurité. Le moteur finit par caler à l'issue d'une série de hoquets.

Sahil posa sa paume sur la blessure à son arcade. Ten ne bougeait plus, la tête posée sur le volant.

« Ten ? »

Aucune réponse. Il se pencha par-dessus le siège avant, saisit la jeune femme par l'épaule et la tira vers le siège. Elle s'affaissa avec la douceur d'une feuille morte sur le côté. Djidjo l'esquiva au dernier moment en se reculant contre la portière. Sahil se glissa entre les deux sièges et chercha la jugulaire de Ten. Il ne discerna d'abord aucun battement sur la pulpe de son pouce et de son index, crut qu'elle était morte, puis, déplaçant légèrement les doigts, il perçut enfin son pouls, rapide et léger, presque imperceptible, un moineau sur le point de crever de faim ou de froid.

« Elle est morte ? demanda Djidjo.

— Non. Passe derrière. Je vais la mettre à ta place et prendre le volant. »

Djidjo escalada le dossier, se glissa à l'arrière et s'accroupit sur la banquette, le pistolet à hauteur du visage, le regard vissé sur l'autoroute. Sahil poussa le corps inerte de Ten sur le siège passager. Le plus difficile fut de passer son bassin et ses jambes par-dessus la boîte de vitesse.

« Ils reviennent », murmura Djidjo.

Elle désignait les feux de recul du 4X4 qui se rapprochait en marche arrière en longeant la barrière métallique. Sahil enroula la ceinture de sécurité autour du corps de Ten, puis il débraya et tourna la clef de contact. Le moteur refusa de se lancer.

« Ils arrivent ! » hurla Djidjo.

Un semi-remorque les frôla en semant une haute vague et un interminable mugissement dans son sillage. Sahil lança un coup d'œil derrière lui. Le 4 X 4 accélérât pour percuter le break, tourné dans le mauvais sens sur la voie de gauche, et le tasser contre la barrière métallique. Il insista, au risque de noyer le moteur, obtint quelques hoquets, puis, alors que le 4 X 4 se trouvait à moins de 30 mètres, parvint à démarrer. Il enfonça la pédale d'accélérateur pour ne pas caler, passa la marche arrière et, maîtrisant les ruades de panique qui lui tambourinaient le ventre, attendit que leurs poursuivants soient à moins de 10 mètres pour débrayer. Il pria pour qu'aucun autre véhicule ne les percute au moment où il s'écartait de la barrière dans un crissement prolongé. Le 4 X 4 lancé à pleine vitesse n'eut pas le temps de modifier sa trajectoire pour les harponner et fila comme un vaisseau fantôme au milieu des gerbes d'eau. Sahil passa la première avant même d'avoir achevé son dérapage. Une voiture surgissant sur la voie de droite les évita au prix d'un violent écart et d'un coup de klaxon tonitruant. La boîte de vitesse grinça de façon sinistre, mais le break, secoué comme un arbre en pleine tempête, réussit à briser sa dérive et à repartir vers l'avant.

Sahil poussa la guimbarde de Ten dans ses derniers retranchements. Il craignit qu'un chicot de l'aile avant droite défoncée ne provoque l'éclatement du pneu. Il enclencha la quatrième seulement lorsque le moteur émit un miaulement lancinant. La boîte ne disposait pas d'un cinquième rapport. Il ne voyait pas grande chose devant lui. Les essuie-glaces balayaient le pare-brise avec une lenteur crispante. Le sang s'écoulait en abondance de sa blessure et lui dégoulinait dans l'œil droit. La nuit et la pluie avalaient déjà les feux arrière du

véhicule qui les avait évités. Il redressa le rétroviseur et croisa les yeux de Djidjo, astres brillants sur un fond de ciel sombre.

« Tu les vois ? »

Elle se retourna et resta un petit moment aux aguets avant de dire :

« Ils sont pas loin. »

Les phares éclairèrent furtivement le panneau : sortie Amiens Sud 1 kilomètre. La carcasse du break vibrait et grinçait comme sur un bateau disloqué par les vagues. Ten gémit et bougea un bras. Sahil espéra qu'elle ne souffrait pas d'un traumatisme crânien. Il coupa les feux environ 500 mètres avant la sortie. Des lumières grossirent dans le rétro extérieur, précédant de quelques secondes l'apparition de la berline noire.

« Voilà les autres ! » rugit-il.

Djidjo se précipita près de la portière arrière gauche avant même qu'il n'eût fini sa phrase, abaissa la vitre, glissa son pistolet par l'ouverture et pressa aussitôt la détente. Elle manqua sa cible et poussa un juron. Une balle tirée depuis la berline fit voler en éclats la vitre arrière. La fillette partit en arrière en se tenant le visage à deux mains. Sahil craignit qu'elle n'eût été touchée par le tir, puis il la vit se redresser, les joues et le front criblés d'éclats de verre, et riposter au jugé. Elle eut tout juste le temps de se baisser pour esquiver la rafale suivante qui fracassa la vitre opposée et la lunette arrière. Un air chargé d'humidité s'engouffra dans l'habitacle. Sahil se pencha par réflexe bien que le tireur eût manifestement choisi Djidjo comme cible prioritaire. Il entendit les aboiements rauques du pistolet de la petite Rom. Profita d'une relative accalmie pour se redresser et regarder la route : il longeait la voie de dégagement qui donnait sur la sortie. La berline restait à leur hauteur sur la voie de gauche. Il entrevit des mouvements par la vitre arrière entrouverte. Comprit que le tireur avait été touché par Djidjo et quelqu'un d'autre était en train de prendre sa place.

« Arrose les, Djidjo ! »

La fillette acquiesça d'un mouvement de tête et tendit de nouveau le bras. Son pistolet cracha encore trois fois avant de se taire.

« Plus de balles ! »

Ils approchaient de la sortie. Sahil feignit de foncer tout droit, puis, au dernier moment, il donna un violent coup de volant sur la droite. Le break escalada le petit terreplein qui séparait l'autoroute de la voie de dégagement. Pris au dépourvu par la manœuvre, le conducteur de la berline noire n'eut pas le temps de se rabattre.

Djidjo poussa un cri de triomphe.

Ils se dirigèrent au ralenti vers la barrière de péage dont les lumières ne parvenaient pas à percer l'obscurité et la pluie. Sahil essuya d'un revers de main le sang ruisselant sur sa tempe et sa joue.

« Faut qu'on paie. Tu sais où sont le ticket et l'argent ? » La fillette se pencha entre les deux sièges, se releva en brandissant le ticket et la liasse de billets, puis désigna Ten d'un mouvement de tête.

« Le mal est sur elle.

– Tu veux dire quoi ?

– Il cherche à l’emporter. »

Un bloc de glace enserra la poitrine de Sahl.

« Il y a un moyen de l’en empêcher ? »

Djidjo haussa les épaules.

« Seule Jofranka pourrait le dire si elle était là. »

« Il faudrait aller aux urgences... »

Ils avaient enfilé les routes au hasard pour brouiller leur piste. Recroquevillée sur le siège passager, Ten poussait des gémissements sourds et continus.

Sahil hésitait à pousser jusqu'à l'hôpital d'Amiens : le tourbillon des complications administratives risquait de l'engloutir et de le conduire tout droit dans un charter à destination de Kaboul. Ils erraient dans une zone industrielle sinistre, battue par une pluie torrentielle et un vent violent. L'eau recouvrait en partie les routes parsemées de nids de poule.

« On ne va tout de même retourner voir Jofranka ! »

Il prit conscience, après avoir prononcé ces mots, qu'il reconnaissait implicitement le pouvoir de la guérisseuse rom. La gêne occasionnée par une entorse durait d'habitude deux ou trois semaines, et il ne ressentait plus la moindre douleur à sa cheville. Il avait noué un bandage de fortune sur son arcade sourcilière. L'équipage qu'il formait avec Djidjo et Ten, leur voiture cabossée à laquelle il manquait trois vitres, leurs vêtements maculés de sang et leurs blessures attireraient inmanquablement l'attention sur eux. Il doutait que le permis de séjour provisoire suffît à contenter les flics en cas de contrôle. Djidjo avait également besoin d'être soignée : les éclats de vitre avait provoqué de multiples égratignures sur son visage. Par chance, ses yeux n'avaient pas été touchés. « Elle a dû cogner sur le tableau de bord », murmura Sahil en désignant le corps de Ten. Il ne pouvait pas la laisser dans cet état. Il aurait eu l'impression de prendre une vie de plus après toutes celles qu'il avait cueillies comme des fleurs écarlates dans les montagnes afghanes. Sans doute courrait-il le risque de perdre la sienne, mais l'heure de rendre des comptes sonnerait, tôt ou tard, et il était prêt à se sacrifier pour que Ten survive. Il n'hésita pas lorsqu'il distingua la croix rouge d'un hôpital dans un fouillis de panneaux sur un large rond-point.

« On l'emmène à l'hôpital. »

Il n'eut pas besoin de croiser le regard de Djidjo pour comprendre qu'elle approuvait sa décision. La fillette restait tournée vers l'arrière. Ses cheveux chahutés par les courants d'air dansaient autour de sa tête. Bien que le chargeur de son pistolet fût vide, elle le gardait obstinément pointé sur la route.

« Tu peux le ranger, dit Sahil. On arrive en ville. »

Elle le glissa dans la ceinture de sa jupe et rabattit son tee-shirt par-dessus.

« On les a semés de toute façon, ajouta-t-il. Ça m'étonnerait qu'ils nous retrouvent. »

Ils suivirent la direction hôpital nord, traversant une succession de rues désertes

et de quartiers endormis. La pluie pénétrait par instants dans l'habitable et fouettait le visage de Sahil. Les vibrations du break s'accroissaient, le moteur donnait des signes de faiblesse. Il pria Dieu pour qu'il tienne le coup jusqu'à l'hôpital. Ses yeux s'échouaient régulièrement sur le corps de Ten. Elle avait cessé de geindre. Il craignit qu'elle ne fût morte juste avant qu'elle ne bouge le bras. Ils arrivèrent au centre hospitalier sans encombre et, une fois sur place, s'orientèrent dans le labyrinthe en suivant le fléchage des urgences.

« Un accident ? »

Le regard bleu pâle de la permanente en blouse blanche se posa tour à tour sur Djidjo et Sahil. Deux infirmiers étaient allés chercher Ten dans la voiture, l'avaient installée sur un brancard et transportée à l'intérieur du centre. Les lieux embaumaient le produit désinfectant et une autre odeur, indéfinissable, qui rappelait à Sahil les hôpitaux de campagne américains.

« Elle a perdu le contrôle et on a cogné la barrière centrale. J'ai pu conduire la voiture jusqu'ici. »

La permanente, plutôt jolie avec ses traits fins et ses cheveux blonds coupés au carré, le fixa un petit moment d'un air pénétrant. Sa collègue, assise derrière le deuxième guichet 2 ou 3 mètres plus loin, gardait le nez plongé dans une revue people.

« Vous avez également besoin d'être soignés tous les deux. Vous allez vous installer en salle d'attente jusqu'à ce qu'on vienne vous chercher. » Elle marqua un temps d'arrêt. « Vous en êtes où de vos papiers ? »

Sahil tira la feuille bleue d'une des poches de sa veste, le déploya et le tendit à son interlocutrice. Il se félicita d'avoir contraint Djidjo à laisser son pistolet dans la voiture.

« Mon permis de séjour provisoire. »

Elle le parcourut des yeux avec une petite moue.

« Il n'a pas l'air trop valable votre truc et, de toute façon, l'humidité l'a rendu totalement illisible. »

– Si c'est seulement une question d'argent, je peux payer... »

Elle sourit, lança un coup d'œil à sa consœur, qui ne lui accorda aucun intérêt, se pencha vers l'avant et déclara, à voix basse :

« On verra plus tard. On va d'abord vous soigner. » Elle tendit le bras. « La salle d'attente est de ce côté-là. Quelqu'un va venir vous chercher. »

– Et pour Ten ? Enfin, la jeune fille qui...

– Je vous tiendrai informée, monsieur, ne vous inquiétez pas. »

Sahil se demanda si la sollicitude de son interlocutrice ne cachait pas des intentions inavouables, puis il se dit qu'il n'avait pas d'autre choix que de lui faire confiance et entraîna Djidjo vers la porte de la salle d'attente.

Si un grand nombre de ses compagnons avaient été mutilés ou touchés par un éclat de grenade ou d'obus, Sahil n'avait jamais été blessé durant le conflit. Sa chair était restée intacte. Même pas une éraflure. Une sacrée chance. Le destin. Les rues de Kaboul étaient pleines de ces pauvres bougres aux bras ou aux jambes

coupés dont tout le monde, le gouvernement afghan en premier, se fichait royalement. On les laissait croupir dans leur misère et leur infirmité sans leur verser la moindre pension. Les responsables disaient que les caisses de l'État étaient vides tandis qu'ils s'en mettaient plein les poches. De surcroît les autres Afghans considéraient les blessés de guerre comme des traîtres et leurs vouaient un profond mépris. Quelques-uns d'entre eux avaient été égorgés quasiment en public et personne n'était intervenu pour les défendre. Sahil aurait pu faire partie de la légion grandissante de ces êtres diminués et démunis. L'interne qui l'avait soigné lui avait donné la même impression de mépris. Traître chez lui, indésirable en France, le lot des perdants de l'histoire. Sa plaie avait été nettoyée, désinfectée, on lui avait cousu deux points de suture pour empêcher une vilaine cicatrisation, on avait mis un pansement discret par-dessus le tout, on avait rapidement inspecté les bleus laissés par les pointes des chaussures des deux tueurs slaves, on les avait jugés bénins et badigeonnés d'un produit piquant, puis on l'avait reconduit à l'accueil où il avait retrouvé Djidjo, dont le visage se parsemait lui-même de plusieurs pansements transparents. Elle lui expliqua qu'ils lui avaient retiré des bouts de verre de trois de ses plaies, qu'elle avait eu un peu mal mais pas trop, et que la dame qui s'était occupée d'elle s'était montrée très douce et gentille.

La permanente blonde les accueillit avec un large sourire. Elle rappelait à Sahil les bénévoles qui se pressaient dans les allées du square Villemain avec des yeux débordants de compassion.

« J'ai des nouvelles de votre amie. De bonnes nouvelles. » Elle marqua un temps de pause pour ménager ses effets. « Elle a seulement perdu connaissance. Pas de traumatisme. Elle est revenue à elle. Je ne sais pas combien de temps ils la garderont en observation. Sans doute jusqu'à demain en début d'après-midi.

– O Beng est parti, murmura Djidjo.

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

– Qu'elle a eu de la chance, répondit Sahil. Il n'y a pas moyen de la faire sortir plus tôt ? »

La permanente secoua la tête.

« Vous savez comment sont les médecins. Ils ne prendront pas le moindre risque. Vous alliez où ?

– Plus au nord. »

Elle jeta un bref coup d'œil à sa consœur et se rapprocha de lui par-dessus le comptoir.

« Vous ne cherchiez pas à passer en Angleterre par hasard ? » demanda-t-elle à voix basse.

Sahil eut l'impression soudaine d'être prisonnier d'un faisceau de lumière crue et de n'avoir plus aucun endroit où se cacher.

« Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Je sais reconnaître les Afghans, votre permis de séjour provisoire est un faux, et c'est dans les environs de Calais qu'on trouve les filières clandestines pour passer en Angleterre. »

Il se retrancha dans un silence prudent.

« Une de mes meilleures amies s'est occupée du camp de Sangatte, reprit-elle. Vous savez, celui qu'on a surnommé la jungle. Elle fournissait des vêtements et de la nourriture aux réfugiés. Puis le site a été fermé et d'autres se sont reconstitués sur la côte. Maintenant elle aide les clandestins à trouver des filières qui ne soient pas de pures et simples entreprises de racket.

– Pourquoi fait-elle ça ?

– Parce qu'elle n'est pas d'accord avec le gouvernement. Ni moi non plus, d'ailleurs. Voilà ce que je vous propose : je finis mon service dans une heure. Je vous emmène chez moi, vous et la petite, jusqu'à ce que vous récupériez votre amie demain. Et puis je vous donnerai le nom et le téléphone de mon amie pour qu'elle vous dénicher une bonne filière, qu'en pensez-vous ? »

Il consulta Djidjo du regard et attendit que la fillette eût acquiescé d'un mouvement de tête pour répondre. Ten était entre de bonnes mains, ils ne pouvaient pas lui rendre visite pour l'instant et il ne leur servirait à rien de se morfondre dans la salle d'attente en attendant sa sortie.

Elle s'appelait Mathilde et habitait dans les faubourgs nord d'Amiens, entre la rocade et un grand centre commercial. Elle vivait seule dans un trois pièces depuis son divorce. Elle leur avait proposé de les emmener dans sa voiture, la leur étant vraiment dans un sale état. Elle parlait beaucoup. Son mari l'avait quittée pour une autre femme parce qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant, enfin, il ne lui avait pas avoué, mais elle en était convaincue ; il n'avait pas eu d'enfant non plus avec la nouvelle femme, comme quoi ça ne venait probablement pas d'elle et, d'ailleurs, elle avait passé des examens qui montraient qu'elle était tout à fait apte à la maternité. Maintenant elle devait trouver un père, un homme quoi, et son âge ne facilitait pas les rencontres. Les hommes se méfiaient des femmes célibataires de 34 ans, ils présumaient qu'elles étaient invivables. Elle avait ses défauts, comme tout le monde, mais elle n'était pas invivable, et eux, les hommes, ils n'avaient pas de défauts, peut-être ?

Elle ne s'intéressa à Sahil et Djidjo qu'une fois qu'ils furent arrivés chez elle. Il lui expliqua brièvement qu'il était un déserteur de l'armée afghane et qu'il avait fui en France parce qu'il en avait assez de la guerre. Djidjo, elle, raconta qu'elle vivait avec sa tante et sa petite sœur Zorita dans un camp rom en Seine-et-Marne. Il vit, aux regards dérobés de Mathilde, qu'elle le désirait et veilla à ne répondre à aucune de ses sollicitations ni à entretenir la moindre ambiguïté. Elle était certes de ces occidentales blondes qui avaient hanté ses fantasmes de soldat afghan, mais il n'y avait pas de place pour une autre femme dans son cœur et son esprit occupés par Ten. Et puis, elle était un peu trop maigre à son goût. Aussi il choisit de dormir dans la même pièce que Djidjo, la fillette occupant le lit et lui-même s'installant dans le canapé. En revanche il accepta volontiers le dîner léger que leur servit leur hôtesse, plutôt un petit déjeuner étant donné l'heure, précisa-t-elle avec un rire cristallin, et il apprécia la douche chaude sous laquelle il resta dix bonnes minutes en veillant à ne pas mouiller son pansement. Il aurait aimé changer de vêtements, les siens étant sales, tachés et déchirés, mais Mathilde n'avait rien gardé de son ex-mari, encore moins ses effets qu'elle avait, dans un

accès de rage, lacérés à l'aide d'un cutter. Djidjo dormait déjà quand il entra dans la petite chambre. Il plongea très rapidement dans le sommeil après s'être glissé dans les draps. Il rêva, comme pratiquement chaque nuit, de la petite paysanne afghane aux yeux verts qu'il avait exécutée dans la maison en pierre. Il se réveilla à deux reprises en sursaut, paniqué, en sueur, persuadé que quelqu'un s'était introduit dans la pièce, se recoucha et mit du temps à se rendormir. Comme chaque nuit. Une habitude héritée de ses campagnes cauchemardesques dans les massifs afghans, où le silence préfigurait la tombe et semblait receler mille dangers.

Mathilde s'introduisit dans la chambre. Une odeur de café flânait dans l'appartement. Il se demanda pourquoi elle les réveillait si tôt.

« Il est presque midi ! » s'exclama-t-elle.

Le visage de Djidjo émergea, chiffonné, des draps. Ils prirent un rapide petit déjeuner à base de céréales et de pain et Mathilde les conduisit à l'hôpital bien qu'elle entamât sa période de repos hebdomadaire.

« J'ai de la chance, j'ai un week-end entier, ça n'arrive pas souvent ! »

Le ciel s'était dégagé, un soleil radieux et chaud brillait dans le ciel d'un bleu très clair, comme délavé.

« Et puis vous pouvez avoir besoin de moi. »

Elle se renseigna pour savoir dans quelle chambre était alitée Ten et ils s'y rendirent aussitôt. Le cœur de Sahil déborda lorsqu'il pénétra dans la pièce et aperçut la jeune femme, encore pâle, assise contre un oreiller sur le lit du fond. Elle lui rendit son sourire. Djidjo grimpa sur le lit pour l'embrasser avant de se poster à la fenêtre et de surveiller le parking en contrebas, jouant jusqu'au bout son rôle d'ange gardien. Sahil s'approcha de Ten et déposa un baiser furtif et maladroit sur sa joue.

« Tu nous as fait peur. »

Ten se frappa le front de la paume de la main.

« J'ai une tête dure, t'inquiète pas. » Elle désigna l'arcade de Sahil. « Et toi ?

– Trois fois rien. Djidjo a reçu quelques éclats de vitre, mais elle n'a que des égratignures.

– Et la bagnole ?

– Dans un sale état.

– Et... »

Ten s'interrompt lorsque Mathilde s'approcha du lit.

« Je travaille à l'hôpital, déclara cette dernière en tendant la main.

– Elle nous a aidés cette nuit et hébergés chez elle », expliqua Sahil.

Une ombre de jalousie ternit les yeux clairs de Ten. Il eut envie de la prendre dans ses bras et de lui murmurer à l'oreille qu'elle n'avait rien à craindre des autres femmes.

« Je vais voir l'interne et les infirmières pour hâter les formalités de sortie », proposa Mathilde.

Sahil la remercia d'une légère inclination du torse. Le lit voisin était occupé par une vieille femme dont la vie ne semblait tenir qu'à un fil.

« Qui c'est celle-là ? grogna Ten après la sortie de Mathilde.

– Juste une femme qui nous a facilité les choses, répondit Sahil avec un sourire. De plus, elle a une amie du côté de Calais qui peut nous trouver une filière sûre.

– Elle te drague ou quoi ? »

Sahil caressa la joue du Ten du dos de la main.

« Ils sont là ! » cria soudain Djidjo.

Il se précipita à la fenêtre et aperçut le 4 X 4 clair et la berline noire qui se garaient sur le parking devant le bâtiment.

« Les serveurs d'O Beng arrivent, et on n'a même plus de flingue, grogna la petite Rom.

– Fichons le camp, souffla Sahil.

– Comment ils ont pu nous retrouver ? demanda Ten.

– Ils ont dû vérifier toutes les admissions de la nuit dans les hôpitaux de la région. Fallait se douter qu'ils ne lâcheraient pas le morceau. On doit filer tout de suite en passant par une autre sortie. »

Ten se leva, vêtue d'une seule blouse en papier qui ne cachait rien de ses formes, prit sa robe et ses chaussures dans le placard et se dirigea vers le cabinet de toilette. Elle en ressortit une minute plus tard, habillée et vaguement coiffée.

« Je suis prête.

– Ils n'ont pas repéré notre voiture, dit Sahil. Ils ne se sont pas garés sur le même parking. » Il se tourna vers Ten. « Tu te sens assez bien remise pour...

Elle l'interrompit d'un geste de la main.

« Tu vas dire une connerie ! Allons y. »

Ils s'engagèrent dans l'immense couloir, croisèrent des infirmières ou des aides-soignantes poussant des chariots, passèrent devant un bureau, aperçurent, par la porte entrebâillée, Mathilde en grande conversation avec un homme en blouse bleue et se dirigèrent vers les escaliers de secours, Sahil estimant qu'il valait mieux ne pas utiliser les ascenseurs. Il se retourna à plusieurs reprises pour vérifier que personne ne les suivait. Ils dévalèrent les marches sans croiser personne d'autre et arrivèrent au rez-de-chaussée dans un coin sombre du grand hall d'accueil.

Djidjo tira Sahil par la manche pour lui montrer les deux hommes en costumes clairs qui discutaient avec une hôtesse d'accueil. Ils attendirent qu'ils s'éloignent en direction des ascenseurs pour traverser le hall. Sahil espéra qu'aucun autre sbire de l'homme au costume gris ne faisait le guet dehors. Djidjo avait raison : il valait mieux être armés face aux serveurs d'O Beng.

Marchant derrière une haie taillée au carré, ils longèrent le bâtiment en direction du parking situé en face des urgences. Ils croisèrent plusieurs groupes de visiteurs qui leur lancèrent des regards étonnés. Aucun de leurs poursuivants parmi eux.

Le soleil brillait de tous ses feux, chassant les derniers recoins d'obscurité et les cauchemars de la nuit. La chaleur transperçait les vêtements de Sahil et lui rappelait les étés accablants de son pays, les jours où les voix graves des hommes assis à l'ombre des auvents s'entrelaçaient paresseusement dans le silence brûlant. Un car de police fila devant eux toutes sirènes hurlantes. Sahil rassura Djidjo, tendue, d'un sourire et lui fit signe de continuer.

Le break n'avait pas belle allure à la lumière du jour : le capot bâillait, l'une des deux ailes cabossées semblait sur le point de se décrocher, il ne restait que des moignons des vitres des portières et de la lunette arrière, les sièges étaient jonchés d'éclats de verre... Djidjo s'engouffra dans l'habitacle et vérifia que son arme était restée à l'endroit où elle l'avait cachée. Sahil récupéra son propre pistolet qu'il avait planqué dans la boîte à gants sous un fouillis de papiers et d'objets divers, et le remisa dans la poche intérieure de sa veste en se promettant de vérifier le chargeur dès qu'il en aurait la possibilité.

« Faut prendre une autre voiture, dit-il. On est repéré avec celle-là. Et elle ne tiendra pas le coup.

— Comment on fait ?

— Moi je sais ! intervint Djidjo après avoir planqué le pistolet sous son tee-shirt. Attendez-moi là. »

La fillette revint quelques minutes plus tard et leur fit signe de la suivre. Elle se dirigea vers une grosse berline bleu nuit dont le moteur tournait et dont la portière conducteur était entrouverte.

« C'est un modèle ancien, dit Djidjo. Pas d'électronique, facile à démarrer, j'ai juste eu à trouver les bons fils.

— Tu peux la conduire ? demanda Sahil à Ten.

— Évidemment. »

Ils s'engouffrèrent dans la voiture. Ten parcourut au ralenti les allées du parking. Sahil et Djidjo, scrutant les environs, ne remarquèrent rien de suspect dans le ballet des voitures et des ambulances qui se croisaient dans les allées. Ils sortirent du parking et s'enfoncèrent au hasard dans les rues de la ville. Sahil se retourna à plusieurs reprises pour vérifier qu'aucun véhicule ne les prenait en chasse, une précaution superflue dans la mesure où Djidjo, accroupie sur la banquette arrière, s'acquittait sans relâche de sa tâche de surveillance.

« Il vaut mieux éviter les autoroutes. Ils pourraient nous retrouver aux péages.

– On coupera par l'intérieur, approuva Ten.

– Tu connais la route ?

– On a assez de tune pour se payer une carte, non ! »

Ils trouvèrent, juste avant de passer sur la rocade, une carte détaillée de la région dans une supérette où ils achetèrent également de quoi boire et manger. Sahil en profita pour prendre deux cafés noirs à un distributeur automatique, le premier qu'il but immédiatement, le second qu'il recouvrit d'un couvercle en plastique pour le déguster tranquillement dans la voiture.

Ils décidèrent de passer par Doullens, Frévent, Saint-Pol-sur-Ternoise, Fruges, Desvres, Marquise et Wissant. Ils roulèrent sans problème jusqu'à Doullens, mais, dans les environs de Frévent, ils faillirent tomber sur un barrage de gendarmerie et prirent au dernier moment une départementale perpendiculaire pour éviter d'être pris dans le contrôle. N'osant pas s'aventurer dans le dédale des chemins et autres routes vicinales, ils se garèrent sur le bas-côté au bord d'une forêt et s'installèrent à l'ombre d'un grand chêne pour finir de manger leurs sandwiches. La tête de Ten vint se nicher sur l'épaule de Sahil. Il craignit la réaction de Djidjo, mais la fillette dormait déjà, ou feignait de dormir, allongée sur le dos, le bras replié sur les yeux. Une légère brise rendait la chaleur supportable. Ils repartirent deux heures plus tard et vérifièrent, avant de s'engager sur la nationale, que le barrage était levé.

Le moteur de la berline se mit à hoqueter entre Saint-Pol- sur-Ternoise et Fruges. Refusant de répondre aux accélérations, peinant de plus en plus dans les côtes, il cracha une fumée noire et se tut quelques kilomètres avant Fruges. Ten tenta une dernière fois de le relancer, mais il s'étouffa définitivement à l'issue d'un long et insupportable grincement.

« Putain de merde ! maugréa Ten. Je crois bien qu'on est en rade d'essence. »

Elle donna un coup de poing rageur sur le volant.

« C'est bien notre veine, cette putain de jauge ne s'est pas allumée.

– Combien de kilomètres jusqu'à Calais ? demanda Sahil.

– Quatre-vingts, à peu près.

– On peut sans doute trouver un transport à Fruges. Un bus ou un train.

– M'étonnerait ! Y a que dalle dans ce coin paumé !

– On n'a pas d'autre choix. »

Ils abandonnèrent la berline et marchèrent vers Fruges, distante de 3 kilomètres. La route traversait des plaines légèrement vallonnées. La plupart des champs se recouvraient d'un chaume dru et grillé. Dans les autres, des troupeaux de vaches blanches traquaient les rares touffes d'herbe reverdies par les pluies nocturnes.

« Fait chaud ! » grogna Djidjo.

La chaleur lourde, étouffante, augurait d'un retour des orages, même si aucun nuage ne troublait pour l'instant le bleu céruléen du ciel.

Un fourgon blanc les dépassa, s'arrêta une trentaine de mètres plus loin et entama une marche arrière. Sahil se crispa et vit que le regard de Djidjo s'assombrissait. Il n'y avait de toute façon aucune possibilité de repli sur ces étendues dépourvues de

reliefs. Un homme corpulent d'une cinquantaine d'années descendit du fourgon et s'avança vers eux. Visage rond et rougeaud barré d'une imposante moustache, ventre proéminent, bleu de travail maculé de taches noires, yeux bruns et striés de filaments sanguins, front perlé de gouttes de sueur.

« C'est à vous la bagnole, là-bas ? »

Il parlait avec un fort accent du Nord.

« On est tombés en rade d'essence, répondit Ten.

— Vous allez où, comme ça ? »

Le regard de l'homme venait sans cesse échouer sur Sahil.

« Vers la côte.

— Wissant ? »

Ten acquiesça d'un hochement de tête.

« Je vais justement dans les environs de Calais, je peux vous déposer si vous voulez.

— Ça le fait ! » s'écria Ten.

Djidjo fixait leur vis-à-vis sans qu'aucune expression ne transparaisse sur son visage, comme si elle hésitait à le classer dans les rangs des alliés ou des ennemis. L'homme évoquait dans l'esprit de Sahil ces marchands ambulants afghans dont personne ne parvenait à sonder les véritables intentions.

« Qu'est-ce que t'en dis, Sahil ? demanda Ten.

— Je suis juste obligé de faire un crochet par Desvres, ajouta l'homme. Ça sera pas très long. »

Ils s'entassèrent tous les trois sur la banquette normalement prévue pour deux passagers. Les étagères de l'utilitaire débordaient de caisses en bois et de matériel de plomberie. Le conducteur, Guillaume, était plombier, enfin, homme à tout faire sur les chantiers, les gens ayant toujours besoin de maçonnerie, de menuiserie, de bricolage électrique et de petits travaux de toiture. L'odeur imprégnant l'habitable pourtant climatisé ramena Sahil dans les bars enfumés et sombres du vieux Kaboul, principalement fréquentés par les soldats de la coalition. L'odeur aigre de la bière. Il n'avait jamais supporté la bière, ni blonde ni brune ni rousse. Il eut envie de fumer. Il demanda à Djidjo s'il lui restait des cigarettes et, comme la fillette lui tendait son paquet légèrement froissé, à Guillaume si on pouvait fumer dans son camion.

« Sûr qu'on peut ! Je fume moi-même et ils nous emmerdent avec leurs restrictions à la con ! »

Ils se retrouvèrent bientôt tous les quatre à griller une cigarette et à noyer l'habitable de fumée.

« Qu'est-ce que vous faites dans le coin ? »

Après avoir posé sa question, Guillaume lança un nouveau regard en biais à Sahil calé entre Ten et la portière. « On est venu voir quelqu'un, répondit Ten.

— Qui ça ? Je connais plein de monde à Wissant. Je suis intervenu dans quasiment toutes les maisons de la côte, et je dis pas ça pour me vanter, hein.

— Ça m'étonnerait que vous le connaissiez celui-là. Il est seulement de passage. »

Guillaume ouvrit les vitres pour créer un courant d'air et expulser la fumée.

« Ah, alors... »

Le tableau de bord du camion indiquait 16 heures 05 lorsqu'ils arrivèrent à Desvres. Nichée au milieu de collines boisées, la ville comptait six ou sept mille habitants selon Guillaume et se proclamait capitale de la faïence. Elle semblait en tout cas totalement endormie dans le cœur de ce bel après-midi d'août. Ils bifurquèrent sur la gauche en face de l'usine Arcelor Mittal et prirent la direction de Boulogne-sur-Mer. Il sembla à Sahil que la nervosité de leur chauffeur s'était accentuée au fur et à mesure qu'ils s'étaient approchés de Desvres. Il s'épongeait sans cesse le front malgré la climatisation et son regard insaisissable évoquait un oiseau pris au piège. Il n'avait donné pourtant aucun coup de téléphone depuis qu'il les avait invités à monter, ni n'avait envoyé aucun SMS. Son portable avait sonné deux fois, il n'avait pas répondu après avoir jeté un bref coup d'œil aux messages qui s'affichaient sur l'écran, il s'était tourné vers ses passagers et avait murmuré, avec un sourire faux :

« Il peut bien attendre. C'est pratique, les téléphones portables, mais les gens peuvent vous choper n'importe où. Et ils ont tous une urgence. Je peux tout de même pas me couper en six pour faire plaisir à tout le monde, pas vrai ? »

Ils remontaient la chaussée Brunchaut selon le panneau posé sur le mur d'un petit immeuble. Les toits de tuile rouge donnaient un air de gaieté à la petite cité. Le plombier prit une petite rue sur la droite et se gara le long du trottoir.

« Un client à voir, fit-il après avoir coupé le moteur et entrouvert la portière. Une fuite d'eau. Juste un joint à changer, à mon avis. » Il désigna son portable. « Je le laisse là. Pas envie d'être dérangé. Si quelqu'un appelle, laissez-le sonner. »

Il descendit, traversa la rue et s'engagea dans une venelle entre deux maisons. Un air chaud se faufilait par les vitres ouvertes et chassait rapidement la fraîcheur générée par la climatisation. Au bout de la voie bordée d'arbres, on devinait l'orée sombre d'une forêt. « Je n'ai pas trop confiance en lui, murmura Sahil.

— Moi non plus, renchérit Djidjo.

— Moi non plus, mais qu'est-ce qu'on risque ? objecta Ten. Il n'a pas emmené son téléphone portable.

— Ça ne veut rien dire. Il peut appeler d'un autre appareil.

— M'étonnerait qu'il connaisse les connards qui nous ont poursuivis ! »

Elle avait raison. Il n'y avait aucune raison objective de se méfier de lui, mais son attitude, cette nervosité qu'il tentait en vain de dissimuler sous un vernis de calme, tracassait Sahil. Il se souvint tout à coup que son portrait avait été diffusé sur une chaîne télé.

« Il m'a peut-être vu à la télé et reconnu...

— Hé, t'es pas encore une star de la télé-réalité ! gloussa Ten.

— Il peut faire partie des quelques spectateurs qui m'ont vu. Tu n'as pas remarqué qu'il était de plus en plus nerveux ?

— La chaleur orageuse, peut-être. Où est-ce qu'il serait parti ? »

La réponse s'imposa d'elle-même.

« Prévenir les flics. »

Ten s'empara du téléphone portable posé sur le tableau de bord.

« Y a du réseau et il est pas bloqué »

Elle saisit « gendarmerie de Desvres » sur le clavier tactile. Plusieurs réponses apparurent au bout d'un temps qui parut durer une éternité. Elle en sélectionna une, alla dans la rubrique urgences et attendit que le résultat s'affiche avant de s'exclamer, d'une voix blanche :

« Putain, l'enculé !

– Pourquoi tu...?

– La rue qu'on a prise tout à l'heure, la chaussée Brunchaut, je crois, c'est aussi l'adresse de la gendarmerie du bled ! »

Ils s'éjectèrent du fourgon comme s'il y avait à l'intérieur une bombe sur le point d'exploser, coururent droit devant eux, se faufilèrent au bout de la rue sous une clôture en fil de fer, traversèrent plusieurs champs en enfilade habillés d'une herbe jaune, cavallèrent vers la forêt dans laquelle ils s'enfoncèrent en s'égratignant aux buissons d'épines tapis entre les troncs d'arbres, marchèrent droit devant eux en écartant les branches basses et finirent par tomber sur une route ombragée et étroite, la D127 qui, selon un panneau, conduisait à Alincthun et Le West. « Pas facile de quitter ce pays, soupira Sahil. Je suis considéré comme un meurtrier et les flics sont prévenus que je déambule dans le coin.

– Y a forcément un moyen, putain ! » cracha Ten.

Djidjo saisit la main de Sahil.

« O Del nous protège. »

Ils marchèrent jusqu'à la sortie de la forêt, prêts à se jeter dans les fourrés au moindre grondement de moteur. « On n'y arrivera pas comme ça, lança Ten. J'arrête la prochaine bagnole. Vous, restez planqués derrière la haie. » Elle fit de grands moulinets du bras lorsqu'un monospace gris métallisé apparut quelques minutes plus tard sur la petite route. Il s'arrêta pratiquement à sa hauteur dans un hurlement de freins. À son volant, un homme d'une soixantaine d'années aux yeux noisette et aux cheveux gris, vêtu d'un tee-shirt jaune et rouge et d'un pantalon de survêtement noir à trois bandes blanches.

« Tu vas où comme ça ?

– Je suis pas seule. »

Un sourire ironique dévoila ses dents fortes et légèrement jaunes.

« Je suppose que tu as un copain caché quelque part dans le coin.

– Il y a aussi une petite fille.

– Y en a beaucoup d'autres comme ça ?

– Seulement nous trois.

– Vous allez où ?

– Wissant, Sangatte ou Calais...

– Sur la côte, quoi ! Dis-leur de se pointer. »

Ten se retourna et, d'un geste, invita Sahil et Djidjo à les rejoindre.

« D'où ils sortent, ces oiseaux-là ? » grommela le chauffeur du monospace.

Sahil vint se placer près de la vitre du conducteur.

« Je suis Sahil Kersaoud et je viens d'Afghanistan.

– Si je comprends bien, tu es clandestin et tu cherches à passer en Angleterre ?

– Le plus tôt possible.
– La petite aussi ?
– Non, elle est rom. Elle vit dans un camp près de Paris. » Le conducteur caressa du plat de la main son ventre proéminent.
« Moi, c'est Jean-Paul, Ch'ti, retraité, veuf et supporter du RC Lens. Montez et en route. »

Le soleil se couchait lorsqu'ils aperçurent enfin la mer derrière les dunes. Jean-Paul avait garé son monospace sur la route départementale qui longeait la côte, puis ils avaient traversé une forêt de pins par des sentiers sablonneux jusqu'à l'immense plage. Si quelques baigneurs jouaient encore dans les vagues, la plupart des vacanciers repliaient leurs parasols et prenaient le chemin du retour.

Le bleu vert de l'eau émerveilla Sahil. Enfermés dans les cales des bateaux, il avait toujours débarqué de nuit et n'avait rien vu des différentes mers ou océans qu'il avait traversés entre l'Afghanistan et l'Europe. Il respira jusqu'à l'ivresse l'air chargé de sel.

« La plage n'est pas surveillée, déclara Jean-Paul. Vous n'avez qu'à rester dans le coin jusqu'à la tombée de la nuit. Y a un camp tout près et des passeurs viennent régulièrement sur cette plage. À vous de vous débrouiller avec eux. Faites gaffe quand même : ils sont pas tous réglos. S'ils vous réclament plus de deux mille euros, refusez et choisissez quelqu'un d'autre. »

Ils longèrent la plage tout près des vagues qui tendaient d'incessantes et insaisissables dentelles blanches sur le sable. Le soleil disparut à l'horizon et l'air fraîchit.

Jean-Paul pointa le bras sur le toit plat d'un bâtiment gris clair.

« Ça se passe souvent dans le secteur. »

Il fuma une cigarette avant de prendre congé d'eux.

« Bonne chance. Moi, je vais aller boire une bonne bière à votre santé. »

Il s'éloigna vers le sommet de la dune, chacun de ses pas soulevant de petites gerbes de sable.

« Merci pour tout », cria Sahil.

Jean-Paul murmura quelques mots en ch'ti aussitôt dispersés par le vent du large.

Ten et Sahil restèrent enlacés jusqu'à ce qu'un petit homme coiffé d'un bonnet et vêtu d'un tee-shirt délavé à manches longues ne vienne les aborder au milieu de la nuit. Il n'osa pas embrasser la jeune femme, pas seulement parce que Djidjo était allongée sur le sable près d'eux, mais aussi parce que les yeux verts de la paysanne afghane continuaient de le hanter. Il n'était pas encore réconcilié avec lui-même, même si le chemin ouvert par Ten conduisait au pardon, à la paix.

Le petit homme les fixa tour à tour en tirant comme un damné sur un mégot de roulée.

« Chercheriez pas à passer en Angleterre ? »

Sahil ne répondit pas.

« Y a un départ ce soir, continua le petit homme avec un sourire qui lui plissa les pommettes et le front. Il reste des places. Mille trois cents euros le passage.

– Ça peut m'intéresser.

– T'as pas le mal de mer ?

– Non.

– Tant mieux, parce que ça se passe dans la cale d'un chalut. Combien vous êtes à vouloir passer ?

– Seulement moi. »

Le petit homme tira une nouvelle bouffée de son mégot. « On paie d'abord », déclara-t-il d'un ton haché.

Sahil préleva vingt-six billets de cinquante euros de la liasse et les lui tendit.

« Allons-y, y a pas de temps à perdre », reprit le petit homme en empochant l'argent avec la vivacité d'un oiseau de proie. Djidjo vint se blottir dans les bras de Sahil.

« Comment pourrai-je te remercier, Djidjo ?

– Te laisse jamais prendre par les serveurs d'O Beng. » La fillette baissa la tête pour dissimuler ses larmes. « J'ai juste fait ce que m'a demandé Jofranka. Je t'aime beaucoup. J'espère que je te reverrai un jour.

– Bien sûr qu'on se reverra. Dès que j'aurai des papiers. » Elle renifla bruyamment, se détacha de lui et courut en direction de la mer jusqu'à ce que la nuit escamote sa minuscule silhouette.

« T'inquiète pas pour elle, je la ramènerai chez sa tante, déclara Ten. Je te donne l'adresse et le téléphone où tu pourras me joindre une fois que tu seras installé en Angleterre. Je viendrai te voir aussitôt. »

Elle lui tendit un petit bout de papier qu'il plia soigneusement et glissa dans la poche intérieure de sa veste à côté du pistolet. Sahil voulut lui donner le reste de l'argent. Elle refusa catégoriquement.

« Garde-le, tu en as plus besoin que moi. T'inquiète pas pour moi, je me débrouillerai.

– Merci pour tout, Ten. Tu viendras ?

– Promis. »

Ils s'étreignirent avec une telle force que leurs os s'entrechoquèrent.

« Fais bien attention à toi, Sahil.

– Faut y aller, maintenant », répéta le passeur.

Ten s'éloigna d'un pas lourd dans la même direction que Djidjo. Sahil contint une folle envie de rattraper les deux femmes de sa vie et de les serrer encore et encore dans ses bras.

Adossé à la cloison, la tête posée sur ses genoux, Sahil vogue sur des pensées aussi houleuses que la mer. L'orage menace. Des éclairs déchirent l'obscurité et s'échouent dans la cale, éclairant les visages de ses compagnons de clandestinité, Afghans, Africains, Albanais...

Ils ne parlent pas.

Les ombres et les douleurs sont muettes. Ils n'ont plus de pays, plus de famille ni de nom, ils se demandent seulement s'ils existent.

Sahil plonge la main dans la poche de sa veste et agrippe de toutes ses forces le bout de papier que lui a donné Ten.

Du même auteur

La fraternité du Panca (tome 5), L'Atalante, 2011.
Dernières nouvelles de la Terre, L'Atalante, 2010.
Ceux qui rêvent, Flammarion Jeunesse, « Ukronie », 2010.
Les derniers hommes, Au Diable Vauvert, 2010.
Le feu de Dieu, Au Diable Vauvert, 2009.
Ceux qui sauront, Flammarion Jeunesse, « Ukronie », 2008.
Porteurs d'âmes, Au Diable Vauvert, 2007.
L'enjamineur, 1794 (3 tomes), L'Atalante, 2006.
La trilogie des prophéties (3 tomes), Au Diable Vauvert, 2005.
Nouvelle vieTM, L'Atalante, 2004.
Griots célestes (2 tomes), L'Atalante, 2003.
Orchéron, L'Atalante, 2000.
Wang (2 tomes), L'Atalante, 2000.
Les fables de l'Humpur, Au Diable Vauvert, 1999.
(Prix Paul Féval de la littérature populaire)
Abzalon, L'Atalante, 1998.
Les guerriers du silence (3 tomes), L'Atalante, 1997.
(Grand Prix de l'Imaginaire)

© ELB/Éditions La Branche, 2011

21, rue Beaurepaire
75010 Paris

www.editionslabranche.com

Diffusion/Distribution : CDE/Sodis

© Graphisme de couverture : Gérard Lo Monaco

© Photographie de couverture : ELB/Jérôme Plon

Dépôt légal octobre 2011

ISBN 978-2-35306-056-6

Le format ePub a été préparé par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.